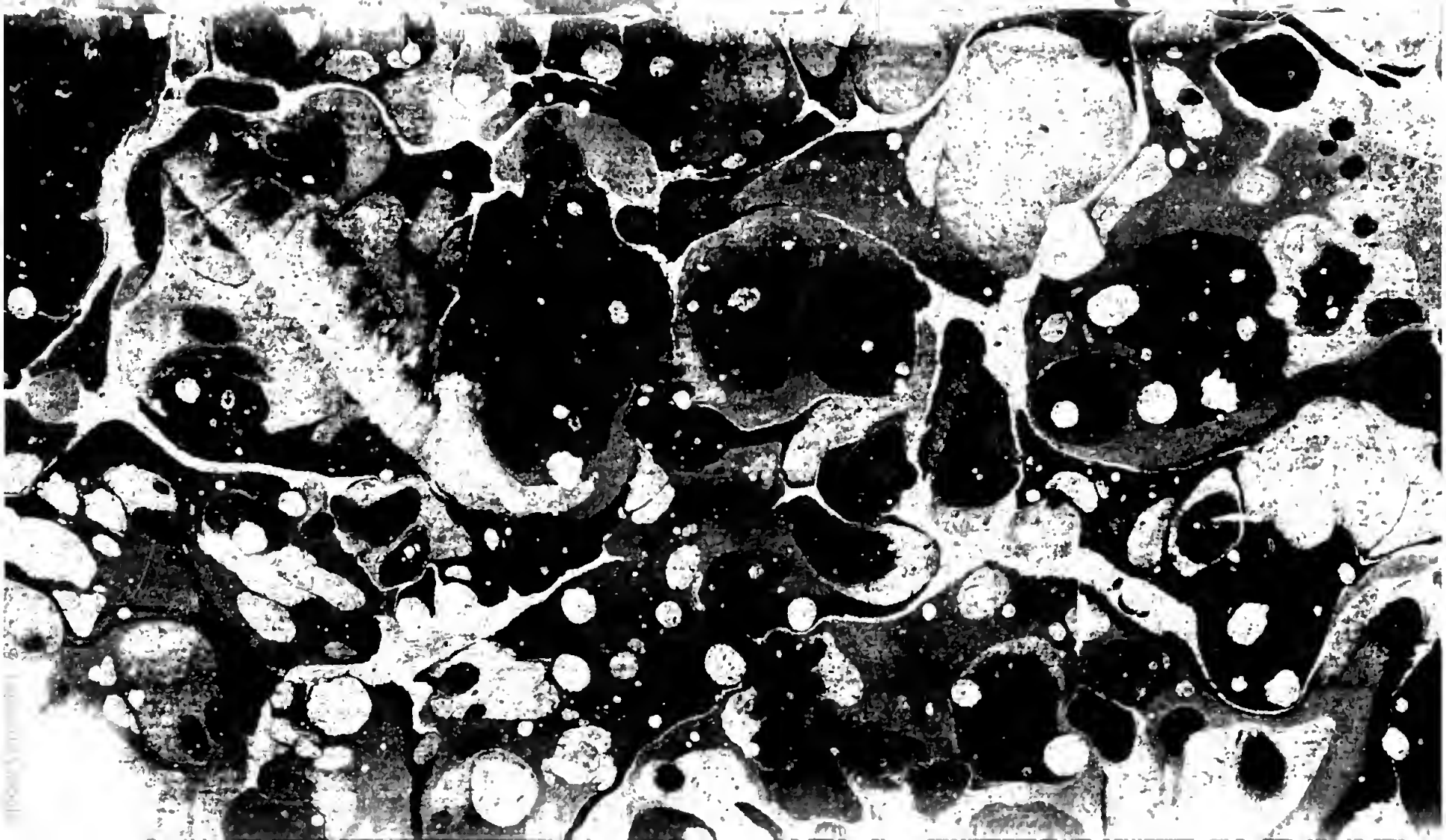
BIBLIOTECA NAZ.
151
B
37
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
151
B
37
NAPOLI



102.2.95

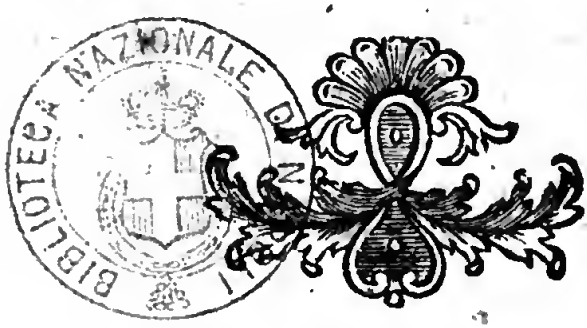
Digitized by Google

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES.
TOME CINQUIEME.

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A LA LITTÉRATURE.

PAR M. D. L. P.

TOME CINQUIEME.


BIBLIOTECA NAZIONALE

A BRUXELLES,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1787.

[illegible]

PARTICULARITÉS
HISTORIQUES
ET LITTÉRAIRES.

Nos aïeux ont comparé *Henri le Grand* à *Aléxandre :* celui-ci étoit petit de corps & avoit un courage plus qu'humain, de même *Henri IV* étoit de taille médiocre, mais avoit dans un petit corps l'ame la plus héroïque ; & de ſon tems les Français diſoient de lui, *petite mine & grand jeu.*

Ce Monarque aimoit à être comparé à *Alexandre.* Il récompenſa libérale-

ment *Malherbe*, pour un impromptu ſur un petit cheval que ce Héros montoit ſouvent :

Petit cheval, gentil cheval,
Propre à monter, propre à deſcendre,
Tu n'es pas tant qu'un BUCÉPHAL,
Mais tu portes plus qu'Alexandre !

Le jour de ſes *nôces* avec Marie de *Médicis*, on mit ſous la porte de la chambre nuptiale, ces mots tirés de l'*Écriture-Sainte* :

Non eſt opus benevalentibus Médicis.

Il s'en faut bien (dit un Auteur de ce tems-là) que ces deux Epoux fuſſent toujours d'accord. On prétend même qu'un ſoir, étant au lit & ſe faiſant de continuels reproches, la Reine ſe leva furieuſe & égratigna vivement le

Roi, qui de ſon côté ne l'épargna guère.

Lorſque ce Prince fit don aux Jéſuites de la maiſon de *la Fléche*, dont ils ont fait un ſuperbe collége, on ſe rappella celui de l'*Arc* dont les avoit gratifié la ville de *Dole* en *Franche-Comté*, qui étoit alors à l'*Eſpagne*. Sur quoi l'on fit le diſtique ſuivant & vulgairement connu :

Arcum *Dola* dedit Patribus, dedit alma ſagittam
Gallia. Quis funem quam meruere dabit ?

C'eſt-à-dire : la ville de *Dole* leur a donné l'*Arc*, & la France *la Fléche*; qui donnera la corde que ces Pères ont ſi bien méritée ?

---

* Un de leurs Ecoliers mit (dit-on) ſon nom au bas de ces deux vers, & s'appelloit *Dabo*.

Les *Jéſuites* répondirent, par ce quatrain, en vers Français, aujourd'hui moins connu, ainſi que la réplique qui leur fut faite :

*L'*Arc & la Flêche *ſont à nous,*
Près à décocher contre vous :
Mais pour ce qui touche la corde,
Elle eſt à vous, on vous l'accorde.

RÉPLIQUE.

L'Arc & la Flêche vous avez,
Et de la France & de l'Eſpagne :
Mais pour la corde vous l'aurez
Du Roi de la *Grande-Bretagne.* *

Henri IV aimoit la raillerie & les bons mots ; on en cite beaucoup d'exemples. En voici un qui n'eſt pas commun :

Il ſe fit vers la fin de ſon règne une

* *Eſpèce de prédiction qui s'eſt effectivement, & plus d'une fois, accomplie !*

chanſon très-ſatyrique ſur le Clergé de France : c'étoit la *Vache à Colas*, qui fut brûlée par le Bourreau, avec défenſe expreſſe d'en faire aucune mention ; ce qui n'a ſervi qu'à la répandre encore davantage. Le Roi, étant un jour au *Louvre*, environné de courtiſans, le Duc de la *Force*, alors Capitaine des Gardes, arrivant précipitamment dans la ſalle, s'approchoit du Roi ; lorſque le Comte de *Grammont*, ſon ennemi capital, lui dit, d'un air moqueur :

Voici venir la Force,
Qui vient à grande force,
Voir la Vache à Colas.*

Le Roi, que cette raillerie faiſoit

* Attendu que cette chanſon étoit attribuée aux Huguenots. Quand on vouloit déſigner quelqu'un qu'on ſoupçonnoit d'héréſie, on diſoit aſſez vulgairement : « *Cet homme ſent la Vache à Colas !* »

rire, l'ayant fait répéter à *Grammont*, qui paſſoit à la Cour pour l'un des chefs de la grande Confrairie, *la Force* répliqua ſur-le-champ, en achevant le couplet, de la manière ſuivante :

Les cornes de la Vache,
Serviront de panache,
A Grammont *que voilà.*

Sur quoi Sa Majeſté le Roi s'écria : » *Ventre-ſaint-gris!* mon cher *Gram-* » *mont*, te voilà bien payé. » Et cette apoſtrophe piqua, dit-on, tellement ce dernier, qu'il quitta bruſquement la Cour & n'y retourna jamais.

Sur l'article de la Religion, ce Monarque a été taxé, par l'Europe entière, de trop de légéreté. Il fut Catholique Romain à ſa naiſſance; mais *Jeanne d'Albert*, ſa mère, l'ayant ſecrettement fait élever dans les maximes

de la Religion Proteſtante, il en fit profeſſion ouverte à la Rochelle, où il fut déclaré Chef & Protecteur des Egliſes Proteſtantes de France.

A la *Saint Barthelemi*, pour éviter la mort, il fut obligé de changer. Mais comme ce ne fut qu'en apparence, deux ans après il ſe ſauva de la Cour & perſévera dans la Religion *prétendue Réformee* juſqu'à ſon avénement à la Couronne. On ſait qu'il avoit coutume de dire : « *Ventre-ſaint-* » *gris !* la Couronne de France vaut bien » une Meſſe. » Et comme ſon cœur n'étoit pas encore d'accord avec ſa bouche & ſon extérieur, quand il voyoit les autres ſuivre ſon exemple, il leur diſoit ordinairement : « Vous » ne voyiez donc pas qu'il n'y avoit » point de Couronne à gagner pour » vous ? »

Il eſt néanmoins conſtant que peu de tems après il changea tout-à-fait

de ſentiment, par les ſoins des *Jéſuites* & ſur-tout du père *Coton*, en qui il avoit beaucoup de confiance : car, quelques jours avant ſa mort, allant à *Fontainebleau*, & ſe trouvant ſeul avec M. *de la Force*, qui étoit reſté *Proteſtant*, il lui dit, avec naïveté : « Mon Ami, la Religion Romaine » n'eſt pas remplie de tant d'idolâtrie » comme je le penſois autrefois. » Ce qui prouve (car *la Force*, dans ce cas-ci, ne pouvoit être ſuſpect) qu'il étoit enfin paſſé de l'indifférence à l'attachement.

Le Conétable de *Luines* mourut pendant le ſiége d'une petite ville nommée *Monheur*, le 14 Décembre 1621. *Louis XIII* ne regtert apas beaucpou *le Roi Luines* : car c'eſt ainſi que ce Prince l'appelloit, quand il avoit de l'humeur.

On fit ſur la mort de ce Conétable les vers ſuivans :

Monheur eſt pris, & la *Garonne*
Eſt remiſe en ſa liberté ;
Toute fois le peuple s'étonne
Du *Te Deum* qu'on a chanté,
Pour cette victoire notable :
Vû, dit-on, que le Connétable
A trouvé la mort en ce lieu.
Mais pour dire ce qu'il m'en ſemble,
La perte & le gain mis enſemble,
On a ſujet de louer Dieu.

Le fameux *Père Joſeph*, Capucin, dont le nom de famille étoit *du Tramblay*, ſe montra toujours auſſi ambitieux que violent. L'Auteur de la Rémontrance au Roi, *dans le Recueil des Pièces pour la défenſe de la Reine mère*, dit que ce Moine étoit la principale cauſe de toutes les violences qu'on fit à cette Princeſſe. « C'eſt lui (ajoute-t-il) » qui a diſpoſé le Cardinal

» de *Richelieu* à donner de bons pen-
» ſionnaires à ſon frère, &c. »

Pour entendre ceci, il faut ſavoir que le frère du *Père Joſeph* étoit alors Gouverneur de la *Baſtille*. Les gens d'Egliſe ſe mêloient ſous ce règne non-ſeulement des affaires politiques, mais auſſi des militaires. Ce qui donna lieu aux vers ci-deſſous :

Un Archevêque (*a*) eſt Amiral,
Un gros Evêque (*b*) eſt Caporal,
Un Prélat (*c*) préſide aux Frontières,
Un autre (*d*) a des Troupes guerrières,
Un Capucin (*e*) parle Combats,
Un Cardinal (*f*) a des Soldats,
Un autre (*g*) eſt Généraliſſime...
France ! je crains bien qu'ici bas,
Ton Egliſe ſi magnanime,
Bataille, & ne triomphe pas !

(*a*) *De Bordeaux.* (*b*) *De Chartres.* (*c*) *De Nantes.* (*d*) *De Mande.* (*e*) *Le Père Joſeph.* (*f*) *De la Valette.* (*g*) *Le Cardinal de Richelieu.*

On disoit, de *Louis XIII*, qu'il n'étoit amoureux que depuis la ceinture jusqu'en haut ; parce que, malgré la passion violente qu'il avoit eue pour les Demoiselles *d'Hautfort* & *de la Fayette*, il les avoit toujours singuliérement respectées. Il aimoit aussi le Connétable de *Luines*; mais un Auteur du tems a dit, assez plaisamment, qu'on avoit tort d'en rien imaginer de plus : *attendu que les amours de ce Monarque étoient Vierges.*

Le mariage de *Charles II*, Roi d'Espagne, avec la Princesse *Marie-Louise d'Orléans*, se fit à *Madrid*, dans une petite Chapelle du Palais : le Roi avoit ordonné qu'on ne laissât entrer que les Grands du Royaume, & de n'y point admettre les Ambassadeurs. Le Marquis *de Villars*, Ambassadeur

de France, s'étant préſenté, dit : « La jeune Reine étant nièce du Roi » mon maître & mariée de ma main, » je ne dois point être compris dans » l'excluſion. » Etant alors entré dans la Chapelle, il alla ſe mettre à la tête du Banc des *Grands*, ſur un petit tabouret qui étoit deſtiné pour le Connétable de *Caſtille*, qui, arrivant, l'air tout ſurpris, alla droit au Marquis de *Villars*, & lui dit que c'étoit ſa place. « j'en conviens, (répondit le Marquis) » mais, montrez-m'en une plus ho- » norable & je la prendrai. »

Il n'étoit pas aiſé de terminer, dans le moment, un différend de cette eſpèce : mais on apporta un autre tabouret au Connétable, & tout fut dit.

Les Eſpagnols ayant pris *Corbie*, le Cardinal de *Richelieu* donna ordre au Comte de *Soiſſons* d'aſſiéger cette Place.

Ce Prince, l'ayant fait reconnoître, on lui dit qu'elle ne pouvoit tenir, & qu'il ſuffiſoit de la ſommer de ſe rendre. A quoi le Comte, ayant répondu qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de l'aſſiéger, puiſque le Roi & le Cardinal le vouloient ainſi : « Monſieur, (lui dit le Prince de *Guimené* en plaiſantant) » ſi *Corbie* veut bien ſe rendre, re- » cevons-là toujours, ſauf à la remettre » aux ennemis, ſi M. le Cardinal trouve » mauvais que nous l'ayons priſe, ſans » coup férir. »

Le Maréchal d'*Eſtrades* fit, en parlant à M. de *Louvois*, ce bel éloge du Prince d'*Orange* *, qui a joué un ſi grand rôle dans le ſiècle dernier : « Monſieur, vous ne le connoiſſez point » encore ; ſouvenez-vous de ce que

* Depuis Roi d'Angleterre.

» j'avance aujourd'hui ? *Guillaume le* » *Taciturne*, *Maurice* & *Frédéric-* » *Henri*, ces trois grands hommes » revivent en ſa perſonne, & ſon » amitié n'eſt point à négliger. Le » Cardinal de *Richelieu* rechercha celle » de *Frédéric-Henri* & s'en trouva bien. » Vous vous trouverez encore mieux » de celle du Prince d'*Orange*, plus » actif encore, plus vigilant que » ſon grand-Père, & plus propre à » ſeconder vos deſſeins. »

M. de *Louvois* fit peu de cas de l'avis du Maréchal & s'en répentit, mais trop tard !

D'où vient ce préjugé populaire,

Qu'un Verſificateur
Entend l'Art de rimer mieux que le point d'honneur ?

Quelques perſonnes prétendent qu'il doit ſon origine à la plaiſanterie de

Voiture, qui refuſa de mettre l'épée à la main avec un Seigneur dont le nom nous eſt échappé.

Voici les raiſons du Poëte : « La » partie n'eſt pas égale : vous êtes grand, » je ſuis petit ; vous êtes brave, je » ſuis poltron. Vous voulez pourtant » me tuer ? ... Eh bien, je me tiens » pour mort. »

Cette excuſe reſſemble beaucoup à celle du Coadjuteur, (le Cardinal de *Retz*) qui dit au Duc de *** : « Tout » beau ! vous êtes un poltron, & je » ſuis Prêtre ; le duel nous eſt dé- » fendu. »

Le Duc de *Lorraine Léopold* donnoit un *Gala*, & le ſouper fut ſervi dans un veſtibule du Palais qui donnoit ſur le parterre.

Au milieu du repas, une Dame croit voir une Araignée ; la peur la

ſaiſit, elle pouſſe un cri, quitte la table, s'enfuit dans le jardin & tombe évanouie ſur le gazon.

Un peu remiſe de ſa foibleſſe, elle entend rouler quelqu'un à côté d'elle : c'étoit le premier Miniſtre du Prince.

— Ah, Monſieur ! (s'écria-t-elle) que vous me raſſurez ! je craignois d'avoir fait une impertinence. — Ah, Madame ! qui pourroit y tenir ?.. Mais, dites-moi : étoit-elle bien groſſe ? — Ah, Monſieur ! elle étoit affreuſe ! — Voloit-elle près de moi ? — Que voulez-vous dire ? Eſt-ce qu'une araignée vole ? — Eh quoi ! c'eſt pour une araignée que vous faites tout ce train-là ?... Allez, Madame, cela eſt trop fort : je croyois que c'étoit une Chauve-ſouris.

Pendant les premiers jours du maſſacre des Proteſtans, (à la *Saint Barthelemi*) les amis du Chancelier de l'*Hôpital*,

craignant qu'il ne fût enveloppé dans cette horrible exécution, l'avertirent de ſonger à ſa ſûreté : « Rien, rien, (répondit il) » il en ſera ce qu'il plaira » à Dieu, quand mon heure ſera venue. » Le lendemain, on vient lui dire qu'on voyoit une troupe de Cavaliers armés qui s'avançoient vers ſa maiſon ; ſur quoi on lui demanda s'il ne vouloit pas qu'on leur en fermât les portes, & qu'on tirât ſur eux avant qu'ils vouluſſent les forcer ? « Non, (dit-il) & » ſi la petite (porte) n'eſt baſtante » pour les faire entrer, que l'on ouvre » la grande. »

C'étoient en effet des furieux qui, ſans ordre de la Cour, venoient pour le tuer. Mais avant d'exécuter leur deſſein, ils furent atteins par d'autres Cavaliers envoyés par le Roi même, qui lui apprirent que ceux qui avoient eu la direction du Maſſacre n'avoient point compris l'*Hôpital* dans le nombre

des proſcrits, & qu'ils lui pardonnoient les oppoſitions qu'il avoit toujours formées à l'exécution de leurs projets. » j'ignorois (répondit, froidement, ce reſpectable vieillard, ſans changer de viſage) » que j'euſſe jamais mérité, ni » la mort, ni le pardon. »

Auguſte Ier, Roi de Pologne, retournant dans ſon Royaume, & paſſant près de *Gornitz*, une de ſes villes frontières, ſes poſtillons, pour éviter un mauvais chemin, traverſoient le champ labouré d'un Payſan; qui les ayant apperçus, ſe ſaiſit des rênes des chevaux, & menaça de briſer les roues de la voiture de ce Prince, avec une forte hache dont il étoit muni, au cas que l'équipage ne reprît pas la route ordinaire. Deux Pages de *S. M. P.*, qui ſuivoient le caroſſe, avancèrent, maltraitèrent le Payſan; & les poſ-

tillons alloient continuer leur chemin, lorſque le Monarque, inſtruit du ſujet de la diſpute, non-ſeulement ordonna aux Pages de le laiſſer en paix, en lui diſtribuant quelque argent, mais fit rentrer les poſtillons dans le grand chemin, en diſant : « Que ce pauvre » homme avoit raiſon de défendre ſon » bien ; & qu'un Roi n'étoit pas plus » en droit que le moindre particulier » de ruiner qui que ce fût, ſans né- » ceſſité. »

N... *Brayer*, l'un des plus célèbres & des plus habiles Médecins qu'ait eu la Faculté ſous le règne de *Louis XIV*, portoit chaque premier jour du mois un ſac de mille francs à ſon Curé, pour les pauvres honteux de ſa paroiſſe, & pendant quinze ans n'y manqua jamais. De ſorte qu'il a donné cent quatre-vingt mille livres d'argent mon-

noyé, ſans compter les autres charités dont il n'eût d'autres témoins que lui-même. Ce n'eſt qu'après ſa mort que le Curé de *Saint Euſtache* a trouvé juſte de rendre ce témoignage à la mémoire d'un homme auſſi inimitable que vraîment reſpectable.

La ville de *Bruges* a long-tems été l'une des plus riches & des plus brillantes de celles des Pays-Bas. Le Roi *Philippe-le-Bel*, étant en Flandres, avec la Reine *Jeanne* ſon épouſe, ils ne purent aſſez admirer le luxe de ſes habitans. La Reine ſur-tout, frappée du nombre & de l'éclat des joyaux dont les Dames étoient ſurchargées, en conçut un dépit aſſez marqué pour s'écrier : « Qu'eſt-ce donc que ceci ? » je croyois être ſeule Reine, & j'en » rencontre ici par-tout ! »

Un Juif ayant offert à *Éliſabeth*, Reine d'Angleterre, une perle d'une belle eau & d'une groſſeur prodigieuſe, dont il demandoit vingt mille livres ſterling; cette Princeſſe répondit qu'elle ſe croiroit coupable, en donnant une pareille ſomme pour une choſe qui n'étoit d'aucun uſage réel. Sur ce refus, le Juif ſe préparoit à repaſſer la mer pour chercher quelqu'autre Souverain qui voulût payer ſon bijou; lorſque le Chevalier *Thomas Gresham*, marchand de Londres, l'envoya inviter à dîner. « La Reine (lui dit-il) a refuſé votre » perle, & je préſume tout ce qu'un » tel refus a pu vous faire imaginer?..... » Eh bien, je la prends moi, pour » le prix que vous demandiez, & vais » vous la payer comptant. »

La choſe exécutée, le Marchand ſe fait apporter un mortier, la briſe, en

verſe la poudre dans un verre de vin, qu'il boit à la ſanté de ſa Souveraine, & dit au Juif : « Vous concevez ſans » doute, maintenant, que la Reine » étoit bien en état d'acheter votre » perle, puiſqu'elle a des ſujets qui » peuvent la payer & la boire à ſa » ſanté ? »

Le Comte de *Guiche*, depuis Maréchal de *Grammont*, jouant avec M. *Arnaud* & quelqu'autres, s'emporta vivement ſur un coup qui lui étoit conteſté. Le jeu fini, & lorſqu'on lui eût laiſſé le tems de réfléchir : « Eh » bien, Monſieur le Comte ! (lui dit, en riant, M. *Arnaud*) » vous nous » avez fait tantôt une belle vie ! — » J'en conviens ! (répondit-il, avec quelque confuſion) » mais pourquoi » n'ai-je pas un ami qui le ſoit aſſez » pour, lorſque je m'emporte auſſi

» mal-à-propos, me régaler d'un grand » ſoufflet ? Il me corrigeroit de ce » cruel défaut ſans doute, & me feroit » un grand plaiſir!...» Cela peut être, (répliqua M. *Arnaud*) » mais, à tout » hazard, je ne voudrois pas être cet » ami. »

Devenu Maréchal de France, & n'en étant pas moins colère, il s'emportoit un jour contre un Valet-de-pied de *Louis XIV*, au point de le frapper; lorſque ce Monarque, venant à paſſer par là, & voulant ſavoir la raiſon de cette violence : « Sire, (lui dit le Maréchal, après avoir un inſtant réfléchi) » Ceci n'eſt pas digne de l'attention » de Votre Majeſté : ce ſont deux de » vos gens qui ſe battent. »

Le bon *Henri IV* ne trouvoit pas mauvais qu'on lui parlât ſincérement,

parce que lui-même diſoit aſſez librement ce qu'il penſoit. Cependant, quoiqu'il ne s'en offensât pas, il ne laiſſoit pas quelquefois de s'en trouver piqué. En voici un exemple : le Duc d'*Épernon*, Général de l'Infanterie Françaiſe & l'un de ſes favoris, lui repréſentoit un jour qu'il négligeoit de faire payer la ſolde de certaine garniſon compoſée de Catholiques, en ajoutant que ſi elle étoit Huguenotte, Sa Majeſté s'en occuperoit probablement davantage? « Je m'apperçois, depuis long-tems, » Monſieur, (lui répondit le Roi) » que vous cherchez les occaſions de » m'offenſer; & dès-là que vous ne » m'aimez guères. — » Moi, Sire! (répliqua le Duc) » je ſuis toujours » prêt à ſacrifier ma vie pour Votre » Majeſté. Mais l'amitié ne ſe gagne » que par l'amitié. Sur quoi le Monarque, touché de la franchiſe de ce propos : » Plût au Ciel! (lui dit-il, en lui

lui ſerrant la main) » que tout le » monde me parlât avec la même » franchiſe! »

Nous devons au ſieur *Prault*, Imprimeur du Roi, un Recueil très-agréable, ſous le titre de l'*Eſprit de Henri IV*, * contenant les Anecdotes les plus intéreſſantes & les reparties les plus ingénieuſes de ce bon & digne Monarque. Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'il nous en donnât un ſecond du même genre, ſous le titre de l'*Eſprit de Louis XIV?* **

C'eſt le mot ſuivant de la part de ce dernier Monarque, digne à plus d'un égard, de figurer à côté de ſon célèbre

* Dont la dernière édition eſt de 1775, in-8°. Chez Prault, quai des Auguſtins.

** On nous apprend, dans le moment, que le même Libraire s'occupe de cet objet.

Aïeul qui vient de nous inſpirer cette idée. Il faiſoit un cas particulier de *Henri de Neſmond*, Archevêque de *Toulouſe*, & l'un des membres de l'*Académie Françaiſe*.

Un jour que ce Prélat haranguoit ce Prince, & que la mémoire lui manquoit : « Je ſuis bien aiſe (lui dit le Roi) » que vous me donniez le tems » de goûter les belles choſes que vous » me dites. »

Avec quelle touchante énergie ce peu de mots peint à-la-fois & le cœur & l'eſprit de ce Monarque, ſans doute un peu trop loué de ſon tems, mais peut-être trop peu du nôtre!

Une remarque ſingulière à faire ſur l'*Hiſtoire d'Angleterre*, c'eſt que des Rois qui ont porté le nom de *Second*, il n'en eſt pas un dont la deſtinée n'ait été malheureuſe. Avant la conquête de

ce Royaume, *Édouard II* fut assassiné d'un coup de coûteau, par les ordres de sa belle-Mère. *Edmond II*, surnommé *Corps de fer*, étant à ses nécessités, fut frappé & mourut d'un coup de lance. *Harold* ou *Harald II* fut tué à la bataille de 1066, qui décida de la perte de son Royaume. *Guillaume II*, fils & successeur du *Conquérant*, fut tué dans une forêt, d'une flèche repoussée par un arbre. *Henri II*, après avoir long-tems souffert des troubles occasionnés par la mort de *Saint-Thomas de Cantorbery*, parcourant une liste de Conjurés contre lui, que lui envoyoit le Roi de France, y trouve le nom de son propre fils, & ne survit pas long-tems à sa douleur. Jamais fin ne fut plus tragique que celle d'*Édouard II*, & celle de *Richard II* ne le fut pas moins. A l'égard de *Charles II* & *Jacques II*, on sait assez quelle fût leur catastrophe.

Il n'en fut pourtant pas de même de *George II.* A quoi l'on pourroit répondre, que l'*exception confirme la règle.*

On a fait la même remarque eu égard à l'eſpèce de fatalité qui ſemble avoir été de tous les tems attachée à la Maiſon de *Stuart.* Sur quoi l'Éditeur fit un jour les vers ſuivans :

Déplorable nom de Stuart !
Si ce n'étoit pas au haſard
Qu'on dût attribuer la cauſe
Du malheur de qui t'a porté ;
Qui ne croit à nulle autre choſe,
Croiroit à la fatalité.

Le Cardinal de *Richelieu* diſoit un jour à M. *le Camus*, Evêque de *Bellay :* « Je vous canoniſerois, ſi vous ne faiſiez » point tant la guerre aux Moines, & » ſur-tout aux Capucins. » Monſeigneur, (lui répondit l'Evêque) » nous aurions » tous les deux ce que nous ſouhaitons ; » vous ſeriez Pape & je ſerois Saint. »

« Il y trois choſes (diſoit *Henri IV*, au ſujet de la mort d'*Éliſabeth*, Reine d'Angleterre) » que le monde ne veut » pas croire, bien que véritables & » certaines : que la Reine d'Angleterre » ſoit morte pucelle, que l'Archiduc » ſoit grand Capitaine, & que le Roi » de France ſoit bon Catholique. »

Louis XIV demandoit un jour à un Evêque, quels étoient deux jeunes Abbés d'une jolie figure, qu'il voyoit depuis peu ſouvent à la Cour ? « Votre » Majeſté n'en entendra pas parler » ſitôt, (répondit le Prélat) » ils » n'en ſont encore qu'à *Frère Brunet.* *

* *Compagnon du* Père de la Chaiſe, *Confeſſeur du Monarque.*

Le Pape *Alexandre VII* demandoit à *Allatius*, Bibliothécaire du *Vatican*, pourquoi il n'embraſſoit pas le Sacerdoce ? « Pour pouvoir me marier, (répondit-il) — » En ce cas, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? — » Pour pouvoir, ſi le deſir m'en prenoit, me faire Prêtre. »

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne ſollicitoit fortement le Pape *Aléxandre VIII* de ſe déclarer contre *Louis XIV*, & le lui repréſentoit comme hors d'état de réſiſter à ſes ennemis, puiſqu'il ne pouvoit faire plus long-tems ſubſiſter ſes troupes. « Je le crois en effet, (répondit *Aléxandre*), » car ce ſont » ſes voiſins qui les nourriſſent. »

Louis XIV, après avoir appris à *Mademoiſelle*, qu'il venoit d'arrêter ſon mariage avec *Charles II*, Roi d'Eſpagne, ajoutoit qu'il ne feroit pas plus pour ſa fille. « J'en conviens, Sire, (répondit la jeune Princeſſe, qui s'étoit flattée d'épouſer M. le Dauphin) » mais » Votre Majeſté pouvoit faire plus pour » ſa Nièce. »

Le fameux Comte de *Grammont*, toujours en poſſeſſion de plaire à *Louis XIV*, ainſi qu'aux courtiſans mêmes, dit un jour à ce Monarque, dans le tems qu'il ſavoit neuf Evéchés vacans : « Sire, j'avois cru l'Abbé de » *Feuquierre* mon neveu, d'une con- » duite à mériter que Votre Majeſté » daignât penſer à lui. Mais l'oubli » qu'elle en fait, commence à m'inſ-

» pirer des ſentimens contraires. Elle » daignera par conſéquent permettre, » s'il eſt encore oublié cette fois-ci, » que je le faſſe rentrer au Séminaire? » *Louis* ne répondit rien ; mais l'Abbé fut nommé à l'Evéché d'*Agde*.

Le principe des grandes fortunes eſt ſouvent très-médiocre. La loi de l'étiquette Eſpagnolle interdit aux Reines toute autre boiſſon que celle de l'eau, hors de leurs repas ; ce qui n'accommodoit guère la ſeconde femme de *Philippe IV*, née Allemande, & qui fut mère de *Charles II.* Le Père *Nitard*, ſimple Jéſuite, qui l'avoit ſuivie à *Madrid*, s'en étant apperçu, n'alloit jamais lui faire ſa cour, ſans laiſſer dans l'appartement de la Reine une bouteille du meilleur vin.

Senſible à cette attention, elle ne fut pas plutôt Régente, qu'elle le fit

entrer dans les Affaires du Gouvernement, le nomma Ambaſſadeur à Rome, & lui procura le chapeau Rouge.

Le Cardinal de *Richelieu* préſentoit volontiers la main à ceux qui l'abordoient. On prétend « qu'il s'y étoit » accoutumé pour s'aſſurer, dans la » crainte qu'il en avoit, que ceux qui » s'approchoient de lui ne jouâſſent » du poignard. »

Le Marquis de *Saint-Chaumont*, étant Ambaſſadeur Extraordinaire de France en Allemagne, dit un jour à *Oxenſtiern*, Chancelier de Suède, qu'il falloit s'aſſurer du Colonel Général *Arnheim*, qui avoit une petite armée en Allemagne prête à prendre un parti. Le Chancelier, en convenant que ce Général étoit un vaillant homme &

un grand Capitaine, ajouta qu'il étoit pourtant ſi couvert, ſi peu fidèle, ſi méchant & ſi habile, que s'il n'étoit pas Proteſtant, il ſeroit capable d'être Cardinal.

On ſut, a dit l'Ambaſſadeur, que ceci avoit trait aux artifices dont le Chancelier ſoupçonnoit le Cardinal de *Richelieu*.

D'*Émery*, Surintendant des Finances, étant allé ordonner de la part du Roi, aux Archevêques de *Sens* & de *Toulouſe*, ainſi qu'à quelques autres Prélats dont la Cour étoit mécontente, de ſe retirer chacun dans leur Diocèſe ſans revenir à Paris. L'Archevêque de *Sens* répondit, « qu'ils recevoient avec » reſpect tout ce qui venoit de la part » du Roi, même les paroles injurieuſes. »

A ce mot, d'*Émery* l'ayant interrompu

pour dire, qu'il n'y avoit point de paroles *injurieuſes* de la part du Roi. « Vous me deviez (répliqua le Prélat) » donner le loiſir d'achever; & vous » eûſſiez entendu que je ne les appelle » *injurieuſes*, que comme ſortant de » votre bouche *. »

---

* D'*Émery*, (*N.*) *fils d'un Payſan de* Sienne, *vint en France avec le Cardinal* Mazarin. *Son âme étoit auſſi baſſe que ſa naiſſance. Élevé par la faveur juſqu'à la place de Surintendant des Finances, il ſe prêta à toutes les vues de la cupidité inſatiable de ſon maître. Ses exactions furent la principale ſource des diviſions entre la Cour & le Parlement, vers l'an 1647.* Mazarin *voyant enfin le ſoulévement général, lui ôta ſes emplois & l'exila dans ſes terres. On ignore en quelle année il mourut.*

Il étoit laborieux, ferme dans ſes réſolutions, intelligent dans les affaires; mais il ne connoiſſoit ni l'humanité, ni la pitié, ni la juſtice, & moins encore la probité.

Il avoit coutume de dire : « *Que la*

Que d'infortunés on pourroit citer, à qui les horreurs de la torture ont arraché l'aveu de crimes dont ils ſe ſont dans la ſuite trouvés innocens! Et que de graces les Français n'ont-ils pas à rendre à un Souverain dont l'âme, auſſi bienfaiſante qu'humaine, vient de les raſſurer ſur les craintes qu'avoit droit d'inſpirer à tout homme ſenſible l'abus d'un uſage auſſi injuſte que barbare!

Un Seigneur Portugais, ayant appris que ſon Médecin, qu'il eſtimoit, venoit d'être enfermé dans les priſons de l'Inquiſition, ſous prétexte de Judaïſme, écrivit à l'un des Inquiſiteurs, pour le

---

» *bonne foi n'étoit que pour les Marchands;*
» *& que les Maîtres des Requêtes qui vou-*
» *loient qu'on y eût égard dans les Affaires*
» *du Roi, devoient être punis comme pré-*
» *varicateurs.* »

prier de mettre cet homme en liberté, en l'assurant qu'il étoit aussi bon Chrétien que lui-même. Le Médecin, malgré cette recommandation, après avoir été appliqué à la question, ayant avoué tout ce qu'on avoit voulu pour se délivrer de ce supplice, ne fut pourtant pas moins condamné par les Juges. Sur quoi le Seigneur, piqué au vif, ayant feint une maladie dangereuse, fit prier l'Inquisiteur de venir lui accorder tous les secours spirituels dépendans de son Ministère.

Dès que le *Dominicain* arriva, le Seigneur, qui avoit prévenu quelques domestiques dont il étoit sûr, lui commanda, en leur présence, de s'avouer Juif, d'écrire sa confession & de la signer. Sur le refus que fit l'Inquisiteur, il ordonna à ses gens de lui mettre sur la tête un casque brûlant, qu'à ce dessein l'on avoit mis dans un grand feu. A la seule menace de ce

ſupplice, le Moine tirant à l'écart ce Seigneur, lui donna par un écrit ſigné de ſa main, l'aveu qui lui étoit demandé. « Sentez-vous maintenant (lui dit alors le Seigneur) » toute l'énormité de votre injuſtice ?... Mon » pauvre Médecin a confeſſé comme » vous le Judaïſme ; avec cette différence que les tourmens ſeuls lui ont » arraché, ce que la ſeule crainte vous » arrache. »

Sous l'Empereur *Frédéric II*, un étang s'étant gêlé aux environs de *Vienne*, & trois jeunes gens qui avoient imprudemment voulu le traverſer à pied s'y étant noyés ; le bruit ſe répandit bientôt que les Juifs les avoient probablement égorgés pour faire leur *Pâque*. Les parens de ces jeunes gens les attaquerent en conſéquence. On mit les Juifs en priſon ; à force de tortures,

on obtint l'aveu de leur crime, & trois cens d'entr'eux furent brûlés vifs.

Lorſque l'étang fut dégêlé & qu'on y trouva les trois corps des jeunes gens, on reconnut, mais trop tard, avec quelle imprudente barbarie on avoit fait périr tant d'innocens !

A toutes les fêtes de *Sparte*, (ou *Lacédémone*, dit *Plutarque*) il y avoit trois chœurs chantans, relativement aux trois âges de l'homme. Le premier étoit compoſé de vieillards, qui commençoient, en diſant :

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans & hardis.

Le ſecond, de jeunes-hommes, qui répondoient :

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Et le troiſième d'enfans, qui répliquoient :

Et nous un jour le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Quelle émulation de pareils jeux n'avoient-ils pas droit de faire naître dans les cœurs de la jeuneſſe & de l'enfance !

Pour fixer tous les doutes ſur la Religion dans laquelle eſt morte la fameuſe *Chriſtine de Suède*, à Rome, en 1689, il ne faut que ſavoir ou ſe rappeller le trait ſuivant.

Le Cardinal *Azolini* s'étoit acquis ſur elle un empire ſi abſolu, en prévenant ſes goûts & en flattant tous ſes caprices, que ce fut par les conſeils de ce digne Prélat qu'elle chargea *Anconitato*, Sculpteur célèbre, d'exécuter promptement pour elle un Tombeau en marbre blanc, compoſé de quatre figures, dont l'une devoit repréſenter l'Amour en pleurs, l'autre la Folie habillée en Pape, monté ſur un âne Thiaré, qui rue; la troiſième, la Philoſophie qui foule à

ſes pieds une Couronne ; & la quatrième, un Chimiſte qui ſouffle.

La femme du célèbre *Grotius*, étant aſſiſe à côté de la Reine de France, avec ſa fille & l'Ambaſſadeur de *Chriſtine* ſon mari, arrive le Cardinal de la *Valette* qui, fendant la preſſe pour s'approcher de *Sa Majeſté*, & appercevant une groſſe femme qu'il ne connoiſſoit pas à côté d'elle, demande à Mademoiſelle *Grotius*, « quel eſt ce gros Ours mal léché ? » C'eſt ma mère, (lui dit la jeune perſonne). Sur quoi le Cardinal, confus, ſe ſauve, aux éclats de rire de l'aſſemblée, & la Reine, criant, à tue tête : « Place à M. le » Cardinal ? »

Henri IV, ayant choiſi *Grotius* & *Caſaubon* pour ſes Bibliothécaires, leur

dit : « Mes amis, vous lirez mes beaux » livres, & me direz ce qu'ils con- » tiennent. Juſqu'à préſent je n'ai pas » eu le loiſir de m'abandonner à l'étude : » il y a aujourd'hui pour moi plus de » gloire à rendre mes ſujets heureux » & contens ; & je les aime trop pour » les abandonner jamais à la main d'un » Miniſtre. Quand je pourrai lire, je » ferai un gros livre, ſur l'Art de » gouverner ſagement. Travaillez donc » tous deux, nuit & jour, à m'enſeigner » ce que je puis faire pour être aimé » de tout le monde. Et prenez-vous y » ſi bien, qu'on loue à-la-fois les » Philoſophes & *Henri.* »

Ces deux illuſtres perſonnages ne furent point Bibliothécaires du Roi ; ils étoient Proteſtans, & avoient pour ennemis ſecrets les Jéſuites, qui briguoient ouvertement cette place.

Preſque tous les Membres de la Chambre d'Iniquité qui condamna *Charles Ier* à l'échafaut, périrent dans l'opprobre & la misère. Le Préſident *Bradſaw*, qui depuis le rétabliſſement de *Charles II* ſur le Trône d'Angleterre, après avoir erré long-tems dans l'Europe ſous divers déguiſemens, étant un jour à *la Haye* dans une auberge, où l'on mangeoit à table d'hôte, (d'autres diſent chez un Magiſtrat de la ville) arrive un Anglais, attaché à la maiſon de *Stuart*, qui (dit-on) le cherchoit depuis long tems. La figure de *Bradſaw*, quoiqu'il fût déguiſé, le frappe : « Meſ-» ſieurs ! (s'écria-t-il, en tirant un poignard) » voici le ſcélérat qui a con-» damné à mort le Roi, mon maître... » Je le cherchois, depuis long-tems. » Grace au Ciel ! enfin je le trouve, » & le punis bien moins encore qu'il

» ne mérité de l'être...» A ces mots, il lui plonge ſon poignard dans le cœur. Puis, reprenant la parole : « Raſſurez-» vous, Meſſieurs ! (dit-il) le traître » eſt mort, & je n'ai que rempli mon » devoir. »

L'aſſemblée ne put s'empêcher d'applaudir à cette action, auſſi hardie que généreuſe ; l'Anglais ſe retira ſans obſtacle, & repartit le lendemain pour Londres.

N. B. Pluſieurs Hiſtoriens Romains ont remarqué que la plupart des meurtriers de *Jules Céſar*, étoient également morts auſſi miſérablement.

Deſcartes mourut à *Stockholm*, le 3 Février 1650, d'une inflammation aux poulmons, qui l'emporta en trois jours.

Quelques années après ſa mort on tranſporta ſon cercueil à Paris.

L'Officier *Suédois*, chargé de cette commiſſion, ouvrit ſecrettement la bière & enleva le cœur de *Deſcartes*, qu'à ſon retour il cacha dans ſa maiſon, & qu'on a trouvé à la mort de cet Officier, avec cette inſcription : « Ce » ſeroit offenſer griévement les Dieux » Tutélaires de la *Suède*, que de rendre » la plus noble partie de ce grand » Philoſophe Français à ſon ingrate » patrie : elle n'eſt pas digne de » poſſéder un tréſor ſi précieux, ni » de jouir d'un ſi grand bienfait de » notre part. Qu'elle pleure la perte » qu'elle a faite, pour peu qu'elle veuille » s'honorer dans la mémoire des hom- » mes. »

Les ſavans *Ben-Iſraël*, Rabin d'*Amſterdam*, & *David Ben-Elzéard* de

Prague, furent députés vers *Cromwel*, pour le complimenter après la mort du Roi. La nation Juive les avoit chargés de demander à cet heureux Uſurpateur le libre exercice de leur Religion, ce qui leur fut accordé. Ils lui proposèrent enſuite de le déclarer leur *Meſſie*. Propoſition que *Cromwel* rejetta avec dédain : « Je veux vivre » & mourir glorieuſement ; (leur dit-il) » je hais l'impoſture ; je mets ma gloire » à ſervir les hommes, à les éclairer, » mais non à les tromper. Sachez, » qu'un citoyen qui s'expoſe à tout » pour donner la liberté à ſa patrie, » ou qui l'honore par des travaux glo- » rieux, eſt le vrai Dieu que l'univers » adore. »

On ne conçoit guère quelle put être l'idée de *Béroalde de Verville*, en mettant à la tête de ſon bizarre Ou-

vrage, intitulé : *Le Moyen de Parvenir*, le quatrain ſuivant :

Si ma Dame m'eût ſurvécu,
J'euſſe commencé cet Ouvrage.
Quand la mort s'en torcha le cu,
J'eus le cœur mou comme un fromage.

Ceux qui ont eu la patience de lire les Poéſies de *Ronſard*, ſont les ſeuls qui ſachent qu'il a dit, à la fin du quatrième chant de ſon Poëme de la *Franciade :*

Si le Roi Charles *eût vécu,*
J'euſſe achevé ce long Ouvrage :
Sitôt que la mort l'eût vaincu,
Sa mort ne vainquit le courage.

D'où il réſulte que le quatrain de *Varville* n'eſt autre choſe qu'une parodie, auſſi folle que poliſſonne, de celui de *Ronſard.*

Antoine de Nervèze, Secrétaire de *Henri II*, Prince de *Condé*, étoit

contemporain de *Malherbe* & n'en étoit pas moins un très-mauvais Poëte. Qui croiroit pourtant que dans *ſes Eſſais Poétiques*, le plus plat & le plus inſipide ramas de vers, on trouve la pièce ſuivante ?

Déjà la triſte *Philomèle*,
Se plaint aux échos d'alentour . . .
Ah ! que ne puis-je auſſi bien qu'elle
Chanter librement mon Amour !

Que ne puis-je, au fort de mes peines,
Me transformer en cet oiſeau !
J'irois ſoupirer ſous les chênes,
L'ennui qui me met au tombeau.

En proie à toute ma tendreſſe,
J'en voudrois enchanter nos Bois.
Et je voudrois que ma Maîtreſſe,
Ne fût ſenſible qu'à ma voix.

Si le ſommeil ſur ſa paupière,
Venoit doucement repoſer ;
Reprenant ma forme première,
Je hazarderois un baiſer.

Mais

Mais ſi l'adorable *Thémire*
Ne s'offençoit point de mes feux !
Les doux tranſports qu'Amour inſpire,
Nous les partagerions tous deux !

On a remarqué que *Louis XIV*, indépendamment de toutes les autres qualités qui de ce Prince ont fait un de nos plus grands Rois, étoit ſi heureuſement né pour l'être, que jamais il n'a dit choſe dont il ait eu lieu de ſe repentir ; & que jamais on ne l'a vu en colère, ni dire à qui que ce ſoit aucune dureté ni parole choquante.

Alphonſe d'Eſt, Duc de *Ferrare*, ayant un jour demandé quelle étoit la profeſſion qui occupoit un plus grand nombre de perſonnes ? Les uns dirent que c'étoit le métier de Tailleur, de Cordonnier, les autres de Ménuiſier,

de Cuiſinier ; d'autres citoient les Charpentiers, les Procureurs, &c. &c. Le Bouffon du Prince, prenant enfin la parole, ſoutint que la quantité de Médecins ſurpaſſoit infiniment celle de toutes les autres profeſſions, & fit gageure avec le Duc, qui étoit d'un avis contraire, qu'avant vingt-quatre heures, il en apporteroit la preuve.

Le jour ſuivant, notre homme ſort de ſon logis, avec un gros bonnet ſur la tête & une ſerviète qui lui bridoit le menton, de façon qu'on pouvoit difficilement le reconnoître, & ſe rend, à pas comptés, au Palais du Prince.

Un ami qui le rencontre, le queſtionne ſur ce qu'il a : « Un mal » de dents diabolique ! dit, en jurant, » le Bouffon. » Sur quoi l'autre, auſſitôt lui indique un remède, qu'il prétend immanquable ; & que le Bouffon écrit ſur ſes tablettes. A quelques pas de là, il en rencontre deux autres,

qui lui donnent également chacun leur ſecret; & le Bouffon, de rire, en tenant note de leurs noms. Tellement qu'avançant toujours par la même rue, qui que ce ſoit ne l'accoſta, dont les remèdes & les noms ne fuſſent à l'inſtant couchés ſur ſon regître.

En entrant dans l'appartement du Duc : « Eh ! qu'as-tu donc, mon » pauvre enfant ? (lui dit-il) en le » voyant ſi ſingulièrement emmitouflé ? » Un mal de dents épouvantable ! répondit le Bouffon. »—Oh ! n'eſt-ce que » cela, mon ami ? Prends telle & » telle choſe, & je te garantis bientôt » hors d'affaire.

A ces mots le Bouffon, ſe débarraſſant de tout ce qui lui couvroit la tête, s'écrie : « Eh quoi ! vous auſſi, » Monſeigneur ! vous piquez d'être » Médecin ?... Tenez ? jettez les yeux » ſur tous ceux que j'ai rencontrés » depuis mon logis juſqu'à votre Palais;

» & jugez s'il fut jamais profeſſion
» dont un plus grand nombre de gens
» ſe ſoit piqué d'être ?

Nul amour-propre (dit-on) ne ſe croit plus aiſément bleſſé que celui des Gens-de-Lettres ?.. Il eſt vrai qu'on en cite plus d'un exemple. En voici un que nous croyons un peu moins connu :

Mézeray, parlant du ſtyle de *Varillas*, en vantoit la politeſſe, ainſi que la douceur, même dans l'énergie de ſes expreſſions les plus mâles. *Varillas*, en le remerciant de ſon ſuffrage, le pria de croire qu'à l'égard de la force de l'expreſſion, il n'y avoit point de plume au-deſſus de celle de M. de *Mézeray*; que ſon ſtyle étoit plein d'eſprit; & que perſonne ne poſſédoit mieux que lui l'art de varier ſes mots dans les ſignifications les plus fortes.

Qu'il lui avouoit pourtant que, dans une ſeule page de ſon *Hiſtoire de France*, il avoit été ſurpris de trouver le mot *car* répété juſqu'à neuf fois.

A dater de ce jour, *Varillas*, loin de trouver dans *Mézeray* la même affabilité que ci-devant, la vit remplacée par un réfroidiſſement ſi marqué, qu'à peine en étoit-il apperçu, lorſqu'ils ſe rencontroient à la Bibliothèque du Roi.

Varillas ſe donnoit de grandes libertés dans ſes hiſtoires. Il demanda un jour à un homme qui le voyoit fort embarraſſé : « J'ai trois Rois à faire » parler enſemble ; ils ne ſe ſont jamais » vus ; & je ne ſçais comment m'en » tirer ! . . . » Quoi donc ! (lui dit l'autre) » eſt-ce que vous faites une » Tragédie ? »

Après la *Saint Barthélemi*, *Charles IX*, qui vouloit rejetter toute l'horreur qu'inſpiroit cette Boucherie ſur les *Guiſes*, en fut détourné par M. de *Morvilliers*, ancien Garde des Sceaux; parce que c'étoit concilier à ces Princes, déjà trop puiſſans, toute l'affection des Catholiques, qu'il étoit de ſon intérêt de ſe conſerver à lui ſeul. Sur quoi il conſeilla à ce Prince non-ſeulement d'avouer cette action, mais d'en donner la preuve, en faiſant faire le procès au corps mort de l'Amiral, à *Cavagnes* & à *Briquemaut*; ce qui fut exécuté après que M. de *Morvilliers* en eut conféré avec le premier Préſident de *Thou*.

Il y a cela de ſingulier & de très-remarquable dans la conduite de la Reine *Élizabeth* d'Angleterre, qu'elle fit ſervir ſes plaiſirs à ſa politique, &

qu'elle établiſſoit les affaires par où d'ordinaire les Princes les détruiſent. Ses intrigues amoureuſes étoient ſi ſecrettes, qu'à peine juſqu'à préſent en a-t-on pu découvrir tout le myſtère. Mais l'utilité qu'elle en tiroit étoit publique, & alloit toujours au bien de l'État. Ses Galans étoient ſes Miniſtres, & ſes Miniſtres étoient ſes Galans : l'Amour commandoit, l'Amour étoit obéi. Et le règne de cette Princeſſe fut heureux, parce que c'étoit en effet un règne d'Amour, dans lequel on prend en gré ſes chaînes & ſon eſclavage.

Preſque tous les *Valois* ont été auſſi magnifiques que galans. *Benoiſe*, Secrétaire du Cabinet ſous *Henri III*, avoit un jour oublié ſon Portefeuille chez le Roi. Ce Prince ayant eu la curioſité de l'ouvrir, y trouva un morceau de papier, ſur lequel *Benoiſe*,

pour eſſayer ſa plume, avoit écrit : *Tréſorier de mon épargne ;* le Roi y ajouta : *Vous donnerez au Sieur* BENOISE, *Secrétaire de mon Cabinet, & dont je ſuis content, la ſomme de mille écus*, & ſigna. *Benoiſe* étant ſurvenu pour achever ſon travail avec le Roi, & bien agréablement ſurpris à la vue de ce billet, en fit ſon remerciment d'une manière ſi touchante & ſi agréable, que le Roi, reprenant la plume, ajouta un zéro, qui porta la ſomme à 30,000 livres.

Louis XIV dit un jour au père *Maſſillon* : « Mon Père, j'ai entendu » pluſieurs grands Orateurs dans ma » Chapelle, & ai été fort content » d'eux. Quant à vous, toutes les » fois que je vous entends, je ſuis » fort mécontent de moi-même. »

Le Marquis de *Nangis*, ayant répondu aux reproches que lui faiſoit ce Monarque, ſur ce que ſon Régiment n'étoit pas complet : « Qu'il n'en » viendroit jamais à bout, à moins » qu'on ne caſsât la tête aux déſer- » teurs : » Eh ! Monſieur, (reprit le Roi) » oubliez-vous que ce ſont des » hommes ? »

Le caractère droit & franc du Maréchal d'*Uxelles* eſt bien énergiquement peint dans la réponſe qu'il fit à *Louis XIV*, qui le railloit ſur ſon obſtination à reſter dans le Célibat. « Sire, (lui dit le Maréchal) » c'eſt » que je n'ai pas encore trouvé de » femme dont je vouluſſe être le mari, » ni d'homme dont je vouluſſe être » le père. »

La meilleure Carte du Royaume de *Naples* a été gravée à Paris en quatre grandes feuilles, par les ſoins de l'Abbé *Gagliani*. Il eſt auteur des jolis Dialogues ſur le *Commerce des Bleds*, & d'un Catalogue des *Matières du Véſuve*, qu'il avoit été chargé de ramaſſer par ordre du Pape *Benoît XIV*, & dont ce ſavant Abbé s'acquitta à la ſatisfaction de *ſa ſainteté*.

En lui envoyant une caiſſe de ces curioſités naturelles, il y joignit un billet, qui ne contenoit autre choſe que ce verſet de l'Évangile : *Dic ut lapides iſti panis fiant.* * Le Pontife, en interprêtant ces mots, lui en fit paſſer l'explication, accompagnée d'une penſion conſidérable, à laquelle il joignit un petit billet de ſa main, conçu en ces termes : « Vous ne doutez pas » de l'infaillibilité du Souverain Pontife :

---

* *Fais que ces pierres ſe changent en pain.*

» je vous en envoie une nouvelle
» preuve : c'eſt à moi qu'il appartient
» d'expliquer le texte de l'Ecriture
» Sainte ; j'en dois toujours ſaiſir l'eſ-
» prit, & je ne l'ai jamais ſaiſi avec
» plus de plaiſir. »

Sans prétendre attenter à la gloire de ceux qui ont trouvé le ſecret de déſaler l'eau de Mer au point de la rendre potable, on ne ſera peut-être pas fâché de voir ici le paſſage ſuivant de *Saint Baſile* ſur ce ſujet, dans ſes *Homélies ſur l'Ouvrage des ſix jours* :
« Quand les gens de Mer (dit-il) ſe
» voyent jettés dans quelqu'iſle déſerte,
» où il ne ſe trouve ni ſources ni
» fontaines, ils rempliſſent une chau-
» dière d'eau de Mer, & la mettent
» ſur un grand feu. Quand cette eau
» commence à bouillir, ils en reçoi-
» vent la vapeur dans des éponges,

» qu'il tiennent au-deſſus de la ſurface.
» Les éponges étant bien imbibées,
» on les preſſe, dans une ſeconde
» chaudière ; & lorſqu'elle eſt remplie,
» on la met également ſur le feu,
» & on retire la vapeur avec de
» nouvelles éponges, qu'on va porter
» dans une troiſième, dans une qua-
» trième, &c. Après quoi l'eau ſe
» trouve parfaitement déſalée, & on
» peut en boire ſans crainte. »

A propos de ceci, ne pourroit-on pas préſumer qu'un livre intéreſſant à faire, ſeroit celui qui prouveroit avec quelque fondement, que la plupart des Arts exiſtans aujourd'hui nous viennent des Anciens ?

Le célèbre Médecin Hollandois, *Boerhaave*, aimoit mieux donner une marque flatteuſe de ſon eſtime à un ami, ſon égal, en lui dédiant ſes

Ouvrages, que de ſe proſterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçu. Il ſe mettoit volontiers en la place des autres; ce qui produit l'égalité & la confiance, & il mettoit auſſi volontiers un autre en ſa place; ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il déſarmoit la Médiſance & la Satyre, en les mépriſant : il en comparoît les traits à ces étincelles qui s'élancent d'un grand feu, & s'éteignent auſſi-tôt quand on ne ſouffle pas deſſus. Il étoit naturellement pénétré d'un ſi grand reſpect pour le nom de Dieu, qu'il ne le prononçoit jamais, même en matière de Phyſique, ſans ſe découvrir la tête.

Pareil en quelque ſorte aux Anciens qui avoient l'adreſſe de mener huit chevaux de front, *Léibnitz* mena de front toutes les Sciences. Dans les

mêmes années, il paroiſſoit de lui différens écrits ſur différentes matières; & ce mêlange, preſque perpétuel, ne produiſoit nulle eſpèce de confuſion dans ſes idées; & ces paſſages, auſſi bruſques que fréquens, d'un ſujet à un autre ne l'embarraſsèrent jamais.

Un jour qu'il alloit par Mer, ſeul dans une petite barque, de *Veniſe à Meſſala*, dans le *Férarrois*, une furieuſe tempête s'étant tout-à-coup élevée; le Pilote, qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand, & qui le regardoit comme la cauſe du danger qui menaçoit ſa barque, attendu qu'il le ſuppoſoit hérétique, propoſa à ſes Matelots de le jetter à la mer, en s'appropriant pourtant auparavant ſes armes & ſon argent.

Sur cela, *Léibnitz*, ſans marquer aucun trouble, tira de ſa poche un Chapelet, que probablement il avoit pris par précaution, & le tourna dans

ſes doigts, d'un air très-recueilli. Sur quoi l'un des Mariniers, en faiſant remarquer cette action au Pilote, lui dit que, puiſque cet homme-là n'étoit pas hérétique, il n'étoit pas juſte de le jetter à la Mer.

Un jour que le Marquis de *Dangeau* *, s'alloit mettre au jeu avec *Louis XIV*, il lui demandoit un appartement dans *Saint-Germain*, où la Cour étoit alors : grace d'autant plus difficile à obtenir, qu'il y avoit peu de logemens dans le Château. Le Roi, qui l'aimoit, lui répondit qu'il la lui accorderoit, pourvû qu'il la lui demandât en cent vers qu'il feroit avant la fin du jeu :

* PHILIPPE DE COURCILLON, *que les agrémens de ſon eſprit & de ſa figure avancèrent à la Cour de* LOUIS XIV, *& dont le goût déclaré pour les Lettres lui valut une place dans l'Académie Françaiſe, ainſi que dans celle des Sciences, étoit né en 1638.*

c'eſt-à-dire, cent vers bien comptés, & pas un ni de plus ni de moins. Après le jeu, où il n'avoit point paru plus occupé que d'ordinaire, il récita, ſans héſiter un inſtant, les cent vers; & le Monarque, auſſi étonné que ſatisfait de cette ſingulière production, lui tint parole.

« A la Cour, (a dit de lui *Fontenelle*) » où l'on ne croit guère à la » probité & à la vertu, il eut tou- » jours une réputation nette & en- » tière. »

On a de lui des Mémoires en manuſcrit, dans leſquels *Voltaire*, *le Préſident Hénault*, *la Beaumelle* & autres, ont puiſé pluſieurs Anecdotes curieuſes. Il s'y en trouve pourtant un grand nombre de très-hazardées.

« Ce n'étoit pas toujours *Dangeau* (dit le premier) » qui faiſoit ces » Mémoires : mais un vieux Valet-de- » Chambre imbécille, qui ſe mêloit

» de faire, à tort & à travers, des » gazettes manuſcrites de toutes les » ſottiſes qu'il entendoit dans les anti- » chambres. »

En réduiſant cette phraſe un peu tranchante, il reſte qu'on doit en effet ſe tenir en garde en liſant les Mémoires qui portent le nom du Marquis de *Dangeau.*

On a encore de lui un autre petit Ouvrage, auſſi en manuſcrit, dans lequel il peint, d'une manière intéreſſante, *Louis XIV*, tel qu'il étoit au milieu de ſa Cour.

Il mourut à Paris, en 1720.

Le Poëte *Théophile*, s'étant rencontré à *Xaintes* avec *Mitard*, & contrediſant avec trop de légéreté ce Philoſophe : « Mon cher *Théophile*, (lui dit-il) » vous me ſemblez avoir beaucoup » d'eſprit : c'eſt grand dommage que

» vous ne ſçachiez rien ! » Monſieur » *Mitard*, (repliqua ſur le même ton *Théophile*) » c'eſt qu'on ne peut pas » tout avoir...Vous, par exemple, » me paroiſſez ſavoir beaucoup : c'eſt » grand dommage que vous manquiez » d'eſprit ! »

N. B. Théophile, Poëte très-licencieux, & de mœurs encore plus licencieuſes, nâquit à *Clérac*, en 1590, & mourut à Paris, en 1626.

Une Dame dont la vertu n'étoit pas le caractère diſtinctif, l'ayant plus d'une fois prié de faire une comparaiſon d'elle avec le ſoleil, il la régala de cet impromptu :

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au ſoleil ?
Il eſt commun, elle eſt commune :
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Le Duc de *** prenoit un jour le Muſicien *** pour ſon frère, qui étoit

un assez mauvais Poëte : « J'ai vu de » vos vers, lui disoit-il. — » Ce n'est » pas moi qui fais des vers, répondit » l'autre : c'est mon frère qui les fait, » & moi qui les chante. — » Et moi, » (repliqua le Duc) je les siffle. »

M. *Godeau*, Evêque de *Grasse*, & puis de *Vence*, n'étoit encore ni l'un ni l'autre, lorsqu'il présenta au Cardinal de *Richelieu* un *Benedicite* en vers. « Monsieur, lui dit le Cardinal, » vous me donnez un *Benedicite*, & » moi je vous donne *Grasse*. »

Dès l'âge de sept ou huit ans, le fameux *Bossuet*, depuis Evêque de *Meaux*, déclamoit un Sermon avec une facilité & des grâces au-dessus de ce qu'il étoit possible d'attendre de son âge. Il en débitoit un au fameux

Hôtel de *Rambouillet*, après le ſouper; & environ ſur le minuit. La compagnie, qui étoit nombreuſe, admiroit cet enfant; lorſque quelqu'un, ayant demandé à *Voiture* ce qu'il en penſoit? « Ma foi! (s'écria-t-il) je n'entendis » jamais prêcher ni ſi bien, ni ſitôt, » ni ſi tard. »

ANECDOTE HISTORIQUE ET CONSOLANTE.

Tant qu'il ſera des Vertus ſur la terre,
L'homme opprimé pourra trouver un Père.

L'EDITEUR de ce Recueil ſe rappelle, qu'étant en 1741 ou 1742 Député des États d'*Artois* à la Cour, frappé de la figure auſſi noble qu'intéreſſante d'un Gentilhomme de cette Province, qui, malgré le peu d'aiſance qu'annonçoit ſon accoûtrement, étoit qualifié du titre de Comte, & toujours accueilli de la part de ſes Collègues avec beaucoup d'égards; cédant enfin au deſir de le mieux connoître, il pria l'un d'eux de vouloir bien faire grace à ſa curioſité.

« C'eſt un fort honnête & très-bon

Gentilhomme, (lui dit le Baron de ***) que juſqu'ici vous n'avez, en effet, pû connoître, quoiqu'il entre aux États, comme membre de la Nobleſſe; attendu qu'il eſt à Paris depuis plus de quinze ans à la pourſuite d'un grand procès. Les Terres de feu ſon père, le Comte de B***, ayant été ſaiſies, ſous je ne ſçais quel fondement, par les Gens d'affaires de feu Monſeigneur le Duc d'*Orléans* Régent, & très-mal défendues par le Tuteur du jeune Comte, il a pris le parti, dès l'inſtant qu'il a pu diſpoſer de lui-même, de venir à Paris en ſolliciter main-levée. Mais ſoit qu'il ait été mal ſervi, ſoit que ſes droits ne ſoient pas auſſi clairs qu'il le penſe, il n'a pu juſqu'ici parvenir, non-ſeulement à la faire juger, mais même à faire mettre la procédure en état de recevoir aucune eſpèce de déciſion. Son malheur eſt, dit-on, d'avoir affaire à trop forte partie; & je crains

bien qu'enfin, à bout de ſes reſſources, il ne ſe trouve forcé de retourner vivre chez ſes parens dans la province. »

Ce récit, n'ayant fait qu'ajouter à l'intérêt qu'avoit déja inſpiré le Comte à l'Éditeur, celui-ci chercha & trouva ſi bien les occaſions de l'en convaincre, qu'il ne tarda pas à s'acquérir toute ſa confiance.

Un jour que ce dernier venoit d'échouer de nouveau, dans une tentative très-coûteuſe, dont on l'avoit flatté que dépendoit le ſuccès de ſes pourſuites, & qu'il déploroit tout ce que ſon ſort avoit de cruel & d'humiliant pour lui. Mon cher Comte, (interrompit l'Éditeur, auſſi touché qu'il l'étoit lui-même) croyez-vous le Prince vraîment inſtruit de votre affaire?

Hélas! (dit-il) j'ai tout employé juſqu'ici pour parvenir à ce but, dont je ſentois toute l'importance. Le ca-

ractère, ainſi que la piété connue de M. le Duc d'*Orléans* d'aujourd'hui, me garantiſſoient tout ce que j'en croyois pouvoir attendre, ſi je pouvois parvenir juſqu'à lui. Mais toutes mes démarches, & toutes les protections que j'ai pu faire agir, n'ont ſervi qu'à me convaincre que ſon Conſeil, abuſant de la confiance qu'il lui accorde, & ſur-tout depuis ſes fréquentes retraites à *Sainte-Geneviéve*, je devois renoncer, à cet égard, à toute eſpèce d'eſpérance !

Après un moment de ſilence, de la part de l'Éditeur : . . . Laiſſez-moi (repliqua-t-il) le loiſir d'y rêver juſqu'à demain, que je vous attends à dîner? Peut-être ſerai-je aſſez heureux pour vous prouver combien ſenſiblement votre ſituation me touche.

Tenez ? pauvre plaideur opprimé, (lui dit l'Éditeur, au moment que le Comte entroit chez lui) voici ce que la

la nuit & vous m'avez inſpiré, & qu'après réflexion faite, je viens de jetter ſur le papier...liſez?

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, &c. &c.

« Un Gentilhomme, dont le nom » peut n'être pas inconnu de Mon- » ſeigneur, c'eſt-à-dire le Comte de » *B****, & dont la Maiſon, de tous les » tems, entre aux États d'*Artois*, » languit depuis nombre d'années à » Paris, à la pourſuite d'un Procès » qu'il a le malheur d'avoir avec Mon- » ſeigneur, & dont les Gens d'affaires » qui ont l'honneur de le ſervir, ont » plus que probablement intérêt de » faire retarder le rapport.

» Il ne s'agit pourtant pas de moins » que de toute la fortune du Suppliant, » auquel un auſſi long que diſpendieux » ſéjour à Paris, eſt ſur le point

» d'interdire toute eſpèce de reſſource. »
» Sur quoi très-intimement convaincu
» qu'un grand Prince, & à tous égards
» ſi digne de l'être, ne ſauroit ſe
» croire offenſé de la très-humble &
» reſpectueuſe Requête du Suppliant;
» puiſqu'il borne ſes vœux à demander,
» pour toute grace à Monſeigneur, de
» vouloir bien donner ſes ordres aux gens
» de ſon Conſeil, pour que l'affaire
» dont il s'agit y ſoit diſcutée en ſa
» préſence, ainſi qu'en celle de l'A-
» vocat du Suppliant, qui, quels que
» puiſſent être ſes droits, s'oblige, par
» le préſent Placet, à les ſoumettre
» à la déciſion de Monſeigneur même. »
Ce qu'il ſigne, en conſéquence,

A Paris, le

Ah, Monſieur! (s'écria le Comte, après avoir lu) croyez-vous en effet, que je puiſſe riſquer?... Quoi? (lui dit en l'interrompant l'Éditeur) que le

Prince n'abuſe de vos offres ?... Le pourroit-il ? le pourriez-vous ſeulement préſumer ? ... Songez, Monſieur le Comte, que votre procès, de votre propre aveu, ne ſera jamais jugé ? Qu'il eſt par conſéquent ſenſé perdu pour vous ? ... Que le Prince, étant auſſi juſte que religieux, ne peut qu'être auſſi ſenſible à votre ſituation, que touché de la noble confiance que vous inſpire ſon caractère connu ?... Ma ſeule crainte, à votre place, ſeroit que ce Placet, ainſi que beaucoup d'autres déja donnés de votre part, (mais non pas de l'eſpèce de celui-ci) ne pût parvenir juſqu'à lui... Mais à cela, je vous réponds d'une voie aſſez sûre pour vous tranquilliſer à cet égard... Vous ſavez, probablement, tout ce que peut ſur ce Prince l'Abbé *** ? c'eſt lui-même qui s'en chargera ; c'eſt lui qui le lui remettra en main propre. Et ſans vous dire comment je m'y prendrai pour l'y

faire consentir, qu'il vous suffise, pour le moment, que je m'engage, d'honneur, à m'y employer de tout mon pouvoir, & peut-être un peu mieux que je ne ferois pour moi-même... Ainsi, prenez cet écrit? réfléchissez; méditez à loisir sur son contenu, jusqu'à demain matin. Allons dîner; & jusques-là, qu'il n'en soit plus parlé.

Le lendemain, le Comte, après avoir remis à l'Éditeur le Placet, transcrit & signé, en l'accablant des témoignages de sa reconnoissance; celui-ci le quitta pour aller accélérer son affaire, & ne rentra chez lui qu'avec la certitude que l'écrit seroit remis au Prince & vivement appuyé.

Mais qu'on se peigne la surprise & la joie du Comte, lorsque deux jours après, il voit venir chez lui l'Abbé ***, qui l'invite à le suivre dans l'instant même à *Sainte-Geneviéve*, où il se voit accueilli d'un air aussi affable que com-

patiſſant : « Votre Placet, M. le Comte, (lui dit le Prince) » me prouve plus » que jamais combien les Grands ſont » à plaindre, d'être forcés de ne voir » ſouvent que par les yeux d'Autrui ! » Pour vous prouver autant qu'il eſt » en moi, à quel point je ſuis touché » de votre ſort, je viens d'ordonner » que votre affaire ſoit, dans la hui- » taine, miſe en état d'être envoyée » & recommandée de ma part au » Rapporteur ; en attendant que j'aille, » conjointement avec vous, en ſolliciter » l'expédition la plus prompte. C'eſt » le moins que je doive à tout ce que » vous avez ſi long-tems ſouffert. Ainſi, » recèvez-en ma promeſſe, & ſoyez » sûr que je la tiendrai. »

C'eſt en effet ce qui fut exécuté ; & de façon que le Comte de *B**** fut non-ſeulement remis, par Arrêt, en poſſeſſion de la Terre de *F****, ainſi que de deux autres Terres dans

les *Ar****, dont la valeur étoit conſidérable ; mais que le Prince, en outre, fut unanimement condamné à la reſtitution des fruits & levées provenans de ces mêmes terres, à compter du jour de l'injuſte ſaiſie qui en avoit été faite.

Nous croyons, pour mettre le comble à la gloire ſi bien due à ce Prince, devoir ajouter, que lui-même, après avoir remarqué qu'en ſa qualité de Prince du Sang, il n'avoit pas été condamné aux dommages & intérêts, ainſi que l'eût été tout autre, il voulut abſolument en indemniſer le Comte.

N. B. C'eſt à propos de cet événement ſingulier, que l'Éditeur fit, dans le tems, le quatrain ſuivant :

Il ſouffrit quinze ans, & tint bon,
Contre une ligue peu commune ! . . .
— Qui donc lui rendit ſa fortune ?
— Bon droit, patience, & Bourbon.

ÉTRANGE SOULEVEMENT POPULAIRE,

Arrivé en Angleterre, en 1382.

FRAGMENT HISTORIQUE.

« QUAND le peuple eſt paiſible, (dit *la Bruyère*) » on ne voit pas » par où le calme en peut ſortir; & » quand il eſt en mouvement, on ne » comprend pas comment le calme » peut y rentrer. »

L'Angleterre jouiſſoit en 1382 de la paix la plus profonde, lorſque la brutale inſolence d'un ſimple Commis, produiſit l'étincelle d'un embrâſement, dont les ſuites menaçoient non-ſeulement la vie de tous les Grands & des Notables du Royaume, mais la perſonne du Souverain même.

Un impôt établi par le Roi *Richard II* en fut la cauſe. La femme du nommé *Wat-Hillierd* ou *Tyler*, Couvreur du Comté de *Dartford* au Comté de *Kent*, étoit convenue de le payer pour ſon mari, pour elle, & pour ſes domeſtiques; mais prétendoit que ſa fille, à peine âgée de douze ans, n'étoit pas dans le cas de la Loi. Sur quoi le Commis, chargé de ce recouvrement, s'étant mis en devoir de s'aſſurer par lui-même, qu'elle n'étoit plus un enfant, ainſi qu'il avoit déja eu la témérité de le faire dans quelques autres villes; la mère, en fureur, invoqua, à grands cris, le ſecours du voiſinage, pour demander vengeance de l'outrage fait à ſa famille.

Au bruit que cauſoit cet eſclandre, le père de l'enfant, qui racommodoit la couverture d'une maiſon voiſine, apprend ce qui ſe paſſe, quitte ſon ouvrage, accourt chez lui la rage dans le cœur, & demande au Commis de

quel droit il avoit osé mettre la main sur sa fille ? Celui-ci non-seulement répond avec arrogance, mais se met en devoir de le frapper. Mais le Couvreur évite le coup, & d'un de ses outils lui fend la tête ; le peuple applaudit à son courage, & jure de le défendre envers & contre tous. A partir de ce moment, le Couvreur, toujours environné de ses défenseurs, en voit si bien grossir le nombre, que peu de jours après, il se trouve à la tête de plus de cent mille hommes, qui le reconnoissent pour Chef, jurent la perte de tous les Fermiers & Collecteurs d'impôts, de tous les gens de Loi, & en général de tout ce qu'ils trouveroient de gens sachant lire & écrire ; de façon que tout homme arrêté par eux, & qui pour son malheur avoit une écritoire dans sa poche, étoit sûr d'avoir aussitôt la tête coupée.

Le Roi, bientôt informé de l'épou-

vante que répandoit par-tout ces furieux, étoit d'avis d'aller lui-même à leur rencontre, pour s'expliquer avec leurs Chefs, mais en fut détourné par l'Archevêque de *Cantorbery*. Ce qui étant venu à la connoiſſance des rebelles, ils jurèrent de l'en punir; & conſéquemment marchèrent droit à Londres, où ils arrivèrent ſans qu'il fût poſſible au Lord Maire de leur en fermer les portes. Le peuple, au contraire, les accueille avec d'autant plus de confiance, qu'il partageoit leur haine contre ceux dont ils ſe plaignoient; que ces prétendus Réparateurs des torts ne prenoient rien qu'en payant, & qu'ils faiſoient mourir ceux d'entr'eux qui ſe rendoient coupables des moindres excès. Après avoir brûlé le Palais du Duc de *Lancaſtre*, le plus bel édifice qu'il y eût à Londres; de peur qu'on ne l'imputât au deſir de le piller, ils firent publier qu'il étoit défendu, ſous

peine de la vie, de s'en approprier la moindre choſe, & de faire aucun autre uſage de l'argenterie immenſe qui s'y trouvoit, que de la mettre en morceaux, & de la jetter dans la *Tamiſe*. S'étant même apperçu que l'un d'entr'eux en cachoit une pièce dans ſa chemiſe, il fut jetté au feu dans l'inſtant même. Ils livrèrent également aux flammes tous les livres & papiers qui ſe trouvoient dans la Bibliothèque du nouveau Temple, où logeoient un grand nombre de gens de Juſtice, & détruiſirent beaucoup de maiſons appartenantes aux plus grands Seigneurs de la Cour. Ils auroient fait ſubir le même ſort à la *Tour de Londres*, ſi le Roi, qu'ils en avoient fait menacer, n'eût pas condeſcendu à venir lui-même pour entendre leurs propoſitions.

Lorſque ce Prince parut, les portes de la *Tour* ayant été ouvertes, ils y

entrèrent tous, pêle-mêle, avec ſes gardes & ſa ſuite.

La garniſon de cette fortereſſe, qui étoit de douze cens hommes, tant Gens-d'Armes qu'Archers, n'oſa rien entreprendre contre eux; ils alloient & venoient par-tout librement, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ſans même obſerver s'ils n'étoient point en trop petit nombre pour leur sûreté. Ils entroient juſques dans la chambre du Roi avec leurs armes. Quelques-uns pouſsèrent l'inſolence juſqu'à ſauter ſur ſon lit, à s'y rouler, & tenir à la Reine mère les propos les plus indécens. Pendant ce tems-là, les autres cherchoient l'Archevêque de *Cantorbery*, qui, n'ignorant pas leur projet ſur ſa vie, avoit paſſé la nuit en prières, & avec ſon Confeſſeur. Ils le trouvèrent dans ſa Chapelle, où l'on venoit de lui dire une Meſſe, à laquelle il avoit communié. Ils l'en arrachèrent, & le

traînèrent juſqu'à l'eſplanade de la *Tour*. La foule des rebelles qui l'entouroit étoit prodigieuſe ; ils avoient tous l'épée nue à la main, comme s'ils euſſent voulu lui donner mille morts ; ce qui ne l'empêcha pas de les haranguer en ces termes : « Je ſuis votre Ar-» chevêque, mes enfans, & non pas » un traître. Qu'ai-je donc fait pour » mériter de périr de la ſorte ?.... » Prenez-y bien garde, mes chers » frères ! ſi je meurs par vos mains, » ce forfait ne reſtera pas impuni ; » & toute l'Angleterre ſera miſe en » interdiction ! « Cela n'empêcha pas qu'on ne lui tranchât la tête, qui fut à l'inſtant même attachée ſur le pont de Londres. Ils firent le même traite-ment au grand Tréſorier, à un Moine Franciſcain, qui étoit Confeſſeur du Roi, & à un ancien Lord Maire.

Leur cruauté s'étendit juſques ſur les étrangers, ſur-tout ſur les Flamands ;

& pour les reconnoître, ils faiſoient prononcer à ceux qu'ils ſoupçonnoient tels, deux mots Anglais, qui ont beaucoup de reſſemblance avec deux mots de la langue Flamande, qui rendent la même idée, & cependant ont un ſon différent : ce qui fait qu'il eſt très-difficile aux Flamands de les prononcer à la manière Anglaiſe. Ces deux mots, en Anglais, *Bread and Cheeſe*, & en Flamand, *Brod an Kaſe*, ſignifient, du *Pain & du Fromage.* Dès qu'on ne les prononçoit pas aſſez bien à leur gré, ils pouſſoient auſſitôt de grands cris, arrachoient le bonnet du malheureux, & lui enlevoient la tête.

Dans les entrevues que le Roi leur accorda, ils lui dirent en face, qu'il s'étoit laiſſé mal gouverner; & que déſormais, il faudroit bien qu'il ſe ſoumît à mettre les choſes ſur un meilleur pied.

Le Roi ayant fini par leur de-

mander une ſuſpenſion d'armes, ceux du Comté d'*Eſſex* y ayant conſenti, s'en retournèrent chez eux. Il fit inutilement la même propoſition à ceux du Comté de *Kent*, parce que *Wat-Tyler*, qui étoit à leur tête, inſiſtoit ſur des demandes préliminaires que le Roi ne pouvoit accorder. Il vouloit d'abord que ce Prince lui donnât une Commiſſion pour faire couper la tête à tous les gens de Loi. On aſſuroit même qu'il avoit juré, en portant la main ſur ſes lèvres, qu'il n'y auroit plus d'autres Loix en Angleterre que celles qu'il auroit faites.

Sir *John Newton*, étant venu de la part du Monarque lui dire de ſe rendre auprès de lui, en lui repréſentant qu'il ſeroit peu convenable qu'il ſe fît trop attendre; cet audacieux lui répondit, fiérement, que rien ne preſſoit, & qu'il s'y rendroit quand il le jugeroit à propos.

Lorſqu'enfin il parut devant le Roi, il s'approche ſi près de ce Prince, que les têtes de leurs chevaux ſe touchoient. « Sire Roi, (lui dit-il) vois-tu tout » ce monde là-bas ? — » Sans doute, (répondit le Roi) » & que s'enſuit-il ? — » Que tous ces gens-là ſont à mes » ordres, & qu'ils m'ont juré de m'être » dévoués juſqu'à la mort, ainſi que » de faire tout ce que je leur com- » manderai. — » A la bonne heure ! » mon ami...Mais...— » Mais je te » déclare qu'ils ne ſe retireront point, » que tu ne leur aies donné les Chartres » qu'ils demandent. »

Richard eut beau lui dire qu'il en avoit ordonné l'expédition ; cette parole ne ſatisfit point le Rebelle. Il trouva même mauvais que Sir *John Newton*, qui portoit l'épée du Roi, fût à cheval en ſa préſence, & voulut le frapper de ſon poignard, en l'appellant traître. Le Chevalier lui ayant répondu qu'il

en avoit menti, & tirant auſſi ſon poignard ; *Wat-Tyler*, furieux de ce que cela ſe paſſoit devant les gens de ſa ſuite, voulut ſe jetter ſur Sir *Newton*. Mais le Roi, qui craignoit pour les jours de ſon Écuyer, lui ordonna de deſcendre de cheval, & de remettre ſon poignard à *Tyler*.

L'inſolent, voulant alors avoir auſſi l'épée, *Newton* lui répondit « que » c'étoit l'épée du Roi, & qu'il n'étoit » pas digne de la toucher... & ſi nous » étions ſeuls, (ajouta-t-il) tu n'oſerois » m'en faire la propoſition ? » Je » n'oſerois ? (repliqua *Tyler*) Eh » bien, j'oſerois davantage : car je » jure de ne point manger que je » n'aie fait ſauter ta tête. » En diſant ces mots, il ſe diſpoſoit à fondre ſur ce brave Chevalier. Mais dans ce moment, on vit arriver le Lord Maire de Londres, homme plein d'amour pour ſon Roi, d'une valeur éprouvée,

& qui en vouloit à *Tyler*, de ce qu'il avoit détruit les Maiſons de Débauche qu'il avoit affermées aux Flamands, qui exerçoient alors dans Londres ce honteux trafic. Le Lord étoit ſuivi d'un grand nombre de Chevaliers & d'Écuyers, qui venoient pour prêter main-forte au Monarque.

« Monſeigneur, (s'écria-t-il, en parlant à ce Prince) » il ſeroit auſſi » honteux qu'inoui, qu'un ſi valeureux » Chevalier fût lâchement aſſaſſiné en » préſence de ſon Souverain. Il faut » le ſecourir, & punir cet inſolent » Rebelle. »

Le Roi, quoique très-jeune encore,* encouragé par le propos du Maire, lui ordonna d'arrêter le coupable. Celui-ci fond, à ces mots, ſur *Tyler*, lui applique ſur la tête un ſi furieux coup de la maſſe qu'il portoit, qu'il le

* Il n'avoit que dix-huit ans.

renverſe de deſſus ſon cheval, & le fait tomber ſur le carreau, ſans connoiſſance. La multitude de la ſuite de cet homme, remplit alors l'air de ſes cris, & le Roi la voyoit prête à lancer ſur ſa troupe une grêle de flêches; lorſque, marchant bruſquement à eux: » Qu'allez-vous faire, mes amis? (s'écria-t-il) » voulez-vous tuer votre Roi, » pour venger la mort d'un ſcélérat » qui vous trompoit?...Faites mieux! (ajouta-t-il) » prenez-moi pour votre » Chef! je promets de vous accorder » tout ce qui vous a mis dans le cas » de prendre les armes. »

Frappés de la noble hardieſſe de ce jeune Prince, & déſarmés par ſes promeſſes, tous obéirent à l'inſtant même, & ſe remirent en route pour leur province.

Ce qui ne paroîtra pas moins ſurprenant, c'eſt que le Monarque leur tint parole, & rejetta avec une eſpèce

d'indignation le conſeil que lui donnèrent ſes Courtiſans, d'en faire mourir au moins quelques-uns, pour ſervir d'exemple à ceux qui pourroient être tentés de les imiter.

Avant que de rentrer dans Londres, il créa Chevalier le brave & fidèle Lord Maire, & voulut que cette dignité, en mémoire de l'action de celui-ci, fût le partage de ſes ſucceſſeurs dans la même place.

Lorſque la Reine ſa mère, après ce ſuccès ineſpéré, accourut au-devant du Roi pour l'en féliciter : « Ah ! beau fils ! (lui dit-elle) que » vous m'avez aujourd'hui cauſé d'in» quiétudes ! — » Je le crois, Madame ; (répondit-il) » mais, réjouiſſons-nous, » & rendons grace à Dieu, car j'ai » recouvré mon héritage, qui couroit » grand riſque d'être perdu pour » nous ! »

Pour éterniſer la mémoire d'un évé-

nement ſi glorieux pour la ville de Londres, il ordonna qu'un poignard ſeroit ajouté dans *le quartier dextre* de l'écu des Armoiries de cette Capitale.

Lorſqu'on interrogea les autres Chefs de la Rébellion, qui ſur la parole de *Richard* étoient reſtés auprès de lui, ils avouèrent unanimement, que leur deſſein avoit été de tuer le Roi & tous ſes Courtiſans, ainſi que les Évêques, les Moines, les Chanoines, les Curés, ſur-tout les gens de Loi, de quelque eſpèce qu'ils fuſſent, & que les Religieux mandians étoient les ſeuls qu'ils euſſent réſolu d'épargner.

N. B. Un ancien Hiſtorien du règne de *Richard II*, dit que ce fut un mauvais Prêtre, nommé *John Ball*, auſſi mécontent des gens de Loi que du Clergé, qui anima contre eux la

populace, également mécontente des Seigneurs & des Maltotiers ; & que le réfrain ordinaire de ses Sermons fanatiques étoit :

Quand père Adam *labouroit,*
Et que son Ève *filoit,*
Qui, lors, Gentilhomme étoit?

CHANSON SATYRIQUE.

Fontenelle, ayant été reçu à l'Académie Françaiſe en 1691, à la place de M. *de Villayer*, Conſeiller d'État, Madame *Déshoulières*, qui n'étoit pas alors de ſes amies, fit la Rélation ſuivante de ce qui ſe paſſa à ſa réception, ſur l'Air : *Pierre Bagnolet.*

Or écoutez, noble Aſſiſtance,
Ce qu'à l'Académie on fit
Dans la mémorable ſéance,
Où l'on reçut un bel Eſprit?
Ce qui fut dit, ce qui fut dit
Par ces Modèles d'Éloquence,
A bien mérité d'être écrit.

Quand le novice Académique
Eut ſalué bien humblement,
D'une Normande Rhétorique
Il commença ſon compliment,
Où ſottement . . . (*bis.*)
De ſa nobleſſe Poëtique, *
Il fit un long dénombrement.

* *Il parla fort au long de ſes Oncles, MM.* Corneille,

Corneille, diſeur de nouvelles,
Support du *Mercure galant*,
Loua ſon neveu *Fontenelle* *,
Et vanta le prix excellent
De ſon talent . . . (*bis.*)
Peu ſatisfait des bagatelles
Qu'il dit de lui douze fois l'an **.

Doyen de peſante figure ***,
Qui trouvez le ſujet fort beau,
De parler des Rois en Peinture,
Et d'apoſtropher leur Tableau.
Ah, qu'il fait beau! . . . (*bis.*)
Te voir en cette humble poſture,
Faire à *Louis* le pied de Veau! ****

Si tu ne ſavois pas mieux faire,
Lavau *****, falloit-il t'imprimer?
Ne ſors point de ton caractère,
Contentes-toi de déclamer;
Sans préſumer . . . (*bis.*)
Que ton ignorance groſſière,
Sur le papier pût nous charmer.

---

* Thomas Corneille, *qui ſe trouvoit chargé de la Réponſe au diſcours de M.* de Fontenelle.

** *Dans le* Mercure.

*** *Charpentier.*

**** *Au Portrait de* Louis XIV.

***** *Il liſoit bien, & écrivoit mal.*

Entêté

Entêté de ſon faux ſyſtême,
Perrault, Philoſophe mutin,
Diſcourut d'une force extrême,
Et coiffé par ſon Avertin,
Fit le Lutin . . . (*bis.*)
Pour prouver clairement lui-même,
Qu'il ne ſavoit Grec ni Latin.

Boyer, *le Clerc* *, couple inutile,
Grands Maſſacreurs de *Hollandois*,
Porteurs de Madrigaux en ville,
Moitié Gaſcons, moitié François;
Vieux *Albigeois* . . . (*bis.*)
Allez exercer votre ſtyle,
Près du ſucceſſeur d'*Henri trois*.

Touchant les vers de *Benſerade*,
On a fort long-tems diſputé
Si c'eſt louange ou paſquinade:
Mais le bon-homme eſt fort baiſſé,
Il eſt paſſé . . , (*bis.*)
Qu'on lui chante une Sérénade,
De *Requieſcat in Pace!*

* Mauvais Auteurs Tragiques.

Or, prions la Vierge *Marie*,
Et tous les Saints du Paradis,
Que du Corps de l'Académie
Tous ignorans soient interdits,
Comme jadis . . . [*bis.*]
Quand *Richelieu*, ce grand génie,
Prit les premiers quatre fois dix!

AMEN.

N. B. Cette Pièce n'eſt (dit-on) imprimée, ni dans les Œuvres de Madame *Déshoulières*, ni ailleurs.

ÉPIGRAMME
SUR LE *CURIEUX IMPERTINENT*, DE *DESTOUCHES*.

On repréſente maintenant,
Le *Curieux impertinent*.
Pour moi, j'ai vu la Pièce, & j'oſe en être Arbitre;
Voici ce que j'en crois de mieux:
Pour la voir une fois, on n'eſt que *Curieux*;
Mais qui la verra deux, en remplira le Titre.

VERS DE *J. B. ROUSSEAU*, CONTRE *OUDART DE LA MOTTE.*

La Motte, par-tout vous brillez,
Vous primez, vous étincellez :
Prenez ceci pour une Fable ;
Mais vous ignorez la beauté
D'un conte galant, vif, aimable :
Prenez ceci pour Vérité.

LETTRE

D'une jeune Demoiſelle du Monde, *nommée* PAULINE, *à M.* de ***, *père de ſon Amant, qu'il avoit fait enfermer, dans la crainte qu'il ne ſe déshonnorât en l'épouſant.*

MONSIEUR,

Votre fils m'aimoit, & je l'aimois beaucoup moi-même. Vous avez craint que cette vive inclination ne finît par le déshonnorer; & cette crainte a ſuffi pour vous rendre à ſon égard plus barbare qu'il n'eſt peut-être permis à un père de l'être. Je croirois l'être encore plus, Monſieur, ſi je ne prouvois à cet objet chéri que ſon bonheur a toujours été l'unique but de ſon Amie.

Sa captivité doit ceſſer, au moment où vous apprendrez que je ne ſuis plus : j'ai pris une route sûre pour arriver promptement au tombeau. Voici les derniers caractères que je trace ; & je charge une Amie d'y joindre mon Extrait mortuaire. C'eſt vous, Monſieur, qui m'avez tuée : je ne vous le reproche point. Liſez ceci, de ſang froid, comme je vous l'écris. Rendez la liberté à votre fils, rendez-là lui généralement ; & n'empoiſonnez pas ce don, en lui apprenant tout ce qu'il m'a coûté. Il ne le ſaura peut-être hélas ! que trop tôt, & comme je me ſuis punie pour lui ſeul, d'un attachement qui ne pouvoit finir qu'avec mes jours..... Celui-ci eſt le dernier de l'infortunée

PAULINE.

Le 1785.

N. B. Cet étrange & tragique événement a paſſé pour être très-vrai ;

& cette Lettre, en conſéquence, a beaucoup courru, tant manuſcrite qu'imprimée.

L'Éditeur de ce Recueil, auſſi rempli d'admiration que de pitié pour cette intéreſſante & regrettable fille, a cru devoir à ſa mémoire l'Épitaphe ſuivante :

Mortelle au-deſſus du ſcandale,
Qu'à ton être attachoit la loi,
Ah! Pauline! *quelle Veſtale*
Fut plus regrettable que toi?

ANECDOTE HISTORIQUE ET PLAISANTE.

JEAN DU BOUCHET, dans ſes *Annales d'Aquitaine**, dit qu'en Octobre 1533, au tems de l'entrevue de *François premier*, avec le Pape *Clément VII*, à *Marſeille*, trois Dames, *vertueuſes*, *chaſtes & dévotes*, *belles & honnêtes Veuves*, prièrent M. *d'Albanie* **, aimé de *Clément VII*, d'obtenir pour *elles trois*, la permiſſion de manger de la chair les jours défendus.

M. *d'Albanie*, voulant réjouir le *Saint-Père* & le Roi, dit à ces trois Dames de venir à un jour marqué

* *Quatrième partie, page 473. On trouve dans cet Ouvrage un grand travail & aſſez d'exactitude.*

** Jean Stuart, *qui, dit-on, étoit oncle de Catherine de* Médicis.

demander elles-mêmes au Pape la diſpenſe dont elles avoient beſoin.

Les Dames introduites ſe mirent à genoux aux pieds de Sa Sainteté, & M. *d'Albanie*, parlant en Italien, lui dit aſſez bas pour n'être pas entendu : « Saint Père, ces trois Dames, » Veuves, belles & bien honnêtes, » ne voulant pas manquer au reſpect » qu'elles doivent à la mémoire de » leurs maris, & aux ſentimens de » tendreſſe qu'elles ont pour leurs en- » fans, ſont réſolues à ne pas paſſer » en ſecondes nôces. Mais la chair » eſt ſi foible, & elles ſi peu exemptes » de tentation, qu'elles ſupplient *Votre* » *Sainteté* d'avoir égard à leur infir- » mité, & de leur permettre de » ſuccomber ſans pécher, toutes les » fois que la tentation ſera ſi forte » qu'elles n'y pourront plus réſiſter.

» Comment, mon couſin ! (dit *Clément VII*) » voudriez-vous que je

» diſpenſaſſent ces Dames des Com-
» mandemens de Dieu?

» Elles ſont devant vous, *Saint Père;*
» elles peuvent s'expliquer.

Alors une d'elles, prenant la parole :
» Saint Père, (lui dit-elle) nous avons
» prié M. *d'Albanie* de vous remon-
» trer nos beſoins, ainſi que la foi-
» bleſſe de notre ſexe & de notre
» complexion.

» Oui, Meſdames, (leur répondit le Pape) » mais demandez-moi toute » autre choſe? — » Au moins trois fois » la ſemaine, *Saint Père?* — » Trois » fois la ſemaine, *commettro in peccato* » *di luſſurie?* Eh fi, Meſdames! » a-t-on jamais fait telle demande à » un Pape?...

Les trois Dames alors, reconnoiſſant que M. *d'Albanie* les avoit jouées : » Eh non, Saint Père! (s'écrièrent-elles toutes enſemble) » il ne s'agit » point du tout de cela; nous vous

» demandons, uniquement, la per-
» miſſion de faire gras les jours dé-
» fendus ?

» Pardon, Meſdames ! (s'écria M. *d'Albanie*) » de m'être ſi lourdement » trompé. »

Le Pape, heureuſement, aimoit à rire, ainſi que le bon *François premier*. Cette Facétie amuſa fort les deux Cours.

EXEMPLE notable de la fureur des Duels, vers le commencement du dernier siècle.

AU mois de Janvier 1627, le Comte *de Boutteville* *, & le fameux *la Frette*, s'étant battus, entre *Poissy* & *Saint-Germain-en-Laye*, le second de *Boutteville* avoit été tué dans ce combat, par *Doinville*, second de *la Frette*.

Boutteville, après ce duel **, craignant d'être arrêté, se retira en Flandres, à la Cour de l'Archiducheſſe.

Le Marquis *de Beuvron*, qui vouloit venger la mort de son ami *Thorigny*, tué par *Boutteville*, ayant appris qu'il étoit à *Bruxelles*, se hâta de s'y rendre,

* François de Montmorenci, père du fameux Maréchal de Luxembourg.

** *En 1624, il s'étoit battu contre* Pongibault; *& en 1626, il avoit tué le comte* de Thorigny, *dans un autre combat particulier.*

avec *Buquet*, ſon Écuyer. Tous les deux, en arrivant, ayant, malgré leur déguiſement, été reconnus, on leur donna des Gardes, pour prévenir un nouveau combat.

Sur quoi *Boutteville* ayant proteſté à l'Archiducheſſe, que jamais il ne ſe battroit ſur ſes terres, le Marquis *de Spinola* fut chargé par la Princeſſe, de travailler à réconcilier les deux ennemis. Il invita, en conſéquence, *Boutteville*, *des Chapelles & Beuvron*, à dîner en ſon hôtel, où ſe trouvèrent nombre de perſonnes de la première qualité, en préſence deſquelles les deux parties s'étant embraſſées cordialement, promirent de ne jamais rien faire qui pût offenſer ni l'un ni l'autre.

Quelques jours après cet accord, *Boutteville*, qui probablement étoit de bonne-foi, étant allé à Nancy, reçut juſqu'à huit lettres de *Beuvron*, qui lui marquoit : « Qu'étant trop veillé pour

» l'aller trouver en *Lorraine*, il le prioit, » s'il vouloit l'obliger, de vouloir bien » s'approcher de Paris. » *Des Chappelles*, de ſon côté, écrivit à *Beuvron* : » Vous faites beaucoup de bruit, Monſieur, diſant par-tout que vous voulez » vous battre ; ce que je ne puis croire » juſqu'à ce que je vous voie aux » effets. * »

Cependant l'Archiducheſſe avoit fait demander des lettres d'abolition pour *Boutteville*. Mais le Roi déclara qu'il ne pouvoit, en conſcience, les accorder ; & que tout ce qu'il pouvoit faire pour obliger ſa tante, c'étoit de ne point donner ordre qu'on l'arrêtât, à moins qu'il ne revînt à la Cour ou à Paris.

---

* *C'eſt de ce Comte* des Chapelles, *l'un des plus déterminés duéliſtes de ce temps-là, que le fameux Chanſonnier* Blot *a dit dans un couplet, lorſqu'il mourut : « Qu'enchanté de ſon arrivée aux Enfers, »* Pluton *l'avoit fait Capitaine de ſes Gardes ». Son nom étoit* Roſmadec.

Inſtruit de ce refus : « Je me battrai, » dit *Boutteville*, dans Paris, & dans » la Place Royale même. »

Il y arrive, en effet, avec *des Chappelles* ; dès le lendemain le fait ſavoir à *Beuvron*, & qu'il eſt prêt à le ſatisfaire. A neuf heures du ſoir, ils ſe rendent ſur la Place Royale ; où *Beuvron* dit à *Boutteville* : « Vuidons préſentement notre » querelle, ſans mettre nos amis en » peine. » — Nenni, répond *Boutte-* » *ville* ; je veux que le ſoleil ſoit témoin » de nos actions. J'ai, d'ailleurs, des » engagemens avec deux amis qui veu- » lent être de la partie ; & ſi j'y man- » quois, j'aurois à faire à eux. *Des* » *Chappelles* en eſt un, l'autre eſt » *Berthe*. C'eſt pourquoi, trouvons- » nous donc ici, demain, vers trois » heures après-midi. Ainſi, Monſieur, » tâchez d'y ammener deux de vos » amis. »

En le quittant, *Beuvron* court à *Saint-*

Martin-des-Champs, chez le Préſident *de Meſmes*, pour parler au Marquis *d'Amboiſe*, beau-fils de ce Magiſtrat, qu'il trouva malade & très-affoibli par les ſaignées. « Voilà un grand malheur, » lui dit *Beuvron!* l'occaſion que vous » deſiriez tant, eſt arrivée; *Boutteville* » m'attend demain, avec deux amis; le » Comte *des Chapelles*, que vous vou- » liez voir l'épée à la main, en eſt un: » mais affoibli comme vous l'êtes, il » n'y faut plus penſer. » — N'y plus » penſer? (s'écrie *d'Amboiſe*) j'aurois » la mort entre les dents, que je vou- » drois être de la partie. »

Le lendemain les combattans étant en préſence, après qu'un gentilhomme eut examiné ſi aucun d'eux n'étoit pas *cottemaillé*, chacun prit ſon adverſaire: *Boutteville*, *Beuvron*; *des Chapelles*, *Buſſy-d'Amboiſe*; *la Berthe*, *Buquet*, Écuyer de *Beuvron*; & le combat ſe fit avec l'épée & le poignard. *Boutteville*

Boutteville & *Beuvron* paſſant l'un ſur l'autre, & ſe colletant, chacun jette ſon épée par terre, & tient le poignard levé, ſans ſe frapper. *Boutteville*, enfin, fut, dit-on, le premier qui propoſa de ceſſer le combat; & réciproquement, ils ſe demandèrent la vie.

Mais *Buſſy-d'Amboiſe* fut moins heureux; *des Chapelles* lui porta un coup mortel dans la veine cave; & *la Berthe* fut bleſſé dangereuſement, par l'Écuyer de *Beuvron.*

Un duel ſi public, & dont il y avoit plus de mille témoins, étant bientôt parvenu juſqu'au Roi; ordre au Grand Prévôt, d'aller ſe ſaiſir de *Boutteville* & de *des Chappelles*, mais qui déjà avoient pris la fuite, ainſi que *Beuvron* & *Buquet*, qui ſe retirèrent en Angleterre.

Les deux autres, moins précautionnés, ou moins diligens, furent arrêtés à *Vitry-le-Brûlé*, & conduits, à pied,

juſqu'à *Vitry-le-François*. On les y mit dans une chambre, où pendant les ſix à ſept jours qu'ils y paſsèrent, ils parurent aſſez tranquilles, & s'amusèrent à jouer au piquet.

Arrivés à Paris, & renfermés à la *Baſtille*, on nomma des Commiſſaires pour les interroger. *Boutteville* avoua tout, ingénûment; mais *des Chappelles* n'eut pas la même ingénuité.

Envain Madame *de Boutteville* ſe jetta aux pieds du Roi, pour obtenir la grace de ſon mari; envain le Prince & la Princeſſe *de Condé*, le Duc & la Ducheſſe *de Montmorency*, le Duc & la Ducheſſe *d'Angoulême*, le Cardinal *de la Valette*, & le Comte *d'Alais*, tâchèrent d'exciter la pitié de ce Monarque. Il fut infléxible, & le Parlement eut ordre de pourſuivre la procédure contre les deux coupables.

L'Évêque de *Nantes*, qui avoit la liberté de les voir, les détacha, par

degrés, des choſes de ce monde, & les diſpoſa à faire une mort chrétienne.

« Madame, (écrivit le Comte de *Bout-*
» *ville*, à la Préſidente *de Meſmes*) ſi
» je n'avois un véritable ſentiment de la
» faute que j'ai commiſe envers Dieu,
» & du tort que je vous ai fait, je ne
» prendrois point la hardieſſe de vous
» demander un acte de piété, le plus
» grand qui puiſſe partir d'une ame
» chrétienne & généreuſe; qui eſt,
» Madame, le pardon de vous avoir ravi
» votre cher & unique enfant, non par
» haine, ni vengeance, n'ayant jamais
» eu ſujet que de l'honorer, mais par
» un vain & faux honneur du monde,
» contraire, je le confeſſe, à la loi de
» Dieu, & de la raiſon naturelle. Soyez
» ſatisfaite, Madame, de mon ſang,
» que je verſerai bientôt pour l'expiation
» de mon crime. J'eſpère que la juſtice
» divine le ſera, & que vous ne deman-
» derez point au Ciel, vengeance contre

» moi, tandis que par mes prières, je
» tâche de réparer le mal que vous avez
» reçu de la part d'un malheureux, qui
» meurt, Madame, votre très-humble
» ſerviteur,

BOUTTEVILLE.

Il envoyoit, en même-temps, la lettre ſuivante à Madame *de Boutteville :*

« M. *de Nantes* vous dira, ma femme,
» de quelle ſorte je vais mourir mainte-
» nant. Je m'aſſure que cela vous ſervira
» de conſolation, dans la perte que vous
» faites. Vous aviſerez avec lui ce qui
» ſera le meilleur pour le ſalut de mon
» âme, & prendrez le ſoin de payer ce
» que je dois dans le monde. Les prières
» pour moi, me peuvent beaucoup
» ſervir ; mais le principal, c'eſt de
» ſatisfaire mes créanciers. Adieu !....
» je ne veux point vous faire connoître
» combien je vous aime, de peur que
» cela n'augmente votre affliction. »

Le 11 Juin, *Boutteville* & *des Chappelles* furent menés au Palais. *Boutteville* parut le premier dans la Grand'Chambre, où il fut interrogé. Enſuite, on fit entrer *des Chappelles*, qui, après avoir répondu à quelques queſtions que lui fit le premier Préſident, pria ſes Juges de vouloir bien entendre ce qu'il avoit à leur dire; & leur parla de la ſorte:

« Meſſieurs, puiſque vous m'avez » fait la faveur de vous aſſembler pour » mon ſujet, & que mes fautes m'ont » amené en votre préſence, j'ai à » vous ſupplier de deux choſes: l'une, » que vous faſſiez une action de juſtice » en ma perſonne; l'autre, de clé- » mence envers mon couſin. Il n'eſt pas » que vous ne connoiſſiez ſa généroſité, » toute la France la ſait: mais comme » j'ai l'honneur de la connoître plus par- » ticulièrement, je puis, avec plus de » raiſon, lui rendre ce témoignage, » qu'il a plus de mérite encore, que

» l'applaudiſſement public ne lui en
» donne. La conſidération de ſa Maiſon,
» les ſervices que ſes ancêtres ont ren-
» dus, dans tous les temps, à ce
» Royaume, doivent auſſi vous faire
» pencher du côté de la miſéricorde. Il
» ſemble que ſauvant en ſa perſonne un
» excellent Capitaine, un généreux
» courage, vous contribuerez au bien
» public, & vous épargnerez des regrets
» à la poſtérité, qui ne pourroit qu'être
» bien ſenſible à cette perte. Cette
» paſſion du duel s'amortiſſant avec l'âge,
» on pourra ſe ſervir, en toute occaſion,
» d'un homme comme lui, qui n'a
» d'autre but que la gloire de l'État & de
» ſon Prince. Quant à moi, j'attends de
» votre juſtice, ce qui eſt dû à l'action
» que j'ai faite. Je ne prétends pas m'ex-
» cuſer, mais ſeulement vous ſupplier
» de conſidérer la Maiſon, le mérite,
» & les actions de mon couſin *Boutte-*
» *ville*. »

Le lendemain, vers les onze heures du matin, le Greffier leur lut l'arrêt qui avoit été rendu la veille, & qui les condamnoit à avoir la tête tranchée.

La Princeſſe *de Condé*, les Dames *de Montmorency*, *d'Angoulême*, *de Ventadour*, & *de Boutteville*, coururent au *Louvre*, pour parler au Roi, qui conſentit à les voir, non ſans beaucoup de peine. Toutes les Dames ſe jettèrent à ſes pieds, en criant : « Miſéricorde, Sire ! » miſéricorde ! » Madame *de Boutteville* étoit évanouie, & les autres fondoient en larmes. Sur quoi le Roi, plus importuné qu'attendri, dit à la Princeſſe *de Condé* : « Leur perte m'eſt auſſi ſenſible » qu'à vous ; mais ma conſcience me » défend de leur pardonner. »

Vers les cinq heures du ſoir, les deux criminels étant arrivés à la *Grêve*, le Bourreau coupa, par derrière, les cheveux de *Boutteville*, qui portant la main à ſa mouſtache, l'Évêque de *Nantes* lui

dit : « Vous m'aviez promis, mon fils, » de ne plus penſer au monde !... Eh ! » quoi ! vous y penſez encore ? » On lui demanda s'il vouloit qu'on lui bandât les yeux ? Il répondit, que non ; & l'inſtant après, le Bourreau lui abbatit la tête.

Des Chappelles, qui étoit reſté dans la charette, & qui avoit le dos tourné à l'échafaud, ayant compris que *Boutteville* avoit ceſſé de vivre : « Mon couſin » eſt mort ! (s'écria-t-il) prions Dieu » pour ſon âme. »

Étant monté ſur l'échafaud, & appercevant le corps de *Boutteville* : « C'eſt » donc là (dit-il) le corps de mon » couſin ?... » De-là, s'appuyant ſur un prêtre fort jeune, qui étoit auprès de lui, il ſe mit à genoux, ſe releva, & s'étant placé ſur le bloc, le bourreau lui enleva la tête.

Après la mort du Comte *des Chappelles*, il courut dans Paris, beaucoup

de lettres qu'il avoit écrites à différentes perſonnes, la veille de ſon exécution. Voici celle que reçut Madame *de Boutteville :*

« Madame ma chère couſine, ſi vous » aviez moins de vertu, je n'entre- » prendrois pas de vous donner des » conſolations. Vous avez perdu tout ce » que vous pouviez perdre, mais toute « la France perd avec vous. Votre » époux étoit jeune encore, mais il ne » pouvoit plus acquérir d'honneur dans » ce monde. Que pouviez-vous attendre » de ſon courage, qu'une fin précipitée, » qui eût perdu le corps & l'âme ? Vous « ne l'avez poſſédé que dans des alarmes » & des périls continuels ! Et Dieu qui, » comme par miracle, avoit toujours » conſervé ſa vie, vous donne cette » puiſſante conſolation, qu'il vous l'ôte » pour l'attirer à lui... Réjouiſſez-vous- » en, Madame, au moins ſi vous l'aimez, » comme j'en ſuis aſſuré. Que votre

» déplaiſir

» déplaiſir ne vous faſſe pas abandonner
» vos enfans, qui ont beſoin d'être
» élevés ſous votre aîle : apprenez-leur,
» ce que vous ſavez ſi bien, à vivre
» dans le monde, au ſein de la vertu.
» Ne changez pas votre condition, ſi
» vous voulez être la plus eſtimée femme
» de votre ſiècle, comme Monſieur
» votre mari étoit le plus eſtimé des
» hommes. Chère couſine, je vous fais
» part de la conſolation que j'ai de lui
» faire compagnie ; & vous recom-
» mande, de toute mon ame, ma pau-
» vre petite mère !... Dieu la veuille
» bénir & conſoler ! Je ſuis, Madame,
» &c.

DES CHAPPELLES.

P. S. A propos de l'infléxibilité de *Louis XIII*, eu égard à la grace des Comtes *de Boutteville* & *des Chappelles*, vainement implorée par la Cour entière,

quelque Duéliſte piqué, fit probablement alors, le couplet ſuivant :

Peu fait pour tout autre renom,
S'il ne faut pour celui de *Juſte*,
Qu'être auſſi dur & froid qu'un buſte,
Louis a mérité ce nom.

SUR

ADRIENNE LE COUVREUR,

Célèbre Comédienne Françoiſe.

LE Comédien *le Grand*, avoit (dit-on) une jeune & jolie maîtreſſe, à laquelle il étoit fort attaché, & qui, ayant un jour diſparu de chez lui, le plongeoit dans les inquiétudes les plus vives ; lorſqu'environ un mois après, il reçut un billet de la part du Marquis *de Courtanvaux*, qui l'invitoit à dîner.

Qu'on ſe peigne la ſurpriſe de *le Grand*, lorſqu'à table, il reconnut ſa maîtreſſe, à côté du Marquis, & ſuperbement vêtue !

Il avoit trop d'eſprit & trop d'uſage du monde, pour ne pas ſentir que le ſeul rôle qu'il eût à jouer en pareil cas, étoit celui de la réſignation & de la plaiſanterie. Auſſi ſe borna-t-il, en ſortant de

table, assez tard, à supplier le Marquis de lui accorder, par forme de réparation, la grace d'accepter un dîner chez lui, à quelques jours de-là, avec son ancienne maîtresse.

Au jour indiqué, les deux conviés, arrivés chez *le Grand*, furent à leur tour bien surpris de voir le Comédien leur présenter, avec gravité, une petite fille, très-simplement mise, & supplier très-humblement M. le Marquis, de permettre qu'elle prît place à table, avec la compagnie.

« Oh ! oh ! (s'écria le Marquis) » quelle est donc cette enfant, mon » cher *Amphytrion ?* La fille de ta » Cuisinière, apparemment, ou celle » de ta Ravaudeuse ? « Nenni, (re- » prit le Comédien) c'est la nièce de » ma Blanchisseuse ; c'est-à-dire la » cousine-germaine de la belle Dame » qu'il vous a plû de m'enlever, qui » réunit maintenant toutes mes affec-

» tions pour la famille, & peut ſeule
» me conſoler d'avoir perdu ſa parente !
» Car (s'écria-t-il, en parodiant le vers
» de *Théſée*, de *Quinaut* :)

C'eſt le ſort de le Grand, *de s'enflammer pour elle !*

Ce dîner, comme on l'augure, fut très-gai, & fut ſuivi de pluſieurs autres. *Le Grand* s'attacha à la petite Blanchiſſeuſe, lui donna de l'éducation, la dreſſa pour le Théâtre, l'envoya enſuite à *Strasbourg*, pour l'accoutumer aux planches ; mit enfin la petite fille en état d'être préſentée à la Comédie Françoiſe, où l'on ſait quels furent ſes ſuccès ; & c'étoit... *Adrienne le Couvreur !*

Elle étoit née à *Fréjus*, en Champagne, en 1695, & mourut à Paris, en 1730.

Voltaire lui fit l'Épitaphe ſuivante :

Ci gît l'Actrice inimitable,
De qui l'eſprit & les talens,

Les graces & les ſentimens,
La rendoient par-tout adorable;
Et qui n'a pas moins mérité
Le droit à l'immortalité,
Qu'aucune Héroïne ou Déeſſe,
Qu'avec tant de délicateſſe,
Elle a ſouvent repréſenté!

L'opinion étoit ſi forte
Qu'elle devoit toujours durer,
Qu'apres même qu'elle fut morte,
On refuſa de l'enterrer.

SUR

SOBIESKI DIT LE GRAND,

Roi de Pologne.

CE Héros, en ſauvant Vienne, qui ne pouvoit plus réſiſter que trois jours, ſauva l'Empereur *Léopold*, la Hongrie & l'Empire. La lettre qu'il écrivit à la Reine, ſon épouſe, ſur la victoire complette, qu'il remporta le 12 Septembre 1683, eſt un morceau digne d'être conſervé dans l'hiſtoire, d'autant qu'elle caractériſe ſon courage, ainſi que ſa franchiſe, vraîment héroïque *

Après un détail très-intéreſſant, de cette fameuſe bataille, de ſes circonſtances particulières, & des richeſſes

* *On la trouve dans un livre intitulé : l'*État préſent la Hongrie. *Cologne*, 1686, *in*-16, pag. 161.

prodigieuſes que les Turcs laiſsèrent dans leur camp, où il y avoit *cent mille tentes*, il dit à la Reine : « Je ne vous » parle point des choſes rares qui ſe » ſont trouvées dans les chariots du » grand Viſir, non plus que du nombre » infini d'arcs & de carquois, enrichis » de rubis & de ſaphirs, du prix de » pluſieurs millions de ducats. Vous ne » pourriez pas dire ce que diſent les » femme Tartares, lorſqu'elles voient » leurs maris revenir de la guerre : *Vous* » *n'êtes pas un homme, puiſque vous* » *revenez ſans butin* ; car je vous ré- » pondrois : *Il faut bien que celui-là* » *ait été au combat, & à la tête des* » *troupes, qui revient chargé de dé-* » *pouilles ſi précieuſes.* Je ſuis très- » content de mon fils (c'étoit le Prince » *Aléxandre*) qui, dans cette occaſion, » a montré beaucoup de courage ; & » M. *de Stharemberg* (dit-il) eſt venu » avec une foule des principaux Bour-

» geois qui vouloient me voir, avec » un empreſſement qui me fit plaiſir ; » me nommant leur *libérateur*, voulant » m'embraſſer les genoux, *& toucher* » *mes habits.* Mais ça été bien autre » choſe, lorſque je ſuis entré dans la » ville, pour aller à la principale Égliſe : » tout le monde, du haut des fenêtres » & du toît des maiſons, s'écrioit avec » tranſport : *Vive le Roi, qui nous a* » *ſauvé!* J'ai prié pluſieurs fois le Gou- » verneur de *Vienne*, & les principaux » Officiers, de faire ceſſer ces accla- » mations, & d'en donner eux-mêmes » l'exemple ; mais ça été inutilement, » &c. »

On apprend par la ſuite de cette même lettre, que l'Empereur fit ſavoir à *Sobieski*, qu'il n'étoit alors qu'à une lieue de lui. « Mais, (ajoute ce grand homme) » comme j'ai voulu, avant toutes choſes, » pourſuivre les ennemis, j'ai marché à » eux, ſans perdre un moment ; de

» ſorte que je doute que je puiſſe voir
» Sa Majeſté Impériale. »

Léopold crut qu'il n'étoit pas de *ſa dignité* de venir, en perſonne, remercier ſon libérateur ſur le champ de bataille, ou plutôt dans le camp des Turcs, dont il s'étoit emparé; & *Sobieski* ne crut pas non plus, qu'il fût de la *dignité Royale*, d'aller chercher des remercîmens qui lui étoient ſi légitimement dûs.

Auſſi, quand ils ſe virent, traita-t-il avec l'Empereur, d'égal à égal. Ayant même remarqué, parmi la foule des *Grands* qui ſe trouvèrent à leur entrevue, que quelques-uns d'eux ne parloient à l'Empereur, que le genou en terre, il dit aſſez haut pour être entendu: *Eh! ſi donc! Eſt-ce ainſi qu'un Prince de l'Empire ſoutient l'éclat de ſon rang?* Et il fallut que le fier *Léopold* fit la ſourde oreille!

Dans les inſcriptions & les médailles qui parurent ſur ce mémorable événe-

ment, on fut même extrêmement ménager d'éloges, ou plutôt de reconnoiſſance envers *Sobieski*; &, ſous le ſpécieux prétexte d'attribuer tout à Dieu, on n'attribua preſque rien au Roi de Pologne, dont le nom fut confondu avec ceux des Princes de l'Empire, qui avoient eu quelque part à cette grande affaire.

ANECDOTE SAXONNE,

Hiſtorique & comique.

LA Fortereſſe de *Konigſtein*, première Place de *Saxe*, du côté de la *Bohême*, eſt un ſujet d'admiration pour les voyageurs, aux yeux ſurpris deſquels elle préſente une pièce ſi ſingulière de fortification naturelle, qu'ils ont peine à concevoir par quels motifs les Souverains de cet Électorat en ont ſi peu tiré parti dans les invaſions des Suédois & des Pruſſiens. C'eſt un rocher eſcarpé, & d'une pierre aſſez dure pour rendre le canon preſque ſans effet. Il a environ demi-lieue de tour, & ſe trouve ſitué ſur une montagne inabordable, d'où il domine ſur l'*Elbe*, & ferme le paſſage de la *Bohême* en *Luſace* & en *Saxe*.

L'un des derniers Commandans de

cette Fortereſſe, étoit une eſpèce de Bouffon, auquel on faiſoit l'honneur de l'appeller le *Roquelaure Saxon*. Et la façon dont il obtint ce Commandement, peut fournir un coup de pinceau remarquable, au portrait du Roi *Auguſte ſecond*.

Ce Monarque, à qui, pour avoir peut-être autant de réputation que *Louis XIV*, il n'a manqué que de régner dans un pays où les Lettres fuſſent auſſi cultivées qu'en France, ſe plaiſoit à ces ſortes de récréations innocentes, que les Souverains ne ſauroient goûter, s'il n'ont le cœur & l'eſprit au-deſſus de leur rang.

Un jour, qu'il jouoit avec ſa maîtreſſe, ſes enfans naturels, & ſes plus familiers Courtiſans, aux *ſouhaits*; vint le tour de *Kian* (ainſi ſe nommoit le Plaiſant) de faire le ſien.

« Je ſouhaiterois (dit-il) que *Kian* » changeât de perſonnage avec le Mo» narque Électeur, mon maître, ſeule-

» ment pour une minute. — Va, dit le » Roi, prends ma place. Je te jure que ſi » tu t'y conduis en homme d'eſprit, je » t'avouerai de ce que tu auras fait, » pourvu que la choſe ne regarde que » moi. »

Kian paſſe auſſi-tôt de ſon tabouret dans le fauteuil ; puis, en s'adreſſant à ſon maître : « Mon ami *Kian* (lui dit-» il) juſqu'à préſent je ne t'ai donné » que des penſions, dont mille contre-» temps peuvent te priver. Je veux-» aujourd'hui te donner un bénéfice plus » ſolide : je te fais Commandant de » la Forteresſe de *Konigſtein* ; & en » attendant le brévet, reçois-en ma » parole Royale. »

Après ce peu de mots, *Kian* revient à ſon tabouret ; & le Roi, réintégré dans ſon fauteuil, eut la bonté de ratifier le don de ſon Repréſentant.

LETTRE
DE L'ÉDITEUR,
A MADAME DE N***,
SUR ÉLÉONORE GUICHARD.

Anecdote littéraire.

VOUS me demandez, Madame, ce qu'il m'eſt poſſible de me rappeller de plus particulier ſur feue Mademoiſelle *Guichard*, dont plus d'une de ſes anciennes connoiſſances vous ont ſouvent entretenue ? Il faut obéir à vos ordres, Madame; & vous ſavez que c'eſt toujours un nouveau plaiſir pour moi.

Elle étoit fille d'un Receveur des Tailles de Normandie, dont la veuve étoit venue s'établir à Paris, avec ſes deux filles. *Éléonore*, qui joignoit aux attraits, aux talens & aux grâces de ſon

sèxe, des lumières, de l'eſprit & du goût, faiſoit les délices de la ſociété la mieux choiſie, lorſqu'elle mourut d'une maladie de poitrine, à l'âge de 28 ans, auſſi regrettée par ſes amis que par ſes parens.

Quelques jours avant ſa mort, m'ayant, un matin, fait prier de vouloir bien paſſer chez elle : « Mon cher Monſieur (me dit elle après avoir ordonné qu'on ne laiſſât entrer perſonne, que je ne fuſſe ſorti) « je vais vous ſurprendre, ſans » doute ? Mais je crois vous connoître » aſſez, pour ne pas balancer à vous » demander une grace, qu'il eſt en » votre pouvoir de m'accorder. . . . » Vous voyez ma ſituation : je n'ai plus « que quelques jours à vivre, & me » ſoumets, ſans murmure, à mon ſort. » Le ſeul regret peut-être qui me reſte, » eſt de n'être pas en ſituation de mourir, » ſans pouvoir aſſurer, à mon gré, la » ſubſiſtance aiſée & digne de leur ca-

» ractère, à deux époux honnêtes, déjà
» ſur l'âge, à laquelle j'ai pourvu en
» quelque partie juſqu'ici, & qui peut-
» être vont beaucoup trop perdre, en me
» perdant! Ils m'ont pourtant aſſez
» eſſentiellement & aſſez noblement
» obligée, dans une circonſtance trop
» chère à mon cœur, pour que le ſou-
» venir ait jamais pu ceſſer d'y être pré-
» ſent. Il ne me reſte cependant qu'un
» ſeul moyen de leur en laiſſer, du moins,
» la preuve. Preuve, il eſt vrai, bien
» foible! mais dont la valeur, ſur-tout
» en paſſant par vos mains, peut deve-
» nir d'un tout autre prix... Je vois
» votre ſurpriſe! (dit, en s'interrom-
» pant, la très-intéreſſante malade) &,
» tant pour vous, que pour moi-même,
» dont le peu de force l'exige, je me
» hâte de paſſer au fait... Je m'enfer-
» mois ſouvent, Monſieur, vous le
» ſavez? On en cherchoit la cauſe,
» ſur-tout à mon âge, & preſque tou-

» jours entourée de la meilleure com-
» pagnie ; très-ſouvent même on m'en
» railloit, & je tournois la choſe en plai-
» ſanterie... Mais que faiſois-je enfin,
» me direz-vous ?... Un Roman !...
» oui, Monſieur, un Roman, dont l'Abbé
» *A****, notre ami commun, m'avoit un
» jour fait le récit, qu'il ſoutenoit, quant
» au fond, véritable, que j'étois sûre qu'il
» ne feroit jamais, & qui m'en avoit
» inſpiré l'idée. J'ai donc trouvé quel-
» que plaiſir à m'occuper de cet ou-
» vrage, que j'ai porté, à ma façon,
» juſqu'à ſa fin : car je me rends aſſez
» juſtice, pour être bien convaincue de
» tout ce qui peut lui manquer pour le
» rendre à-peu-près ſupportable. Et
» c'eſt ſur quoi j'oſe implorer les bontés
» que vous m'avez toujours témoignées,
» & vous ſupplier de daigner revoir cette
» eſpèce de cannevas ; ainſi que de le
» mettre, s'il ſe peut, en état de pa-
» roître au jour, avec votre attache,

» & de produire quelque choſe qui » puiſſe (ne fuſſe que pour quelque- » temps) ſoulager le défaut d'aiſance » de mes deux vieux & bons amis !... » — Ah ! ma chère Demoiſelle (m'é- criai-je, dans une eſpèce de raviſſement) « auſſi flaté de la confiance dont vous » m'honorez, que d'être cru capable de » concourir à un acte d'humanité ſi » louable & ſi digne de vous, recevez » mon ſerment, qu'en me livrant, dès- » à-préſent, uniquement à cet objet, il » ne ſera rien en moi que je ne tâche » d'employer, pour remplir, de mon » mieux, votre attente. »

« Mille & mille graces ! (s'écria- » t-elle, en me ſerrant les mains) je » n'attendois pas moins de la bonté de » votre cœur... Quant au ſecret que » je crois devoir demander ſur-tout » ceci, je ſuis trop sûre de vous, pour » qu'il me reſte l'ombre même de l'in- » quiétude... Mais voici l'heure où

» le Médecin, qu'on ne peut faire at-
» tendre, ne tardera pas d'arriver?...
» Prenez cette clef? (ajouta-t-elle) vous
» trouverez, dans le tiroir d'en bas de
» ce ſécrétaire, le manuſcrit dont il
» s'agit. Hâtez-vous de le mettre dans
» votre poche; & daignez prendre l'a-
» dreſſe des deux bonnes gens, que
» j'oſe, de nouveau, recommander à
» votre ſenſibilité. »

A peine avois-je exécuté les ordres de cette fille, ſi bien faite pour honorer ſon sèxe, que la Garde vint annoncer l'approche du Médecin. Sur quoi je pris congé d'elle, les yeux baignés de larmes, & malheureuſement trop convaincu que je ne la reverrois jamais!

J'appris, effectivement, quelques jours après, que la charmante & regrettable *Éléonore* avoit ceſſé de vivre, ſans avoir en rien démenti cette aimable & douce philoſophie, qui faiſoit la bâſe de ſon caractère. Et je ne trouvai d'autre

moyen de calmer, à certain point, ma douleur, qu'en m'occupant entièrement du précieux dépôt qu'elle m'avoit confié.

Son Roman, intitulé : *Mémoires de Cécile*, fut imprimé quelque-temps après, en deux volumes *in*-12, ſans aucun nom d'Auteur, & comme uniquement *revû* par moi. J'eus le plaiſir de le voir réuſſir, au gré des vœux de la défunte, dont je n'eus rien de plus preſſé que de remplir les intentions. Et ſi l'on peut m'accuſer d'avoir mal gardé ſon ſecret, ce ne fut du moins, qu'après le ſuccès de ſon eſtimable & intéreſſant Ouvrage.

P. S. Je crois pouvoir ajouter à ceci, Madame, (a ſuppoſer que vous l'ignoriez) que c'eſt pour elle que fut faite la jolie Chanſon ci-deſſous, par un Auteur, vivant encore, fait pour connoître tout ce que valoit celle qui en étoit l'objet, auſſi reſpecté qu'il eſt vraiment reſpectable, tant par ſa naiſſance

& ſes qualités perſonnelles, que par les différens Miniſtères qui lui ont été confiés :

« Le connois-tu, ma chère *Eléonor*,
» Ce tendre enfant qui te ſuit en tout lieu ;
» Ce foible enfant, qui le ſeroit encore,
» Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?

« C'eſt par ta voix qu'il étend ſon empire,
» Je ne le ſens qu'en voyant tes appas :
» Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
» Et ſous les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.

» Qui te connoît, connoîtra la tendreſſe ;
» Qui voit tes yeux, en boira le poiſon :
» Tu donnerois des ſens à la ſageſſe,
» Et des deſirs à la froide Raiſon !

Elle a fait pluſieurs Chanſons & diverſes Poéſies lyriques, qu'elle ne communiquoit, que dans le ſecret, à quelques amis sûrs, & dont le Recueil n'a jamais été imprimé. On a d'elle beaucoup de Lettres, qui prouvent de l'eſprit, de la ſenſibilité, & ſur-tout beaucoup de ſentiment.

On peut en juger par le Madrigal ſuivant :

Vous m'aimez, dites-vous?... Non, votre cœur volage
N'eſt point aſſez ſenſible à mes ſoins empreſſés.
Vous pouvez m'aimer davantage :
Donc, vous ne m'aimez point aſſez!

J'ai l'honneur, &c.

L'Éditeur lui fit l'Épitaphe ſuivante, en paſſant, uu jour, vis-à-vis la Paroiſſe où elle eſt inhumée :

Ci-gît ma chère Éléonore,
Morte depuis vingt ans, & que je pleure encore!

Elle mourut à Paris, en 1747.

ANECDOTE FRANÇOISE,

CONCERNANT

JEAN GUITON,

MAIRE DE LA ROCHELLE.

Ainſi que les Romains, la France a ſes Héros.

GUITON ſe ſignala à la Rochelle, lorſqu'en 1627, le Cardinal *de Richelieu* aſſiégea cette Ville, regardée comme le boulevard du *Calviniſme*. Les habitans animés par la Religion & par la liberté, voulant avoir un Chef auſſi déterminé qu'eux, élurent pour leur Maire & pour leur Gouverneur, l'intrépide *Guiton*. Avant d'accepter une Place qui lui donnoit à la fois la Magiſtrature & le commandement des armes, il prit un poignard, & dit en préſence de ſes Compatriotes aſſemblés à l'Hôtel-de-Ville :

» Je

« Je ſerai Maire, puiſque vous le vou-
» lez, à condition qu'il me ſera permis
» d'enfoncer le poignard dans le ſein
» du premier qui parlera de ſe rendre.
» Je conſens qu'on en uſe de même avec
» moi, dès que je propoſerai de capi-
» tuler. Et je demande que ce poignard
» demeure, tout exprès, ſur la table de
» la chambre où nous aſſemblons le
» Corps de Ville. »

Un jour, qu'un de ſes amis lui montroit une perſonne de ſa connoiſſance, tellement exténuée par la faim, qu'elle n'avoit plus qu'un ſouffle de vie : « En
» êtes vous ſurpris, lui dit-il ? Il faudra
» bien que nous en venions-là, vous &
» moi, ſi nous ne ſommes pas ſecourus. »

Un autre Citoyen, lui diſant que la faim faiſoit périr tout le monde, & que bientôt la mort acheveroit d'emporter tous les habitans : « Eh bien ! (répondit
» froidement *Guiton*) il ſuffit qu'il en

» reſte un pour tenir les portes fer-
» mées. »

Son intrépidité fut enfin ſubjuguée par l'excès de la famine, en 1628, qu'il ſe vit forcé de céder à l'entrepriſe auſſi hardie qu'heureuſe, de *Métézeau* *, & à l'étoile du Cardinal *de Richelieu*.

---

* *Clément Métézeau*, Architecte du Roi, natif de *Dreux*, floriſſoit ſous le règne de *Louis XIII*. Cet Artiſte, d'un génie hardi & capable des plus grandes entrepriſes, s'eſt immortaliſé par la fameuſe digue, ou *Eſtacade* de la *Rochelle* : ouvrage regardé comme téméraire, contre lequel les plus célèbres Ingénieurs avoient échoués, & qu'il exécuta en 1628, avec le plus grand ſuccès. Il fut ſecondé dans ſon projet, par *Jean Tiriot*, Maître Maçon de Paris, appellé depuis le *Capitaine Tiriot*. Cette digue, qui bridoit, pour ainſi dire, la mer, avoit 747 toiſes de longueur.

On grava, dans le temps, ſous le portrait de *Métézeau*, le diſtique ſuivant :

Dicitur Archimedes *terram potuiſſe movere ;*
Æquora cui potuit ſiſtere non minor eſt.

PETITES ANECDOTES,

POÉTIQUES, FRANÇOISES.

NE pourroit-on pas dire de *Voltaire*, eu égard aux qualités de l'eſprit, que bien que riche, ce qu'on appelle en *fonds*, il ne l'étoit pas moins en *comptant* ? Il en a donné tant de preuves univerſellement connues, que ce ſentiment a peut-être droit de pouvoir être regardé comme inconteſtable.

En voici deux nouvelles, qui par cette fleur de galanterie, auſſi légère qu'agréable, nous ſemblent porter ſon cachet, & que nous croyons ignorées :

A GRANDVAL, *Comédien du Roi.*

Acteur tragique. Acteur galant,
Brillant Peintre du ſentiment,
Et dans la troupe de *Cythère*,
Acteur ayant plus d'un talent,

Et donnant au rôle d'Amant,
Toujours ſon propre caractère !
Je vieillis, mais je ſuis toujours
Le ſerviteur des jeunes Grâces;
Et ce ſoir je ſuivrai vos traces,
Gauſſin, *Grandval*, & les Amours.

Ce lundi.

AUX MÊMES,

Au ſujet d'une Répétition ſecrette, projettée.

Nous ſaiſiſſons un ſeul inſtant,
Voulant répéter en cachette.
*Goton** nous guette, & nous ſurprend;
Notre grand ſecret l'inquiette.
Goton, vous vous fâchez à tort:
On n'a pas beſoin de lunette,
Pour voir que vous méritez fort,
Que pour vous on répère.

---

* *Mad.*^lle D***,

Quand on a lu l'hiſtoire du Maréchal *de Luxembourg*, écrite avec autant de chaleur que d'élégance & d'intérêt, par M. *Deſormaux*, dans celle de la maiſon de *Montmorenci*, il ne reſte plus rien de piquant, ni de remarquable à dire ſur ce Héros, à qui la France & *Louis XIV* ont dû tant de gloire.

Voici pourtant un couplet de l'inimitable & très-cauſtique Chanſonnier *Blot* *, où il ſe trouve aſſez ſingulière-

* Le Baron *de Blot*, ainſi que le qualifie l'eſtimable Auteur de l'*Eſprit de la Fronde*, étoit Valet-de-Chambre de *Gaſton*, Duc *d'Orléans*, frère de *Louis XIII*.

On croit pouvoir ajouter qu'il le fut également de *Philippe*, Duc *d'Orléans*, frère de *Louis XIV*, & dans leurs plus intimes confidences.

C'étoit, à dit *Voltaire*, un des plus aimables *Roués* qu'ait produit la France. Le ſtyle énergique & vraîment original de ſes Couplets, lui fit une ſi grande réputation, qu'il vécut dans l'intimité, tant avec les plus grands Seigneurs, qu'avec les plus beaux eſprits & les meilleurs Auteurs de ſon temps, qui ſouvent ſe raſſembloient dans un fameux Cabaret, à l'enſeigne de la *Pomme de Pin*.

Blot mourut dans un âge très-avancé.

On a remarqué qu'il falloit qu'il fût auſſi brave qu'a-

ment loué, à la manière de l'Auteur :

Air : *de Blot.*

Je ne m'étonne plus qu'*Atlas*
Porte le Ciel ſans être las :
Je crois à la métamorphoſe,
Sur-tout en voyant qu'en ce jour,
Toute la France ſe repoſe
Sur la boſſe de *Luxembourg.*

Du temps que l'Éditeur étoit chargé de la Rédaction du *Mercure de France*, il reçut un jour de *Piron*, un billet conçu en ces termes :

« Je vous envoie, mon chèr con-» frère, une Paraphraſe, en vers de

---

mèrement ſatyrique, pour s'être permis un ſi grand nombre de Couplets ſcandaleux, ſur tout ce que la Cour & la ville avoient de plus illuſtre & de plus reſpectable. Auſſi prétend-t-on qu'il l'étoit en effet.

On demandoit un jour à la célèbre Madame *Cornuel*, (ſi connue, vers le milieu du règne de *Louis XIV*, par le piquant de ſes bons-mots) ce qu'elle penſoit des Couplets de *Blot ?* « Ce que j'en penſe, (répondit-elle) « *c'eſt qu'ils ont le Diable au corps, mais qu'ils ne* » *m'en plaiſent pas moins.* »

» ma façon, du *De profundis*, & que
» je vous prie de vouloir bien inſérer,
» le plutôt que faire ſe pourra, dans
» votre Journal. Ceci vous ſurprendra,
» ſans doute ? & ſur-tout de ma part !...
» Mais je ſuis très-vieux, vous le ſavez ?
» Et, dans ce cas, n'eſt-ce pas, direz-
» vous, probablement prêcher, ce
» qu'on appelle, *ſur l'échelle* ?... A la
» bonne-heure ! mais, cher confrère,
» encore vaut-il mieux prêcher là, que
» pas du tout.

» Sur quoi, plaiſanterie à part, je vous
» ſalue & vous embraſſe. »

N. B. Cette Paraphraſe, inſérée dans le *Mercure*, n'ayant pas été accueillie, l'Abbé *de Voiſenon* s'écria : « Si dans
» l'autre monde on ſe connoît en vers, cet
» ouvrage pourroit bien empêcher ſon
» Auteur d'entrer dans le Ciel, comme
» ſon Ode l'a empêché d'entrer à l'Aca-
» démie. »

L'Éditeur, qui s'honore d'avoir eu

Piron pour ami, lui fit, quelques-temps après, l'Épitaphe ſuivante :

Pleurez, lamentable Héraclite;
La France a perdu Démocrite!

Au moment que *Louis XIV* mit *Racine* au nombre de ſes Gentils-hommes, un bel-eſprit de la Cour fit cet Impromptu :

A la Cour on n'eſt pas ſurpris,
Racine, que le Roi t'ait fait ſon Gentilhomme :
On t'y regardoit comme un homme,
Gentilhomme par tes écrits.

QUATRAIN

A un Miniſtre.

Quand je vous donne ou vers ou proſe,
Grand Miniſtre, je le ſais bien,
Je ne vous donne pas grand choſe !...
Mais je ne vous demande rien.

ANONYME.

LE DIFFÉRENT TERMINÉ,

ENTRE DEUX POETES.

Dorilas & *Damon*, ces deux fameux Poëtes,
Sur leurs vers ne ſont point d'accord.
On ne peut, ſans bâiller, lire ce que vous faites,
Dit l'un. En vous liſant, (répond l'autre) l'on dort.
L'un a raiſon, & l'autre n'a pas tort.

IDEM.

ÉPITAPHE.

DU DUC DE SAINT AIGNAN,

De l'Académie Françoiſe, &c. *

Saint-Aignan finit une vie,
Qui fut toujours d'honneurs & de gloire ſuivie.
Mais laiſſons ſon Éloge, il n'en a pas beſoin:
Les filles de Mémoire
Prendront pour lui le même ſoin,
Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

IDEM.

* *Le même dont nous avons donné la Relation du Voyage de* Louis XIV, *à Nantes, dans le quatrième volume de ce Recueil, page 9.*

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui, très-jeune encore, n'avoit pas trouvé bon qu'on l'eût comparé à l'Amour.

Prince, consolez-vous d'être un petit Amour:
Imitez votre ayeul, vous serez *Mars* un jour.

IDEM.

PAROLES

D'un Enfant sauvé du naufrage, sur le corps mort de son père.

Les Cieux touchés de mon naufrage,
Quand j'ai vu périr mon vaisseau,
M'en présentèrent un nouveau,
Pour me ramener au rivage!
Il ne paroissoit sur les flots,
Ni navires, ni Matelots;
Il ne me restoit plus d'espoir dans ma misère;
Lorsque, après mille vains efforts,

J'apperçus, près de moi, flotter des membres morts.
Hélas! hélas! c'étoit mon père.

Je le connus, je l'embraſſai;
Et ſur lui juſqu'au port heureuſement pouſſé,
Des ondes & des vents j'évitai la furie.

Que ce père doit m'être cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois ſur la terre, & l'autre ſur la mer!

ANONYME.

A LA COMTESSE DE ***.

Sans mérite être précieuſe,
Avoir des amans ſans beauté;
Par une adreſſe ingénieuſe,
Qui ſoutient votre vanité,
Ne rien devoir à la nature:
Mais par une heureuſe impoſture,
Abuſer l'eſprit, & les yeux;
Mettre la laideur en uſage:
C'eſt fort bien vous venger des Dieux,
Qui formerent votre viſage
Pour être un objet odieux.

PAR SAINT-ÉVREMONT.

RÉPONSE DU MÊME,

A LA DUCHESSE DE MAZARIN,

Qui l'exhortoit à quitter le monde.

Ma Reine me verroit à ſon ordre fidelle ;
Mais la mort où je cours, m'empêche d'obéir.
Il m'eſt plus aiſé de mourir,
Que de vivre un moment ſans elle !

Un plaiſant mit ſur le tombeau de *Saint-Évremont : Sanctus Evremontius tandem Eccleſiam ingreſſus eſt !*

LA CALOMNIE CONFONDUE,

Moralité.

La Calomnie un jour s'applaudiſſoit
D'avoir diffamé l'Innocence :
Par-tout le bruit s'en répandoit ;
La Vérité prit part à cette offenſe ;

A l'accuſée elle promit vengeance,
Et la fit bientôt éclarer.
Car pour chacun déſabuſer,
L'accuſée ayant pris le parti du ſilence,
La Vérité n'eut qu'à parler.

ANONYME.

ÉPIGRAMME
SUR LE PORTRAIT DE RICHELET*,

A quoi bon nous faire paroître,
D'après nature *Richelet?*
Ses Œuvres, pour un fat, le font aſſez connoître;
Il devoit épargner l'argent de ſon portrait.

IDEM.

---

* Auteur du Dictionnaire portant ſon nom, & de pluſieurs autres Ouvrages. Son penchant pour la ſatyre, lui fit par tout des ennemis.

On prétend qu'étant à *Grenoble*, des gens très-mécontens de lui, des gens qui l'avoient inviré à ſouper, le reconduiſoient à coups de bâton; lorſqu'arrivant à la porte de France, l'Officier de garde, qui avoit le mot, fit baiſſer le pont-levis; & que, lorſque *Richelet* fut paſſé, il le fit lever : de façon qu'il fut obligé de faire plus d'une lieue de dérour, pour rencontrer une maiſon, n'y en ayant point encore de ce côté là. Furieux, il retourna ſur le-champ, à Lyon, où, dans la nouvelle édition qu'il fit de ſon Dictionnaire, il dit : « Que » les *Normands* ſeroient les plus méchantes gens du » monde, s'il n'y avoit point de *Dauphinois.* »

ÉPIGRAMME

SUR LE FROID.

Eh quoi ! s'écrioit *Apollon*,
(Voyant le froid dans son Empire)
Pour échauffer notre vallon,
Le bois ne sauroit donc suffire ?
Bon, bon, dit une des neuf Sœurs,
Condamnez vîte à la brûlure
Tous les vers des méchans Auteurs;
Par-là, nous ferons feu qui dure.

IDEM.

LA VIEILLE COURTISANNE,

DÉDIANT SON MIROIR A VÉNUS;

Par un ancien Poëte.

Pour mirer désormais l'éternelle beauté
De ta face, ô *Vénus !* je t'offre ce miroir :
Car, je ne m'y vois plus telle que j'ai été,
Et telle que je suis je ne m'y veux plus voir.

ÉPIGRAMME DU MÊME TEMPS.

Un Boucher, Conſul de Village,
Fut envoyé loin pour chercher
Un Prêcheur, docte perſonnage,
Qui vînt en Carême prêcher.
On en fait de lui approcher
Demi-douzaine d'un Couvent.
Le plus gras fut pris du Boucher,
Cuidant * qu'il fuſt le plus ſavant.

ÉPIGRAMME.

Je ne veux point être *Valère*,
Mais je voudrois l'avoir été;
Je déteſte ſon caractère,
J'aime ſon immortalité.

ANONYME.

SUR TROIS REINES DE FRANCE.

Les Reines *Claude* & *Marguerite*,
Patent la table & les jardins;
Une autre Reine, avec plus de mérite,
S'emploie en France au bonheur des humains.

IDEM.

* Croyant.

SUR LOUIS XIV ET SES MINISTRES.

*Par Saint-Évremont.**

Avec un Pilote si sage,
Et de si mauvais Matelots,
Le vaisseau fera-t-il naufrage?
Vaincra-t-il les vents & les flots.
Quant à moi, pour parler sans feindre,
Je ne sais plus qu'en augurer:
Les Matelots me font tout craindre,
Le Pilote tout espérer.

* *Ces vers ne se trouvent dans aucune édition de cet Auteur, bien moins encore les suivans, qu'il se permit dans un moment d'humeur contre le Monarque, qui ne furent connus que de peu de gens, & qui,* Louis XIV *n'ayant pu les lui pardonner, rendirent si long son exil en Angleterre: car sa Lettre critique à M.* de Créqui, *sur le* Traité des Pyrennées, *n'en fut (dit-on) que le prétexte.*

SONNET

SUR LES ROIS.

Ce Peuple qu'autre fois Dieu gouvernoit lui-même,
Lassé de son bonheur voulut avoir un Roi :
Eh bien, dit le Seigneur, Peuple ingrat & sans foi,
Tu sentiras bientôt le joug du diadême.

Celui que je mettrai dans ce dégré suprême,
Comme un cruel vautour viendra fondre sur toi ;
Ses seules volontés te serviront de loi,
Sans pouvoir assouvir son avarice extrême,

Toujours il cherchera mille & mille moyens
De te ravir l'honneur, la liberté, les biens :
En vain tu te plaindras du poids de sa puissance.

Ce Peuple en vit l'effet, il en fut consterné.
Ainsi règne aujourd'hui, par les vœux de la France,
Ce Monarque absolu, qu'on nomme *Dieu-donné !*

PAR LE MÊME.

ÉPITAPHE

DE MADEMOISELLE GAUSSIN;

Par Grandval.

Grâces, talens, beauté, ſon de voix enchanteur,
Furent les dons flatteurs attachés à ſon être.
Malheureux, qui ne put en être ſpectateur!
Plus malheureux encor, ceux qui l'ont pu connoître!

Lorſque l'Abbé *de Voiſenon* ſut que le Duc *de Praslin* étoit exilé, il renonça à ſes ſociétés pour aller le rejoindre dans ſa retraite, & y arriva en même-temps que lui. « L'amitié (diſoit-il) doit pré-» venir la demande de l'amitié; & qui » attend des circonſtances pour en don-» ner des preuves, eſt indigne du nom » d'ami. »

Ce trait, qui fait tant d'honneur à la mémoire de l'Abbé *de Voiſenon*, n'étoit pas aſſez connu.

A peine étoit-il mort que les vers ſuivans furent envoyés, ſous une ſimple enveloppe, à l'Éditeur, ainſi qu'à d'autres :

L'Académicien *Voiſenon*,
A rendu ſon âme légère,
Et va dans le ſacré vallon
Compoſer un nouveau Bréviaire,
A l'uſage de l'Opéra.
Près de l'Amour il obtiendra
L'emploi de premier Secrétaire;
Et *Vénus* le penſionnera,
Pour être Aumônier de *Cythère*.

A MADAME D***.

Etre à la fois & tendre & circonſpect,
Brûler d'amour & montrer du reſpect,
Eſt-il un plus cruel martyre !
Chère *Aminte*, penſez-y mieux :
Si je vous plais, votre cœur doit vous dire,
Que nous extravaguons tous deux.

ANONYME.

On ignore de qui eſt la Chanſon ſuivante. Si elle s'étoit trouvée dans Anacréon, *ou dans l'*Anthologie, *Dieu ſait comme les partiſans du Grec euſſent chanté victoire !*

J'ai déſarmé l'Amour ; & de tout ſon bagage,
J'ai pris ce qui pouvoit ſervir à mon ménage :
En guiſe de forèts,
Pour percer mon tonneau,
Je me ſers de ſes traits.
De ſon bandeau,
J'ai fais une ſerviette ;
J'ai fondu ſon carquois, pour en faire une aſſiette ;
Et lorſque pour goûter du vin, vieux ou nouveau,
Je deſcens à la cave ;
Ce ſuperbe vainqueur, maintenant mon eſclave,
Devant moi porte ſon flambeau.

VERS

DE VOLTAIRE,

Agé d'au plus 16 ans,

A MADEMOISELLE DE M***,

Et qu'on ne croit pas avoir vus dans ſes Ouvrages imprimés.

M..., par l'Amour adoptée,
Digne du nom d'un demi-Dieu,
Et pour dire encore plus, digne d'être chantée,
Ou par *Ferrand*, ou par *Chaulieu!*
Minerve & l'enfant de *Cythère*,
Vous ornent à l'envi, d'un charme ſéducteur:
Je vois briller en vous l'eſprit de votre mère,
Et la beauté de votre ſœur:
C'eſt beaucoup pour une mortelle!
Je n'en dirai pas plus... Songez bien ſeulement,
A vivre, s'il ſe peut, heureuſe autant que belle;
Libre des préjugés que la raiſon dément,
Aux plaiſirs où le monde en foule vous appelle,
Abandonnez vous prudemment.
Vous aurez des amans, vous aimerez ſans doute;
Je vous verrai ſoumiſe à la commune loi,
Des beautés de la Cour ſuivre l'aimable route,

Donner, reprendre votre foi :
Pour moi, je vous louerai, ce ſera mon emploi.
Je ſai que c'eſt ſouvent un partage ſtérile,
Et que *la Fontaine* & *Virgile*
Recueilloient rarement le fruit de leurs Chanſons.
D'un inutile Dieu, malheureux nourriſſons,
Nous ſemons pour autrui, ſans pourtant trop le dire.
Mon cœur de la *Duclos* fut quelque-temps charmé,
L'Amour en ſa faveur avoit monté ma lyre :
Je chantois la *Duclos*, *D**** étoit aimé ;
C'étoit bien la peine d'écrire !
De vous louer pourtant, il me ſera très-doux ;
M...., de vous chanter, & même ſans vous plaire ;
Mes Chanſons feront mon ſalaire...
N'eſt-ce rien de parler de vous ?

SUR MARGUERITE DE VALOIS,

FEMME DE HENRI IV, ROI DE FRANCE,

ET MARIE STUART,

Reine d'Écoſſe.

EN parcourant les Ouvrages d'un Auteur, qui a beaucoup écrit, & qu'on lit peu *, nous rencontrons le Parallèle ſuivant, qui, ne fuſſe qu'eu égard à la célébrité des perſonnages, nous a ſemblé mériter d'être mieux connu :

Marie & *Marguerite* perdirent l'une & l'autre leur père, dans l'enfance. Leur beauté a fait également la matière des éloges de leurs contemporains ; & il eſt

* *D. D. R...*

difficile

difficile de prononcer entr'elles ſur les avantages de l'eſprit, du génie, & l'étendue des connoiſſances. Toutes deux écrivirent poliment, en vers & en proſe; & toutes deux poſſédoient pluſieurs langues, outre leur langue maternelle. C'étoit un agrément égal dans la converſation, la même vivacité, le même enjoûment, cette même fleur de génie que l'éducation polit, que perfectionne le cœur, & que la nature ſeule peut donner. Toutes deux devinrent l'ornement de la Cour de l'Europe la plus brillante; on ne voyoit ni la Reine de Navarre, ni la Reine d'Écoſſe, ſans le tranſport que l'admiration inſpire, & que le reſpect ne retient qu'avec peine. *Marie*, Reine dès le berceau, n'eut joui dans ſon enfance, que d'un vain titre, ſi elle n'eût trouvé en France un aſyle & une couronne. *Marguerite*, née auprès du trône, fut Reine à 19 ans, & ſe vit, par ſon mariage, deux fois couronnée, auſſi

bien que *Marie*. L'une ne jouit en France que d'un bonheur paſſager, & qu'elle eut à peine le temps de connoître; l'autre, pendant qu'elle fut Reine de Navarre, n'eut qu'un titre auguſte, qui ne la garantit point des chagrins, ni même de l'opprobre. *Marie*, jeune, imprudente, livrée à ſes paſſions & à de mauvais conſeils, fut cauſe de tous ſes malheurs. *Marguerite* s'attira les ſiens par ſes déréglemens & le peu d'égards qu'elle eut pour la décence due au rang où elle étoit élevée. Malgré les Apologiſtes de ces deux Princeſſes, l'hiſtoire s'eſt élevée contr'elles; & leurs défauts, mis dans tout leur jour, n'ont point échappé à la poſtérité. Peut-être euſſent-elles été moins blâmées, ſi les éloges euſſent été plus ménagés. Pendant que *Marie Stuart* fut à la Cour de France, avec le titre de Reine-Dauphine, ou celui de Reine de France, aucun nuage ne troubla la ſérénité de ſes beaux jours; mais la brié-

veté du règne de *François II*, & la haine ſecrette que lui portoit *Catherine de Médicis* *, l'ayant obligée de repaſſer en Écoſſe, la fortune ſe déclara contre cette Princeſſe, de la façon la plus cruelle ; & malheureuſement les fautes réelles qu'elle fit, ſes mariages imprudens, & la conduite qu'elle tint avec ſes deux derniers époux, aidèrent à combler ſes malheurs. *Marguerite de Valois* eut également le ſort le plus heureux dans ſa jeuneſſe. Elle avoit été tendrement chérie de *Henri II*, ſon père ; *Charles IX*, ſon frère, l'avoit aimée au point de faire ſoupçonner ſon attachement pour elle. *Catherine de Médicis*, ſa mère, ne pouvoit diſſimuler toute ſa tendreſſe pour ſa *chère fille* ; elle avoit dit plus d'une fois : « Que *Marguerite* étoit une » preuve parlante du peu de juſtice de » la loi *Salique* ; & qu'avec les talens

* *A cauſe des* Guiſes, *ſes oncles.*

» dont le Ciel avoit doué ſa fille, elle » étoit faite pour égaler les plus grands » Rois. » Mais ſon attachement, auſſi imprudent qu'équivoque, pour le Duc *d'Alençon*, ſon frère, de-là ſon amour ſignalé pour le Duc *de Guiſe*, ſa haine, ou ſon indifférence, plus inſultante encore, pour le Roi de Navarre, ſon mari; ſes galanteries, auſſi publiques que ſucceſſives, furent enfin cauſe de tous ſes malheurs. Et de même que les défauts de conduite & de politique firent confiner *Marie Stuart* dans ſa priſon de *Fotringhaie*, les égaremens ſcandaleux de *Marguerite de Valois* lui préparèrent les fers qui l'attendoient au Château *d'Uſſon*; & ſi *Henri IV* eût été auſſi cruel que *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, peut-être eût elle éprouvé le ſort funeſte de *Marie*. Elle y avoit donné lieu, non-ſeulement par toutes les infidélités que l'hiſtoire n'a pu taire, mais au ſcandale d'un divorce humiliant pour ſon époux,

elle avoit joint la révolte contre ſon Roi, en faiſant déclarer contre lui la Province d'Auvergne. Dans *Marguerite*, ainſi que dans *Marie*, on trouve tous les dehors de la Religion, & toutes les pratiques indépendantes des mœurs. Toutes deux ſe ſervirent du prétexte de leur Catholicité, pour couvrir leurs plus grandes fautes; & ce même prétexte leur a valu tous les éloges qu'a depuis démentis l'hiſtoire.

La ſeule différence enfin qu'on puiſſe remarquer entre ces deux Reines, c'eſt que les malheurs de *Marie* furent plus grands, & ſa fin plus tragique; c'eſt que ſes fautes ont été expiées par une mort à laquelle on ne ſauroit refuſer des larmes, & en quelque façon purifiées par un entier & noble dévouement aux décrets de la Providence; tandis que *Marguerite* ne donna finallement à Dieu, que ce dont le monde ne vouloit plus.

OBSERVATION

Sur l'époque la plus intéreſſante & la plus déplorable de notre hiſtoire; c'eſt-à-dire d'une guerre civile de plus de quarante ans.

Amour, Amour, tu perdis Troyes!

DEPUIS la célèbre *Cléopatre*, Reine d'*Egypte*, & la trop fameuſe ainſi que mépriſable *Théodora*, que finit par épouſer l'Empereur *Juſtinien*, jamais femme n'a peut-être porté plus loin que *Diane de Poitiers*, l'empire que l'adreſſe jointe aux agrémens, peut faire uſurper par un sèxe que la nature ſemble n'avoir deſtiné qu'à obéir, ſur celui que tout porte à croire qu'elle n'avoit fait que pour commander. Parmi le grand nombre de preuves qu'on en pourroit citer, la

ſuivante eſt ſans doute celle qui, par toutes les calamités dont elle fût ſuivie, n'eſt que trop ſuffiſante pour en convaincre nos Lecteurs :

Le Connétable *Anne de Montmorenci*, diſgracié par le Roi *François I*, & relégué à *Chantilly*, ayant été rappellé par *Henri II*, auſſitôt après ſon avènement à la Couronne ; *Diane de Poitiers*, maîtreſſe de ce Prince, quoiqu'aſſez âgée pour qu'elle eût pu être ſa mère, ſe croyant dans le cas d'avoir tout à craindre de ce grand Capitaine, ainſi que de ſes parens, ſe hâta d'employer tout l'aſcendant qu'elle avoit ſur le jeune Monarque, pour la mettre à portée d'avoir moins à redouter un ſi puiſſant adverſaire.

Pour contrebalancer avec ſuccès le crédit du Connétable & de ceux de ſa Maiſon, elle produiſit à la Cour, & trouva ſans peine les moyens d'inſinuer dans les bonnes grâces du foible *Henri*, les deux fils aînés du Duc *de Guiſe*,

dont la Maiſon étoit déjà très-oppoſée à celle du Connétable, par de grands & très-intéreſſans motifs. Le premier étoit le Prince *de Joinville*, le ſecond *Charles*, Cardinal *de Guiſe*, homme rare, l'un des plus ſavans de ſon ſiècle, éloquent, plein d'eſprit, conſommé dans les affaires d'État, que ſes grands talens élevèrent à la place de premier Miniſtre, & qui introduiſit à la Cour ſon frère puîné, le duc *d'Aumale*.

Le Connétable, vieux Courtiſan, dès-là trop fin politique pour que les vues de la favorite puſſent lui échapper, introduiſit bientôt, de ſon côté, à la Cour, ſes trois neveux *de Coligny*, de la Maiſon de *Châtillon* : c'eſt-à-dire, *Odet de Châtillon*, qui depuis fut Cardinal, Évêque *de Beauvais*, & le plus riche Bénéficier du Royaume ; *Gaſpard de Coligny*, ſurnommé *de Châtillon*, depuis Amiral de France ; & *François de Coligny*,

Seigneur *d'Andelot*, ſurnommé *le Chevalier ſans Peur.*

De-là cette conſtante concurrence, & cette continuelle oppoſition d'intérêts, entre les Maiſons de *Guiſe* & de *Châtillon*; ces querelles journalières & toujours fomentées par la favorite, & d'où naquit entr'elles cette haine ſi irréconciliable, & depuis ſi fatale à l'État!

Pour comble de malheur, le *Calviniſme* commençant alors à s'étendre dans le Royaume, le Duc *de Guiſe*, pour s'acquérir la confiance des Catholiques, & ſe faire un parti puiſſant qui pût l'aider à renverſer les *Châtillon*, s'en montra le plus redoutable ennemi; & que ceux-ci, à la tête deſquels étoit *Gaſpard de Coligny*, embraſsèrent la cauſe des *Huguenots*, pour s'en faire un rempart contre leurs ennemis.

Et c'eſt ainſi, que ſous le ſpécieux prétexte d'une Religion, que les uns & les autres n'avoient que médiocrement à

cœur, & à la faveur de ce voile impoſant, qui déroboit, ſur-tout aux yeux du peuple, les vrais motifs qui les faiſoient agir, ils commencèrent une auſſi funeſte que fanatique Tragédie, qui, ſous le titre de *la Ligue*, plongea leur Patrie dans cet abyme de maux, qui, pendant quarante ans, ravagèrent la France, fit couler des fleuves de ſang, dont preſque tous les Auteurs & les principaux Acteurs devinrent ſucceſſivement les victimes, qui fut ſur le point de renverſer la Monarchie, & coûta la vie à deux de nos Rois!

N. B. Les partiſans de la Ducheſſe d'*Étampes*, maîtreſſe de *François I.*, ont répandu, pour plaire à celle-ci qui étoit jalouſe de *Diane de Poitiers*, maîtreſſe du Dauphin, « qu'elle avoit » vendu ſon honneur à ce Monarque, » pour racheter la vie du Comte *de* » *Saint-Vallier*, ſon père. » Mais cette

calomnie a été réfutée de façon, que le ſouvenir n'en ſubſiſte plus que chez les perſonnes qui n'ont point eu connoiſſance de ce fait. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, ce ſont les excès où l'ont porté la paſſion qu'avoit conçue pour elle ce même Dauphin, devenu Roi de France, ſous le nom de *Henri II.*

Sans entrer dans l'ennuyeux détail des profuſions de ce Prince, toujours également eſclave des fantaiſies ainſi que de l'ambition de cette favorite, il ſuffira de dire, qu'il ſemble n'avoir voulu rien épargner pour apprendre à l'Europe, ainſi qu'à la poſtérité, l'amour effréné dont il brûloit pour elle; que non content de lui avoir fait bâtir le Château *d'Annet*, avec une magnificence vraîment royale, il affecta de mêler au Château de *Madrid*, le chiffre de cette femme avec le ſien & celui de la Reine; qu'au *Louvre* même, il fit entrelacer ſes

H, avec les D & les Δ de ſa *Diane;* que preſque ſur tous ſes bâtimens, il fit ſculpter des Cors, des Chiens, des Croiſſans, & tous les autres attributs de la Déeſſe de ce nom; qu'il portoit l'excès de la galanterie au point d'en faire de même ſur toutes les pièces d'or qu'il fit fabriquer au *Moulin*, où l'on voit encore parmi celles que les Curieux ont conſervées, des croiſſans, avec ſa deviſe :

Donec totum impleat orbem.

Que ce Prince, en un mot, s'attachoit tellement à lui plaire, que dans les joûtes & les tournois, où il étoit preſque toujours un des Tenants, on le voyoit paré de ſes livrées; qu'il portoit encore, lorſqu'il reçut de *Montgommery* la bleſſure dont il mourut quelques jours après.

Quant à la beauté ſi célébrée de cette femme, il réſulte des différens éloges qui en ont été faits, qu'elle avoit le tein

le plus uni & le plus beau qu'on eût jamais vu, une taille bien prise, une gorge sans défauts, la jambe la mieux faite, & les traits du visage les plus réguliers.

« Je l'ai vue (dit *Brantôme*) en l'âge » de soixante & dix ans, aussi belle, » aussi fraîche & aussi aimable qu'à » trente. »

... « Je la vis (ajoute-t-il) six mois » avant qu'elle mourut, si belle encore, » que je ne sache cœur de rocher qui ne » s'en fût ému; encore qu'elle se fût » rompu une jambe sur le pavé d'*Or-* » *léans*, allant & se tenant à che- » val, *aussi dextrement & dispostement* » comme elle avoit jamais fait; sa » beauté, sa grâce, sa majesté, sa » belle apparence étoient toutes pa- » reilles, & sur-tout elle avoit une très- » grande blancheur, *sans se farder un* » *moment: mais on dit bien que tous les*

» *matins elle uſoit de quelques bouillons,* » *compoſés d'or potable*, *&c.* »

Il ne faut donc plus s'étonner qu'une femme d'eſprit (car elle en avoit beaucoup) ait ſu conſerver le cœur d'un Prince du *caractère de Henri II*, quoique dans un âge très-diſproportionné, car il n'avoit lorſqu'il mourut, que quarante-deux ans, & elle ſoixante-dix.

L'Éditeur a cru devoir à cette femme ſingulière, l'Epitaphe ſuivante :

Dans ce tombeau la mort raſſemble,
Diane & *Vénus* tout enſemble.

HARANGUE

DU PARLEMENT DE GRENOBLE,

AU MARÉCHAL DE VILLARS,

En 1708.

LE ſilence que notre Compagnie a gardé juſqu'ici à votre égard, lui a fait une véritable peine : quand ſon penchant naturel à honorer le mérite, la preſſoit de vous rendre quelqu'honneur particulier, la ſeule crainte de faire une démarche dont la nouveauté & les conſéquences pouvoient bleſſer la dignité dont elle eſt honorée, mais dont elle n'eſt que ſimple dépoſitaire, la tenoit en réſerve : Mais le cœur a aidé l'eſprit à ſe défaire de ſes premiers préjugés.

Une crainte qui, d'abord, a paru raiſonnable, conſidérée de près, n'a donc

plus paru qu'un ſcrupule trop délicat ; & l'on s'eſt ſagement déterminé à croire que les règles ordinaires n'étoient pas faites pour un homme, que tant d'actions éclatantes & utiles à l'État, ont mis au-deſſus des autres.

Nous venons donc, comme Députés d'une Compagnie qui fait conſiſter toute ſa gloire dans la juſtice de ſes ſentimens, vous aſſurer de la haute eſtime qu'elle a pour vous. Elle ne doute pas que vous ne faſſiez, dans un pays qui eſt regardé comme votre Patrie, les mêmes miracles que vous avez faits ailleurs. Ce ſentiment commence même à ſe manifeſter dans l'eſprit des Peuples : ils craignoient, avant votre arrivée, un ennemi voiſin, & puiſſamment armé ; vous êtes venu, ils ont ceſſé de craindre : & qu'elles paroles pourroient exprimer ce qu'un pareil ſentiment renferme en lui de glorieux pour vous ? Vous ne le devez, ni au Cordon, ni au rang de Duc, ni au Bâton

de Maréchal, ni à tous les honneurs dont vous êtes comblé : vous ne le devez qu'à vous même.

N. B. C'eſt ſans doute à ſon retour de *Grenoble*, que *Louis XIV* lui dit : « Vous » m'aviez promis de défendre *Lyon* & le » *Dauphiné* ? Vous êtes homme de pa- » role, & je vous en ſais bon gré. Sire (ré- » pondit le Maréchal) j'aurois pu mieux » faire, ſi j'avois été le plus fort. »

Un Capitaine d'Infanterie, Gaſcon, qui ſe mêloit de faire des Anagrammes, préſenta (dit-on) au Maréchal *de Villars*, le lendemain de la bataille de *Denain*, qui ſauva la France, les quatre mots ſuivans, qu'il prétendoit avoir trouvés dans les quatre qui formoient le nom du vainqueur, *Louis-Hector de Villars* :

Le Héros de la Victoire.

Et l'on ajoute que le Capitaine, brave Officier d'ailleurs, & qu'il ne tarda pas à s'en trouver bien.

ANECDOTES

Concernant les Galanteries du Roi LOUIS XII.

CE Monarque, regardé à tant de titres, comme le modèle des bons Rois; ne fut pas exempt des défauts dominans de la jeuneſſe, & ſur-tout de celle des Princes. Malgré le tendre & conſtant attachement qu'il eut pour la Princeſſe de Bretagne, qui depuis fut ſon épouſe, il ne laiſſa pas d'avoir quelques maîtreſſes. Ces ſentimens de délicateſſe exagérés, ces idées romaneſques de conſtance inviolable, qu'avoit introduites à la Cour & ailleurs, l'antique Chevalerie, n'avoient pas long-temps ſubſiſtées dans leur première ferveur: la conduite & l'humeur du Roi *Louis XI*, avoient preſque entièrement écarté *tout ce qu'il*

y avait de gênant dans l'ancien Code de Cythère ; & *Louis XII*, n'étant encore que Duc d'*Orléans*, avoit ſuivi la nouvelle doctrine, conſacrée par l'uſage. On a même placé au nombre des maîtreſſes qu'il eut alors, une *Blanchiſſeuſe* de la Cour, auſſi jeune que jolie.

Dans ſon voyage d'Italie, ſous *Charles VIII*, (ſi l'on en croit *le Féron*, le plus exact de ſes Hiſtoriens) il devint amoureux de la fille de ſon hôteſſe. Ce n'étoit pas (dit-il) une beauté, mais elle étoit vive, ſpirituelle, bien faite, & touchoit parfaitement le luth, inſtrument alors très-à la mode... On a même prétendu que *Michel de Bucy*, Doyen de *Saint-Aignan d'Orléans*, poſtulé Archevêque de *Bourges*, & mort en 1511, pouvoit avoir été un fruit de l'amour de *Louis* pour la *Blanchiſſeuſe*.

La tendreſſe qu'il avoit inſpirée, à *Gènes*, à la belle *Thomaſſine Spinola*,

& l'extrême considération qu'eut toujours ce Prince pour cette Dame, a quelque chose de si singulier, sur-tout eu égard à nos mœurs, que cette Anecdote nous a paru très-digne d'être rapportée dans un Recueil tel que le nôtre.*

A la superbe entrée que fit *Louis XII*, à *Genes*, en 1502, & pendant les dix jours qu'il y passa, les *Génois* firent tout ce qu'il est possible d'imaginer, pour signaler leur zèle, & la joie que leur inspiroit sa présence : *Grands & petits* (dit *d'Anthon*) *faisoient la vie aux Anges.* Tout s'empressoit de plaire à ce Monarque, & de lui procurer des plaisirs ; les Dames même, y contribuèrent, de leur mieux, & profitèrent de la liberté qu'elles eurent d'y assister, pour se distinguer par la richesse & la galan-

* *Le fait se trouve dans le sincère* Johan d'Anthon, *qui le raconte amplement, tant dans son histoire de* Louis XII, *imprimée, que dans la partie manuscrite, existante dans la Bibliothèque du Roi.*

terie de leurs parures. *Contre la nature de leurs mœurs*, (ajoute le même Hiſtorien) *les Citoyens menoient là leurs femmes & filles, ſœurs & parentes, pour donner joyeux paſſe-tems au bon Roi & à ſes gens; & les anciens d'eux prenaient les plus belles, & les lui préſentoient, en les baiſant les premiers, pour faire l'eſſai; & puis les baiſoit le Roi, volontiers, danſoit avec elles, & prenoit d'elles tout honorable déduit.*»

Parmi ces Dames, brilloit la belle *Thomaſſine Spinola*, dont les charmes égaloient l'eſprit. Sa naiſſance relevoit encore ces avantages, & *Thomaſſine* paſſoit, avec raiſon, pour la plus belle femme qu'eût alors l'Italie.

Louis XII, ſans être ce qu'on appelle un bel homme, étoit vraiment aimable: il avoit le regard riant & doux, des manières aiſées, le ton gracieux, & cet air de bonté qui charme toujours dans les Souverains; ſon eſprit répondoit à

ces dehors, & ſa converſation étoit auſſi animée qu'agréable. Auſſi la belle *Thomaſſine* ne put voir tant de mérite dans *Louis*, ſans concevoir le deſir de lui plaire. Sa pudeur combattit long-tems; mais l'amour triompha, & d'autant plus aiſément, que le Monarque n'avoit pu voir impunément tout ce que valoit *Thomaſſine*.

Ils eurent, en conſéquence, (dit l'Hiſtorien) différens entretiens, *& deviſèrent enſemble de pluſieurs choſes; par honneur. Thomaſſine* en vint même au point de prier le Roi, *de trouver bon qu'elle fuſt ſa maîtreſſe de Cour, & lui ſon amant*, ou, comme l'on parle en Italie, ſon *intendio*: c'eſt-à-dire, *l'objet auquel l'un & l'autre rapportaſſent leurs penſées.** On ſent bien que *Louis* n'ayant

---

* *C'eſt ce que nos anciens Héros de la Chevalerie appellent dans les* Amadis, *& autres Romans*, le ſire *ou* Dame de ma penſée; *& ce qui prouve que le relâche-*

eu garde de lui refuſer, la Dame regardant cette faveur comme le bonheur le plus précieux qui lui pût arriver, oublia, pour ce auguſte amant, tout le reſte du monde, ne voulut plus penſer, vivre, & reſpirer que pour lui; & au point *que le mari même y perdit ſes droits. Ce qui pourroit donner à penſer ce qu'on voudroit*, (dit, très-prudemment, le Chroniqueur de *Louis XII.*) *Mais ſuivant les mieux inſtruits*, (ajoute-il) *il n'y eut jamais que l'eſprit & le cœur de la belle, qui fuſſent pour quelque choſe dans l'aventure.*

En effet, le Roi ayant quitté *Gènes*, la tendre *Spinola* ne ſe mit point en devoir de le ſuivre; mais ſon amour ne ſe ſoutint pas moins avec la même vivacité. Car le Roi étant tombé malade en Italie, en 1504, & y ayant paſſé pour mort, la belle & tendre Génoiſe en fut

chement de la morale amoureuſe n'avoit pas encore pénétré juſque dans l'Italie.

accablée au point qu'elle en mourut trois jours après, & que le Roi y fut assez sensible pour ordonner à l'Abbé *d'Anthon*, son *Chroniqueur*, de consacrer à la postérité, le mérite & la vertu de la belle *Thomassine*. C'est ce que celui-ci prétendit faire, dans quatre longs Poëmes, qui se trouvent manuscrits, dans la Bibliothèque du Roi, où il donna à la défunte, le titre de Dame *Intendix* du Roi... Outre les circonstances de sa mort, on y apprend, que *Thomassine* étoit jeune encore, & dans tout l'éclat de la beauté, lorsqu'elle mourut victime de sa tendresse pour *Louis*.

Mais ce qui prouve, à n'en pouvoir presque douter, l'innocence de ce commerce, c'est que le Roi, suivant cet Historien, envoya tous ces vers à *Génes*, pour qu'on en ornât la pompe funèbre & le tombeau de *Thomassine*, *en signe de continuelle souvenance, & spectacle mémorable!*

L'Éditeur

L'Éditeur a fait à ce grand & bon Roi, l'Épitaphe ſuivante : *

Ci-gît un Roi, diſons plutôt un père,
Dont le cœur tendre, & les yeux vigilans,
Dût la fortune être heureuſe ou contraire,
Dans ſes ſujets vît toujours ſes enfans !

Louis XII fut le premier de nos Rois qui mit le Laboureur à couvert de la rapacité de Soldat, & qui fit punir de mort les Gendarmes qui pilloient le Payſan. A ſa mort, les Crieurs d'enterremens, diſoient le long des rues, en ſonnant leurs clochettes : « Le bon » Roi *Louis*, père du Peuple, eſt » mort ! »

Ce Monarque, excédé des propos d'*Anne de Bretagne*, ſon épouſe, qui ſouvent, avoit beaucoup d'humeur, lui ferma, un jour, la bouche, par ce ſingulier Apologue : « Sachez, Madame, » qu'à la création du monde, Dieu avoit

* *Dans ſon Recueil déjà cité.*

» donné des cornes aux Biches, de
» même qu'aux Cerfs ; mais que les
» Biches ſe voyant un ſi beau bois ſur
» la tête, entreprirent de faire la loi
» aux Cerfs : ſur quoi le Souverain
» Maître, pour punir leur arrogance,
» les priva de cet ornement. »

TRAIT HISTORIQUE,

CONCERNANT

CHARLES XII,

Roi de Suède.

LES inclinations de ce Prince, devenu ſi fameux, commencèrent à ſe développer par le goût qu'il témoignoit dès le vivant de ſon père, pour les chaſſes les plus périlleuſes, & pour une eſpèce de travaux & de fatigues, où il paroît que les Rois ne doivent pas être trop expoſés. Il inventa même une manière de prendre les Ours en vie, & ce ne fut pas ſans dangers pour ſa perſonne, qu'il en fit l'expérience. Du vivant de ſon père, il en prit juſqu'à trois dans une ſeule chaſſe. Il avoit remarqué que ces animaux, preſſés par les Chiens,

ſe fiant plus à leur force qu'à leur légéreté, s'arrêtoient ſouvent, en s'élevant ſur leurs pieds de derrière, faiſoient face aux Chiens, les attaquoient, s'élançoient ſur les plus courageux, & les étouffoient, en les preſſant entre leurs pattes de devant & leur poitrine. Ce jeune Prince imagina que, pour lors, il falloit les attaquer avec de grandes tenailles de bois, qu'il fit faire exprès. Cinq ou ſix des plus hardis Chaſſeurs, parmi leſquels il ſe mêloit, portoient ces tenailles, & ſaiſiſſoient l'Ours par le col, pendant que les Chiens l'arrêtoient, & que d'autres Chaſſeurs, avec des cordes à nœuds coulans, embarraſſoient les jambes de derrière. Il leur faiſoit enſuite lier les pattes de devant, & les forçant à marcher ſur celles de derrière, il les amenoit ainſi, comme en triomphe, juſqu'à *Stockholm.*

Au retour de ces pénibles chaſſes, & de quelques autres courſes qui ne l'é-

toient pas moins, il ne cherchoit point à ſe délaſſer, ni dans la bonne-chère, ni dans le repos : il ſe déroboit à ſes Domeſtiques & à ſes Courtiſans, ſe couchoit ſur la dure, & ſans même ſe deshabiller.

RELATION,

PEU CONNUE,

DU COMBAT DE VARMILZA,

Près de Bender,

Où Charles XII, *Roi de* Suède, *fut fait prisonnier par les Turcs.*

LES détails que cette Relation contient, ont échappé à tous les Écrivains, même à *Voltaire* *.

Les Turcs & les Tartares, après avoir bloqué, pendant trois semaines, la maison où le Roi s'étoit enfermé, résolurent enfin d'y donner l'assaut. Ils la canonnèrent le Dimanche, premier Février 1713. Ils forcèrent d'abord les

* Nous la tenons, ainsi que quelques autres Pièces très-curieuses, de feu M. *Grosley*, de *Troyes*, Littérateur très-estimable, connu par différens Ouvrages qui lui ont fait honneur.

retranchemens que le Roi & quelques Suédois défendoient avec le plus grand courage, mais ce Prince fut le ſeul qui échappa.

Étant arrivé à la porte de ſon antichambre, il deſcendit de cheval, & M. *Roos* le reçut dans ſes bras, puis le pria de vouloir bien entrer de ſuite dans ſon appartement : « Non, (dit le Roi) » je reſterai ici, pour voir ce que les » Turcs ont envie d'entreprendre. ».

Cependant, comme ils ne ceſſoient pas de tirer, M. *Roos* le conjura de ſe ranger, au moins au-dedans de la porte. Le Roi, furieux, ſe diſpoſoit, au contraire, à ſauter dans la cour, lorſque M. *Roos* ſaiſit le ceinturon de ſon épée, par derrière, dans l'intention de le retenir : mais le Prince en défit auſſitôt l'agraffe, & ſauta à quelques pas de lui ; ſur quoi le fidèle *Roos* le prenant à travers le corps, & le ſerrant dans ſes bras, lui dit : « Oh ! maintenant, votre

» Majeſté ne m'échappera pas ; » & ordonna qu'on barricadât la porte. Le Roi, dès l'inſtant qu'il ſe vit libre, s'élança dans la ſalle, où l'on étoit vivement aux priſes de part & d'autre ; elle étoit déjà pleine de Turcs. Dès qu'ils en furent chaſſés, le Roi plaça cinq ou ſix hommes à chaque fenêtre, & avec cette poignée de monde, fit face, pendant huit heures, à l'armée des Turcs & des Tartares. Il couroit de chambre en chambre, pour exciter le courage des ſiens, & portoit dans ſon chapeau, de la poudre & du plomb, qu'il diſtribuoit à chacun dans ſon poſte. Il alloit même fouiller les morts, pour leur prendre leurs munitions. Il ſortit, après cela ; de la ſalle, dont il ferma ſur lui la porte qui conduiſoit à l'anti-chambre, & entra dans un appartement, qu'on nommoit la chambre de *du Ban*, Maréchal de la Cour, & qui n'étoit pas gardée, parce qu'on n'avoit pas aſſez de

monde pour en mettre par-tout. On vient en avertir M. *Roos*, qui court à l'inſtant le chercher. Mais à peine eut-il ouvert cette chambre, qu'il trouva ſon maître entre trois Soldats ennemis, qui avoient le ſabre levé ſur lui. Il tira auſſitôt ſur l'un des Turcs, qui tournoit le dos à la porte, & le jetta ſur le carreau. Cependant le Roi ne s'apperçut du ſecours qui lui étoit arrivé, qu'au moment où il vit la chambre ſi remplie de fumée, qu'à peine put-il reconnoître ce fidèle ſerviteur. Mais ayant vu que l'un de ſes ennemis étoit tué, il fendit la tête au ſecond, & *Roos*, d'un autre coup de piſtolet, le débarraſſa du troiſième. « C'eſt encore vous, (s'écria le Roi) mon » cher *Roos*, qui m'avez ſauvé! vous ne » pouvez donc m'oublier? » Ce Prince eſſuya, avec ſon mouchoir, le ſang qui couloit de deux bleſſures que les Turcs lui avoient faites en le ſaiſiſſant. Il demanda enſuite où étoient les autres, qui

l'avoient lâchement abandonné ? Mais ayant appris qu'ils étoient tous, ou pris ou tués : « Paſſons (s'écria-t-il) dans » la ſalle, avec le petit nombre de ceux » qui me reſtent. » Les Turcs ayant alors voulu eſcalader la maiſon par les fenêtres, furent vivement repouſſés. Ils revinrent pourtant à la charge : mais les Suédois firent un feu ſi violent, que les Turcs prirent enfin la fuite.

Toutes ces tentatives n'ayant pas réuſſi, les Turcs firent un amas de foin du côté de la chambre du Maréchal *du Ban*, où il n'y avoit perſonne, & y mirent le feu, qui gagna bientôt la maiſon. Les Suédois s'en étant apperçu, le Roi dit à M. *Roos* : « Prenons quelques » gens avec nous, & montons au gale- » tas, pour éteindre le feu, s'il eſt » poſſible. » Mais quand on voulut ouvrir la porte de l'anti-chambre, pour aller à l'eſcalier, on ſe vit arrêté par le feu ; pluſieurs même qui marchoient à

côté du Roi, en eurent le visage & les habits brûlés. On pénetra pourtant jusqu'au-dessus de la salle ; & le Roi ordonna qu'on abattît, s'il se pouvoit, le toît avec des carabines, des mousquets, & des épées. Mais l'incendie avoit fait de tels progrès, que ce Prince & toute sa suite, pour s'en sauver, furent forcés de sauter, à travers les flâmes, dans l'escalier. En s'apperçevant que le feu avoit déjà gagné la salle, le Roi fit sortir tout le monde, pour aller fortifier les postes qui n'étoient pas encore exposés à l'incendie : « Allons, mon ami, (dit-il à *Roos*) » défendons nous encore, avec ce petit nombre ? Passons » dans ma chambre à coucher : c'est le » dernier endroit où nous pouvons nous » soutenir encore. » Ce Prince, qui jamais ne se battoit qu'avec l'épée, prit alors la carabine de M. *Roos*, en lui disant : « Voici quelques Turcs qui » arrivent. »

Il y en avoit, en effet, quatre qui venoient, le piſtolet à la main. Le Roi en jetta un par terre : mais les autres ne laiſſant pas d'avancer, M. *Roos* conjura, de nouveau, ſon Maître, de ne pas tant s'expoſer. Mais voyant qu'il ne vouloit rien entendre, cet honnête & fidèle ſujet ſe gliſſa entre lui & la fenêtre, en s'écriant : « Il vaut mieux qu'il » m'arrive malheur, qu'à votre Ma» jeſté. » Et à peine avoit-il lâché ces mots, que les Turcs firent une décharge, dont une balle l'ayant frappé au front, il tomba mort entre les bras du Roi.

Cependant le feu pénétroit de tous les côtés, tant par le plancher que par la porte, au point que les armes tiroient de tems en tems d'elles-mêmes. Sur quoi les Suédois prirent le parti de ſauter dans la cour, où, tandis qu'ils ſe battoient encore en déſeſpérés ; le Roi leur crioit : « Courage, amis ! défendons » nous juſqu'à ce qu'on nous prenne

» morts ou vifs. » Il avoit le dos appuyé contre le mur ; & quoique le feu tombât ſur eux de tous les côtés, des toîts & des fenêtres, ils y tinrent ferme, pendant près d'une heure, Le Roi voyant pourtant que les Turcs, en grand nombre, s'avançoient toujours : « Retirons-» nous, amis ? (cria-t-il au peu de Sujets qui lui reſtoient) » dans la Chan-» cellerie ? »

Au moment qu'ils ſe diſpoſoient à s'y rendre, les Turcs y étoient accourus, & le Roi ayant doublé le pas pour les prévenir, & ſes éperons s'étant embarraſſés dans des décombres, il tomba ſur les mains. Alors les ennemis ſe jettèrent, en foule, ſur lui, & le conduiſirent, en triomphe, à *Bender.*

Il étoit huit heures du ſoir ; & on ſe battoit depuis midi : de ſorte qu'un très petit nombre de Suédois, auſſi courageux & auſſi déterminés que leur maître, firent, dans cet intervalle, tous

les prodiges de valeur, dont on vient de parler, contre pluſieurs milliers, tant de Turcs que de Tartares.

La poſſibilité (dit le Préſident *Henault*, en parlant de ce Monarque téméraire) n'avoit rien de piquant pour lui; il lui falloit des ſuccès hors de vraiſemblance. Ce fut un homme ſingulier, mais non pas un grand homme.

Il fut tué, à l'âge de 36 ans, le 11 Décembre 1718, au ſiège de *Frédericshall*, non ſans ſoupçon de l'avoir été par un de ſes propres Officiers. On ſait que, lorſqu'il fut tué, il n'avoit auprès de ſa perſonne, que *Séguin*, ſon Aide-de-Camp, & l'Ingénieur *Mégret*, tous deux François, & que tous les deux furent ſoupçonnés de ce crime horrible; mais que le tems & les perquiſitions qui furent faites, les ont lavés de tous ſoupçons à cet égard.

On prétend, à ce propos, que quelques jours avant la grande révolution opérée par le Roi régnant, en 1772, M. *Ingham* prononçant un Diſcours publié dans la Salle Équeſtre de *Stockolm*, dit ces paroles mémorables : » C'eſt un ſoupçon terrible, que je » ſouhaiterois qui pût s'effacer ! C'eſt » une honte éternelle, que la mort du » Héros du Nord !... Mais la parole » meurt ſur mes lèvres... »

Après une déclamation ſi étrange, voici un fait plus étrange encore. M. *Cr**** ayant, il y a quelques-tems, invité à dîner, pluſieurs de ſes parens & de ſes amis, s'accuſa, lui-même, devant toute l'aſſemblée, d'avoir été l'aſſaſſin de *Charles XII*. Il indiqua une armoire, dans laquelle il dit qu'on trouveroit les preuves de ce fait, dans des papiers qu'il avoit tirés de la poche du Roi mort. Après cet aveu, M. *Cr*** ouvrit une fenêtre, & voulut ſe préci-

piter dans la cour. Les convives le retinrent ; mais il mourut, peu d'heures après, dans les convulsions les plus violentes.

P. S. Dans le tems que *Charles XII* étoit prisonnier à *Bender*, un Parisien (dit-on) fit les deux couplets suivans :

Ce *Don Quichotte* couronné,
La fleur de la Chevalerie,
Est justement empriſonné ;
Puisse-t-il l'être pour la vie !

A tous pourfendeurs de Géans,
Dieu donne même destinée !...
Ne tient-il qu'à tuer les gens,
Pour avoir los & renommée !

ANECDOTE

LITTÉRAIRE ET SINGULIÈRE,

Concernant le célèbre HUET, *Evêque d'*Avranches.

JE prenois autrefois (dit-il) comme une Fable, ce que j'avois ouï dire de l'*Iliade d'Homère*, qu'il s'étoit trouvé un homme assez industrieux pour la copier toute entière, d'une écriture si menue, qu'on avoit pu la renfermer dans une coque de noix. Mais ayant, depuis, examiné la chose plus attentivement, non-seulement je l'ai crue possible à un homme plus adroit que moi, mais je me suis même vanté de pouvoir l'exécuter. Ce fut un jour, chez M. le Dauphin, devant toute la Cour, que j'avançai ce paradoxe : il fallut en venir à la preuve.

Je ne m'offris pas à copier toute l'*Iliade*; mais je dis que ſans me donner cette peine, qu'en prenant un morceau de vélin, mince & ferme, qui auroit dix pouces de hauteur, & huit pouces de largeur, & ce vélin étant plié adroitement, en la forme qui occuperoit le moins d'eſpace, il pourroit être enfermé dans une coque de noix d'une telle groſſeur: car elle ne ſont pas toutes égales. Je dis du vélin plutôt que du papier, parce que je ſuis perſuadé qu'il peut être plié & réduit en un plus petit eſpace que le papier. Cela étant ſuppoſé, je dis enſuite, qu'un morceau de vélin de cette grandeur, pourroit tenir, dans ſa largeur, une ligne qui contiendroit trente vers, & qu'il pourroit tenir dans ſa hauteur, deux cens cinquante lignes, ſi tout cela étoit d'une main fine, sûre, habile, exercée, & conduite par des yeux exacts & clair voyans; & qu'il faudroit ſe ſervir de plumes de corbeaux, qu'on

peut tailler plus délicatement que les plumes d'oyes, dont on ſe ſert communément. Cela étant ainſi ſuppoſé, je fis mon calcul; qu'à ce compte, une page du morceau de vélin, contiendroit ſept mille cinq cens vers; que le revers en contiendroit autant; & par conſéquent, que le tout feroit à-peu-près quinze mille vers, qui eſt à-peu-près le nombre des vers de l'*Iliade* *. Il falut juſtifier ma propoſition par le fait. Je n'avois pas en main de morceau de vélin préparé, comme je le demandois, ni de plume de corbeau: ainſi je fus contraint de me ſervir de ce qui ſe préſenta. Je taillai une plume commune, le plus délicatement que je pus; je pris un morceau de papier, large d'un peu plus de cinq pouces, & je mis près de vingt vers ſur la largeur. J'écrivis enſuite quatre ou cinq lignes, les unes ſous les autres, &

* Il eſt de 15185.

fort approchées, ſur une hauteur de ſix pouces, qu'avoit ce papier. Je fis voir alors qu'on pouvoit entaſſer cent cinquante lignes dans cette hauteur : & partant, qu'en gardant la proportion de ce papier, avec un vélin haut de dix pouces, & large de huit, on y pourroit renfermer le nombre des vers de l'*Iliade*.

M. le Duc *de Chevreuſe*, qui avoit été préſent à cette diſcution, voyant l'échantillon que je donnai de ma petite écriture, voulut eſſayer ſon induſtrie dans cette épreuve. Il réuſſit véritablement dans la largeur, & mit autant de vers que j'en avois mis dans une ligne de pareille longueur que la mienne. Mais quand il fut queſtion de la hauteur, & de mettre les lignes les unes ſous les autres, il y laiſſa trop d'intervalle, & ne les approcha pas aſſez ; d'où il parut, qu'encore qu'il mît le nombre requis de lignes dans chaque page, il n'auroit pas

fourni le nombre de vers que l'on demandoit.

Au fort de cette diſpute, la Reine entra chez M. le Dauphin, avec ſa ſuite ; & y trouvant tout le monde en rumeur, M. le Dauphin lui en expliqua le ſujet, & lui produiſit nos échantillons de petite écriture, & qui lui parurent ſi extraordinaires, qu'elle les voulut garder.

ANECDOTE.

Concernant le Cardinal DE FLEURY.

IL avoit une tournure d'eſprit agréable, & une grande aménité dans les mœurs. Lorſqu'il étoit Précepteur de *Louis XV*, dont le Maréchal *de Villeroy* étoit Gouverneur, ce dernier ayant à communiquer au Cardinal, quelque choſe de relatif au Prince, lui écrivit un billet pour s'en expliquer avec lui. Mais le Maréchal écrivoit ſi mal, que le Cardinal ne put déchiffrer un mot de ce qu'on vouloit lui dire. Sur quoi, il manda, en réponſe, à M. *de Villeroy*, qu'il n'avoit pu démêler ſes intentions, & qu'il le prioit de vouloir bien les lui communiquer d'une façon plus liſible.

Le Maréchal écrivit une ſeconde

lettre, en caractères plus corrects ; & le Prélat lui manda qu'il étoit enfin parvenu au point de l'entendre : mais que pour leur honneur commun, il croyoit convenable de tenir l'aventure ſecrette, afin qu'on ne dît pas dans l'Europe, « que » le Roi de France avoit un Gouverneur » qui ne ſavoit pas écrire, & un Pré- » cepteur qui ne ſavoit pas lire. »

LETTRE
DE MYLADY ***,
AU COMTE DE ***,

Pour le remercier d'un petit Ouvrage attribué à la Marquise du Châtelet *, qu'il lui avoit envoyé de Paris.*

J'AI lu, Monsieur le Comte, ces idées sur le bonheur; je vous en remercie, & j'en suis fort contente. Il y a de certaines pensées, qui sont absolument les miennes : toute la différence que j'y trouve, c'est qu'elles sont beaucoup mieux exprimées qu'elles n'auroient pu l'être par une langue plus étrangère, par la mienne sur-tout. Je suis seulement un peu

* Intitulé : *Idées sur le Bonheur.*

peu étonné que Madame *du Châtelet* n'ait pas commencé par dire, que l'éducation des femmes étoit le premier deſtructeur de leur félicité. Je vois que dans tous les pays, (je répons pour l'Angleterre) on nous fait accroire, ou qu'il n'y a point de paſſions, ou qu'il ne faut pas ſe livrer aux paſſions; & l'ame ſenſible & honnête d'une jeune femme, (ici je répons pour moi) eſt toute éperdue, quand elle ſe trouve déchirée par des ſentimens vifs, dont elle n'a jamais entendu parler; ou, ſi on l'en a occupée, ce n'a jamais été que pour lui en faire des crimes.

On n'eſt heureux que par des paſſions:

Voilà ce que j'aurois dit. Mais je dirai plus encore: je crois que nos paſſions, toujours employées, l'âme toujours occupée, l'homme ne commettroit jamais d'actions baſſes & cruelles, peut-être des ſottiſes, des folies, ſelon le monde, ſi

vous voulez, mais il ne feroit jamais de mal aux autres.

C'eſt quand l'eſprit s'abaiſſe au-deſſous des paſſions, & qu'il ne ſent plus leur pouvoir, c'eſt alors qu'il devient méchant & cruel.

Si je vous diſois tout ce que je penſe, au ſujet des paſſions, je vous ennuirois à mourir; ainſi je me contenterai de leur dreſſer un petit autel dans mon cœur, bien perſuadée que, tant que je ſentirai leur pouvoir auſſi vivement qu'à préſent, je ſerai toujours amie fidelle, mère tendre, &c. &c. ſelon les poſitions dans leſquels je me trouverai.

Je me rappelle pourtant que certaines gens diſent, que l'envie, l'ingratitude, la haine, la vengeance, ſont des paſſions; & je ne connois pas ces noms là ſur ma liſte des paſſions. J'en ai quelquefois ſenti cruellement les effets, mais jamais leur pouvoir ſur mon âme.

Vous connoiſſez, mon cher Comte, les ſentimens avec leſquels, &c.

PARTICULARITÉS

HISTORIQUES ET GALANTES,

CONCERNANT

LE ROI HENRI IV,

ET LA COMTESSE DE MORET.*

LA Comteſſe, après avoir cédé aux deſirs de ce Monarque, comptant d'autant moins ſur ſon cœur, que toujours, malgré lui-même, occupé de la Marquiſe *de Verneuil*, ne penſa qu'à profiter du moment de faveur où elle étoit, pour ſe procurer quelqu'établiſſement conſidérable à la Cour.

Elle avoit ſu plaire au Prince *de Joinville*, fils du Duc de *Guiſe*, tué à *Blois*, & de *Catherine de Clèves*, alliée au Roi,

* *Jacqueline de Beuil.*

par ſa mère. Les deux amans vivoient en très-bonne intelligence : mais il n'étoit guère poſſible que leur liaiſon fût long-tems ſecrette.

Henri n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il vola chez la Comteſſe, à laquelle il reprocha vivement ſa perfidie. La Dame pouvant d'autant moins la nier, que le Monarque n'étoit pas aſſez amoureux, pour qu'on pût aiſément l'aveugler; elle crut, du moins, avoir trouvé le moyen de s'excuſer. « Sire, (lui dit-» elle) j'imaginois que mes liaiſons » avec le Prince *de Joinville*, devoient » d'autant moins vous déplaire, que » n'ayant qu'un but légitime, vous ne » pouviez me regarder comme cou-» pable, en écoutant les propoſitions qui » me ſont faites de la part de ce Prince, » d'un mariage auſſi avantageux pour » moi. Et ſi je n'en ai pas plutôt fait » part à V. M., c'eſt que depuis deux » jours, je n'en ai pas trouvé l'occaſion. »

Le Roi, vif & naturellement emporté dans ces ſortes de cas, fait appeler la mère de l'amant; & lui dit, « qu'il » avoit à ſe plaindre de ſon fils, qu'il punir oit rigoureuſement. Ce n'eſt pas » la première fois (ajouta-t-il) qu'il » a l'audace de me manquer; * & » c'eſt retomber trop ſouvent dans la » même faute... Qu'il ne pouvoit enfin » lui pardonner celle qu'il venoit de » faire, s'il ne tenoit, & au plutôt, » tout ce qu'il avoit promis à la Com- » teſſe *de Moret*. »

« Eh ! Sire, que lui a-t-il donc pro- » mis ? (s'écria la Ducheſſe.) — De » l'épouſer, Madame... & ce n'eſt, » encore un coup, qu'à ce prix, que

* En 1602, le Roi avoit eu deſſein de faire mettre le Prince *de Joinville* à la *Baſtille*, comme complice de la conſpiration du Maréchal *de Biron*; & qui fut donné en garde au Duc *de Guiſe*, ſon frère, qui répondit de lui. L'année s'acheva (dit *Mathieu*) par *quelques brouilleries d'amour, qui mirent le Roi en colère, & firent ſortir le Prince* de Joinville *de ſa Cour*.

» je veux bien encore lui pardonner.
» Qu'on épouſe ma maîtreſſe, (ajouta-
» t-il) à la bonne-heure ! j'y conſens :
» mais qu'on me la diſpute, qu'on me
» la débauche, & qu'on s'en tienne à
» en être le galant, c'eſt ce que je ne
» dois, ni ne puis ſouffrir. Et ſi je par-
» donne cet outrage au Prince *de Join-*
» *ville*, c'eſt qu'il eſt votre fils, Ma-
» dame, & que vous êtes ma parente :
» car, ventre-ſaint-gris ! ſans ces deux
» titres, on verroit bientôt beau jeu ! »

Cette vieille Princeſſe, auſſi fière qu'orgueilleuſe, bien loin de tâcher à l'appaiſer par des excuſes fondées ſur la jeuneſſe & la légéreté de ſon fils, le prit ſi haut, avec le Monarque, & lui en dit tant, que le bon *Henri*, perdant enfin patience, & la quittant bruſquement, envoya des Gardes, avec ordre d'arrêter le Prince *de Joinville*, qui, probablement, inſtruit par la Comteſſe, s'étoit déjà retiré ; & la colère du Roi

fut telle, que tout ce que purent faire les parens, fut d'obtenir enfin, qu'il ſortît du Royaume, pour n'y jamais revenir. Et il n'y reparut, en effet, qu'après la mort du Roi.

Sa colère avoit véritablement plus d'un motif : la Maiſon de *Guiſe* ſembloit prendre à tâche de lui conteſter ce qu'il avoit de plus cher ; & n'étant plus en état de lui diſputer la couronne, comme avoit fait le dernier Duc de ce nom, ſes enfans s'obſtinoient à n'en vouloir qu'à ſes maîtreſſes ; car, tandis que le Prince *de Joinville* s'attachoit à la Comteſſe *de Moret*, ſon aîné en vouloit à la Marquiſe *de Verneuil*.

Si cette découverte n'acheva pas de détacher tout-à-fait le Roi de Madame *de Moret*, elle contribua beaucoup à ſon indifférence pour elle. Il ne laiſſa pourtant pas (tant il étoit bon père !) de légitimer, au mois de Janvier 1608, *Antoine de Bourbon*, *Comte de Moret*,

né en 1607, de ſon amour pour la Comteſſe, & de le mettre en état de ſoutenir ſon nom, en lui donnant les Abbayes de *Savigny*, de *Saint-Étienne de Caen*, de *Saint-Victor de Marſeille*, & de *Signy*.

La tendreſſe du Roi, pour cet enfant, fut juſtifiée par la valeur & les autres belles qualités qui, dans la ſuite, le diſtinguèrent : c'étoit la généroſité, l'ardeur pour la gloire, & le courage de *Henri*. Il étoit même devenu redoutable à *Louis XIII*, lorſqu'il périt, en 1632, à la bataille de *Caſtelnaudary*.*

* Le Comte *de Moret* commandoit la gauche, & M. *de Montmorency* la droite de l'armée, ſous les ordres de Gaſton, frère de *Louis XIII*. L'ordre étoit donné de ne point engager l'attaque, avant la jonction de l'Infanterie & de l'Artillerie. Le Comte de Moret, impatient d'acquérir de l'honneur, ne put s'empêcher d'aller affronter une Compagnie de Cavalerie, qu'il apperçut près de lui, & de tirer le coup de piſtolet ; le Capitaine, nommé *Bidereau*, qui l'attendoit de pied ferme, lui lâcha le ſien dans le petit ventre, & le Comte en mourut une heure après.

Le Vaſſor, *Beauveau*, & autres, ont prétendu que le Cómte *de Moret* n'étoit point mort à cette bataille; mais qu'il s'étoit retiré dans un hermitage, en *Anjou*, où il avoit ſaintement fini ſes jours, en 1671, ſous le nom de frère *Jean Baptiſte*. On a même prétendu confirmer cette idée ſingulière, dans la vie de l'*hermite d'Anjou*, publiée en 1699, ſous le nom emprunté de *Gardet*, Prêtre.

On a même ajouté, que *Louis XIV*, frappé des bruits qui couroient au ſujet du Comte *de Moret*, fit demander, par l'Intendant de la Province, à l'Hermite qui paſſoit pour être ce Comte, ſi réellement il l'étoit? A quoi le Solitaire répondit: « Je ne le nie, ni « ne le veux aſſurer. Tout ce que je demande, c'eſt « qu'on me laiſſe comme je ſuis. »

Cette réponſe, & d'autres circonſtances, répandent, ſur ce point d'hiſtoire, une obſcurité que les critiques n'ont pu diſſiper entièrement.

Quant à la Comteſſe *de Moret*, qui, avant que d'être à *Henri IV*, avoit fait déclarer ſon mariage avec *Chanvalon* nul, à cauſe (dit-on) d'impuiſſance; devenue libre, à tous égards, après la mort du Roi, elle ſe remaria en 1617, avec *René du Bec*, dit le Marquis *de Vardes*, & eut de ce mariage, deux fils, dont l'aîné, *François du Bec*, Marquis *de Vardes*, eſt ſi célebre dans l'hiſtoire galante du règne de *Louis XIV*.

LA PERLE DANS LE FUMIER,

Anecdote Hiſtorique & Bourgeoiſe.

IL n'eſt ſi petit commerce, ſi petit métier, ni ſi petit talent, qui, avec de l'activité, de la conduite, & ſurtout l'amour & l'ambition de ſon état, n'acquière inſenſiblement la vogue, & n'enrichiſſe enfin ſon homme.

Sans en citer nombre d'exemples connus, nous ne rapporterons ici que le ſuivant, qui l'eſt beaucoup moins, & dont l'Éditeur eſt en état de certifier la vérité.

Il y a environ 40 ans, (dit-il) qu'étant à dîner en bonne compagnie, c'eſt-à-dire, chez feu M. *C****, l'un des principaux Actionnaires & Adminiſtrateurs de la Compagnie des Indes; arrive, vers le deſſert, un de ſes Commis, dont

il reçoit un paquet de lettres, & qu'il place à côté de ſon aſſiette.

Aux inſtances réitérées des convives, M. *C**** les ouvre, & les parcouroit d'un coup-d'œil ; lorſqu'une d'entr'elles l'arrête, & paroît exciter en lui un mouvement de ſurpriſe, aſſez marqué pour les intéreſſer tous.

« Voyez, Meſſieurs, (dit-il) ſi c'eſt » à tort que ceci me ſurprend ? . . . » Cette lettre de change, qui eſt de » 20000 livres, & payable *à vue*, m'eſt » envoyée de *Cadix*, par un de mes » Correſpondans, dont la prudence & » la probité me ſont également con- » nues ; & cette même lettre eſt tirée » ſur M. *M****, Marchand de *Menu-* » *Bois*, Rue *Sainte-Apoline !*

» Eſt-il quelqu'un de vous, Meſſieurs, (pourſuivit-il) » qui ſache ce que c'eſt » que le commerce de *Menu-Bois ?* » Car je ne puis imaginer, quoique nous » ſoyons en Carnaval, que ceci puiſſe

» être une plaiſanterie, & ſur-tout de
» la part d'un homme auſſi grave que
» l'eſt celui qui me fait aujourd'hui cette
» ſingulière remiſe. »

Sur l'aveu que chacun fait de ſon ignorance à cet égard, M. *C****, fait appeller le *ſieur Sannier*, ſon Caiſſier; qui, après être convenu qu'il n'en ſait pas plus que les convives, penche à croire, ainſi que nous, que cette lettre de change ne peut être, en effet, qu'une aſſez platte bouffonnerie; & que le plus court, ſeroit de la renvoyer à *Cadix*.

Sur quoi, le feu Comte *de Caylus*, élevant la voix: « Je crois pourtant,
» Meſſieurs, (dit-il) avant que d'en
» venir là, qu'il n'en coûteroit guère,
» pour ſavoir s'il exiſte, en effet, ou
» point, dans la rue *Sainte-Apoline*,
» un M. *M****, Marchand de *Menu-*
» *Bois?*... J'ai juſtement, en ſortant
» de table, affaire dans ce quartier-là;
» & ſi M. *Sannier* veut monter avec

» moi, dans ma voiture, (au riſque » d'égayer un peu la populace à nos » dépens) on ſaura, du moins, à quoi » s'en tenir? »

Chacun applaudit à la propoſition du Comte; & m'étant offert à être de la partie, ſon Cocher eut ordre de nous mener, tous les trois, rue *Sainte-Apoline.*

Après avoir, mais vainement, parcouru toute cette rue, ſans avoir pu rien apprendre concernant M. *M****, nous étions prêts à retourner d'où nous étions venus, lorſqu'une Ravaudeuſe apprit au Laquais du Comte, qu'il y avoit une autre rue *Sainte-Apoline*, au Fauxbourg S....., & que peut-être pourrions nous y trouver notre homme.

Mais les motifs d'incrédulité du ſieur *Sannier*, ne lui ſemblant alors que plus fondés, il avoit peine à ſe réſoudre à cette nouvelle courſe, que mon avis étoit pourtant de riſquer: mais le Comte

leva toute difficulté, en nous propoſant de le deſcendre lui même, au coin de la rue de *Richelieu*, où il avoit, dans ce moment, affaire, & de nous laiſſer ſon carroſſe, à condition de lui ramener après notre tentative, quelqu'en pût être le ſuccès.

Arrivés enfin, le ſieur *Sannier* & moi, à l'autre Rue *Sainte-Apoline*, qui ne nous parut habitée que par des Blanchiſſeuſes, de pauvres Artiſans, & des Soldats aux Gardes, il s'écria, dans ſon patois languedocien : « *Cavaliſque !* au Diable, ſi j'entre plus » plus avant dans cette vilaine Rue, où » juſqu'ici n'eſt peut-être entré une » voiture telle que la nôtre. »

» A la bonne-heure ! (lui dis-je) » mais puiſque nous y ſommes, vous » permettrez du moins que mon Do- » meſtique aille s'informer ſi, par ha- » ſard, notre M. *M**** ne ſeroit pas » un de ſes habitans ? »

La perquiſition ne fut pas longue. Mon Domeſtique, en revenant, l'inſtant après : « Oui, Meſſieurs, (nous dit-il) » M. *M**** demeure vers le » milieu de cette Rue... Mais (pourſuivit-il, en ſouriant, d'un air narquois) » ce *Monſieur*, eſt un Marchand... » d'Allumettes ! »

« Eh bien ! Monſieur, vous le diſois-» je ? (s'écria, en riant, *Sannier*) » doutez-vous maintenant, que ce ſoit » un tour qu'on nous joue ? — Cela » devient, Monſieur, plus que pro-» bable... Mais je ne me ſens pas en-» core abſolument battu. Je voudrois » du moins voir ce M. *M****, ne ſe-» roit-ce que pour ſavoir, s'il a quelque » part à cette facétie ? — A vous » permis, Monſieur !... quant à moi, » je vais attendre ici de vos nouvelles. »

J'avoue, de bonne-foi, que l'entrée de la maiſon de M. *M**** étoit ſi peu attrayante, que ſi je n'avois craint les

railleries de mon compagnon de voyage, je n'eusse peut être pas pousſé plus loin l'aventure. C'étoit une longue allée, très-étroite, très-obſcure, & qui n'étoit éclairée que par une foible lumière, qu'on entrevoyoit dans le lointain!... Je m'arme pourtant de courage, & j'enfile, bravement, ce noir guichet.

Mais je ne tardai pas à m'en applaudir, à l'aſpect d'un très-joli jardin, au milieu duquel étoit un petit pavillon de bon goût, & où j'apperçus un homme, entre deux âges, en robe de chambre de ſoie, & un bonnet de velours noir, brodé en or.

« Approchez hardiment, Monſieur? (me dit-il, d'un air affable, en venant à ma rencontre) » je ſais ce qui vous » amène ici... C'eſt une lettre de » change, de 20000 livres, tirée ſur » moi, de *Cadix*, n'eſt-il pas vrai?... » Montez donc, de grâce, chez moi? « Vous trouverez, & votre argent, &

» mon vin prêts. Votre vin, Monſieur! (lui dis-je, en riant à mon tour.) — » Oui, Monſieur, mon vin, vous dis-je. » C'eſt une loi établie, de tous les tems, » chez moi, que toute lettre de change, » au-deſſus de 6000 livres, n'y ſoit » acquittée, qu'après m'avoir fait l'hon- » neur de goûter de mon vin! — Oh! » très-volontiers, Monſieur... Per- » mettez cependant, que j'aille cher- » cher mon camarade, porteur de la » lettre, & qui m'attend dans ſa voi- » ture, au coin de cette Rue? »

En rendant compte à mon incrédule *Sannier*, du ſuccès de ma tentative, je liſois dans ſes yeux, non-ſeulement l'excès de ſa ſurpriſe, mais certain embarras qui m'annonçoit encore quelqu'ombre de défiance.

Auſſi ne tarda-t-il pas à m'en convaincre, par les doutes dont il ne pût s'empêcher de me faire part, tant ſur la véracité de mon récit, que ſur les riſques

à courir, au cas que de ſi brillantes apparences ne ſerviſſent à mieux couvrir quelque piége, auſſi dangereux pour nous, qu'ils lui paroiſſoient vraiſemblables.

« Eh bien, Monſieur, (lui dis-je, de l'air impatienté que m'inſpiroient ſes craintes) » reſtez donc ici ? donnez-moi » la lettre de change ? & ſi je ne vous » en apporte pas le montant, d'ici à un » quart-d'heure ? voici un Corps-de-» Garde très-voiſin, avec le ſecours » duquel vous pourrez, ou me venir » tirer d'embarras, ou venger la mort » que mon imprudence aura méritée. »

Ce propos, lâché d'un ton ferme, ébranla aſſez le *Languedocien*, pour le diſpoſer enfin à me ſuivre.

Le Marchand d'Allumettes, qui avoit pénétré le motif de ſon retardement : « Il n'eſt pas étonnant, (nous dit-il) » Meſſieurs, que bien des perſonnes ſe » ſoient déjà prévenues, tant contre

» le quartier que j'habite, que contre
» l'entrée, auſſi étroite que ténébreuſe,
» de ma maiſon. Les raiſons qui me
» forcent à ne pas la quitter, ſont que
» je la tiens d'un oncle, qui y avoit
» commencé ſon établiſſement; qu'elle
» étoit propre, & même néceſſaire à
» ſon commerce; & que, lorſqu'en
» mourant, il m'en laiſſa propriétaire,
» ainſi que de ſa fortune, il me re-
» commanda, très-expreſſément, de la
» garder tant que je continuerois de
» ſuivre le même négoce. Quant au
» défaut de lumière, qui, ſans doute,
» eu entrant dans mon allée, vous a
» choqué : c'eſt que ce que vous avez
» pris pour des murs, ne ſont que des
» piles d'allumettes, faiſant partie de
» mon magaſin, & proche deſquelles
» vous ſentez combien des lanternes
» mêmes, pourroient être dangereu-
» ſes! »

Pendant cette explication, un Do-

meſtique couvroit une table d'un gros jambon de *Bayonne*, accompagné de deux ſauciſſons de *Bologne*, & decoëffoit un flacon de Champagne mouſſeux, dont il fallut tâter, ſous peine de n'être pas payé. Et attendu l'agréable franchiſe avec laquelle le bonhomme nous y invitoit, ainſi que la bonté du vin, nous nous livrâmes, ſans peine, à ſes inſtances.

« Ma foi, Monſieur ! (s'écria tout-à-coup *Sannier*) » tout eſt bien ſurpre-» nant chez vous !... Mais ce qui m'é-» tonne pourtant le plus, c'eſt de voir « un Marchand d'Allumettes acquitter, » d'auſſi bonne grace, des lettres de » change de 20000 livres, à vue ! — » Cette eſpèce d'énigme va s'expliquer, (répondit M. *M****.) » Vous voyez « que cette lettre eſt tirée de *Cadix* ?.. » C'eſt un des principaux chefs-lieux » de mon commerce, tant pour ce qui » regarde l'Eſpagne, que pour les » *Indes*, que je fournis d'allumettes,

» ainſi que la plupart des Colonies An-
» gloiſes & Hollandoiſes. C'eſt mon
» digne oncle qui, le premier, s'eſt
» aviſé de ce nouveau commerce, qui
» s'y eſt acquis une réputation que j'ai
» tâché de ſoutenir avec honneur, &
» qui a completté la fortune dont je
» jouis... Mais vous allez, ſans doute,
» m'objecter (ajouta-t-il) que dans ce
» cas, c'eſt moi qui devrois tirer ſur
» l'Eſpagne, & non pas l'Eſpagne ſur
» moi?... C'eſt que mon Correſpon-
» dant à *Cadix*, ſe trouve maintenant
» en avance, pour des marchandiſes
» des *Indes*, que je l'ai prié de m'a-
» chetter, & que je ſais où remettre.
» Rien de ſi clair & de ſi ſatisfaiſant,
» Monſieur! (lui dîmes nous) & nous
» ne pouvons que nous applaudir d'avoir
» rencontré cette occaſion de faire con-
» noiſſance avec un Négociant, ſi vraî-
» ment eſtimable! »

Sannier, alors, lui remit la lettre

de change, que l'honnête Marchand offrit de nous payer en or ; pourvu cependant, que nous conſentiſſions de vuider le ſecond flacon, qui venoit d'être décoëffé. Ce qu'après avoir accepté, avec grand plaiſir, nous prîmes congé de lui, en emportant ſon or, avec la plus haute idée, tant de ce que valloit un tel homme, qu'avec la certitude qu'il n'eſt ni ſi petit commerce, & ſur-tout à Paris, qui, avec de l'intelligence & de la conduite, ne puiſſe, en effet, tôt ou tard, enrichir celui qui s'en occupe tout entier.

ANECDOTE LITTÉRAIRE,

Concernant FURETIERE.

ON ſait que *Furetière* fut exclus de l'Académie Françoiſe, en 1685, à cauſe de ſon Dictionnaire, qui pourtant n'en acquit que d'autant plus de célébrité.

Lorſqu'il mourut, en 1688, il fut mis en délibération, à l'Académie, ſi l'on feroit un ſervice au défunt, ſelon l'uſage conſtamment pratiqué depuis ſon établiſſement?

Boileau Deſpréaux, arrivant au moment où les eſprits étoient très-échauffés, & voyant que le gros de la Compagnie alloit opiner pour la négative, ôſa demander audience, & prononça le diſcours ſuivant :

« Faites attention, Meſſieurs, qu'il

» y a trois choſes à conſidérer ici : » Dieu, le Public & l'Académie ?... » A l'égard de Dieu, il vous ſaura, » ſans doute, très-bon gré de lui ſacri- » fier votre reſſentiment, & de lui » offrir des Prières pour un mort, qui » en auroit plus beſoin qu'un autre, » quand il ne ſeroit coupable que de » l'animoſité qu'il a montrée contre » vous.

» Devant le Public, il vous ſera très- » glorieux de ne pas pourſuivre votre » ennemi, au-delà du tombeau. Et pour » ce qui regarde l'Académie, ſa mo- » dération paroîtra très-eſtimable, quand » elle répondra à des injures, par des » prières, & qu'elle n'enviera pas à un » Chrétien, les reſſources qu'offre l'É- » gliſe, pour appaiſer la colère de Dieu : » & d'autant plus, qu'outre les obliga- » tions indiſpenſables de prier Dieu pour » vos ennemis, vous vous êtes fait une

» loi

» loi particulière, de prier Dieu pour » vos Confrères. »

Sur quoi, certain mauvais Plaisant dit alors : « qu'heureusement pour l'Acadé- » mie, le sermon du Révérend Père » *Boileau* l'avoit emporté ! »

Furetière étoit fort avare... « Toutes » les fois que je le voyois, (dit *Char-* » *pentier*) il me prioit de lui dire le » jour que j'aurois le tems de venir dîner » chez lui; ce qui n'étoit qu'un com- » pliment de civilité, qu'il continua » de me faire pendant très-longtems. » Lassé de me voir demander le jour, » & de n'en jamais trouver qui lui fût » convenable, je le priai lui-même de » me dire l'année; ce qu'il n'a jamais » fait. »

Furetière disoit que l'inventeur des Épîtres dédicatoires, fut un Mendiant.

ANECDOTE

Hiſtorique & Morale.

POURQUOI donc ne payez-vous pas!
Diſoit *Paul* à la Tenancière
D'une ferme, en Pays très-bas,
Et de la mer preſque frontière:
Le terme échoit, & vous m'en devez deux?

— Hélas, Monſieur! ce n'eſt point notre faute.
Quoique l'hyver ſoit des plus orageux,
Le Ciel n'a point encor *béni la Côte!*

Pour bien entendre cette réponſe, il faut ſavoir que les Côtes de *Calais*, de *Gravelines* & de *Dunkerque*, étant très-plattes & très baſſes, les vaiſſeaux, ou navires marchands, y faiſoient autrefois & beaucoup plus qu'aujourd'hui, de fréquens naufrages; & que les marchandiſes dont ils étoient chargés, devenoient, pour la plus grande partie, la proie des habitans qui avoiſinoient la mer.

*Que, de tous tems, acoquinés à cette eſpèce de récolte, auſſi lucrative que peu pénible, on les vit autrefois, pouſſer la cruauté, juſqu'à aſſaſſiner les malheureux naufragés, pour s'approprier leurs dépouilles; & que pluſieurs d'entre eux, (ſi l'on doit en croire à la tradition du Pays) que leur extrême avidité n'avoient rendus que d'autant plus ingénieux pour parvenir plus promptement à la ſatisfaire, furent atteints & convaincus de s'être ſervis, plus d'une fois, du moyen ſuivant:

Dans les nuits ſombres & orageuſes, ils faiſoient promener, le long des côtes, des ânes, dont on lioit le pied droit, au dos deſquels on attachoit un flambeau; & qui, en boîtant, imitoient ſi bien la marche d'un navire, que les pauvres Navigateurs trompés, venoient, en ſe briſant ſur ces écueils, ſe mettre à la merci des auteurs de ce barbare ſtratagême.

Mais les plaintes qu'excitèrent bientôt, de tous côtés, cet affreux brigandage, ayant enfin attiré l'attention des Magiſtrats & de l'Amirauté, les deſcendans de ces vieux ſcélérats, ſe trouvent maintenant réduits à ne pouvoir profiter que de ce qu'ils peuvent, clandeſtinement, rapiner des débris & marchandiſes des vaiſſeaux qui ont le malheur de ſe perdre ſur ces parages.

Or, d'après la franchiſe de la réponſe de la Fermière dont nous venons de parler, le Lecteur eſt à portée d'apprécier les ſentimens, dont les traces ſubſiſtent encore chez cette eſpèce de Cannibales; ainſi que de ſentir tout ce que nous devons, tant à la perfection de la Police, qu'aux progrès des lumières de notre ſiècle, qui, en étendant nos idées ſur les vrais avantages de l'humanité, ne peuvent, en adouciſſant inſenſiblement la férocité des mœurs, que rendre, à l'avenir, nos ſemblables, ſinon

plus fortunés, du moins infiniment moins à plaindre, à plus d'un égard, que n'étoient nos prédéceſſeurs. Ce qui ſemble juſtifier le ſentiment de je ne ſai quel Philoſophe, qui n'a pas craint d'avancer : *qu'il en eſt des mœurs ainſi que de la mer ; c'eſt-à-dire, que ce qu'elles peuvent perdre d'un côté, ſe regagnoit de l'autre.*

P. S. A propos de l'Anecdote précédente, qui, depuis longtems, étoit dans le porte-feuille de l'Éditeur, on lui fait obſerver que dans le n°. 291 du Journal de Paris, de cette année, il ſe trouve un trait à-peu-près du même genre :

Des *Caffres* avoient coutume, dans les tempêtes qui arrivoient ſur leurs Côtes, d'allumer, la nuit, un fanal deſtiné à tromper également les Navigateurs. Ce fanal avoit, un jour, été éteint par les ſoins d'un honnête François, qui ſe trouvoit dans le Pays,

lorſque le lendemain, au point du jour, deux femmes qui avoient compté qu'un gros vaiſſeau, qu'on avoit vu la veille, avoit dû faire naufrage, & qui venoient dans le deſſein d'en piller ce qu'elles pourroient, ayant appris la façon dont le flambeau avoit été éteint: « Ah! » Saint-Prophète! (s'écria l'une d'elles) » eſt-il poſſible qu'on faſſe de pareils » tours? Il faut que les hommes ſoient » bien méchans! »

Autre preuve que la férocité des mœurs fut toujours, & en tous Pays, la ſeule & vraie mère de la cruauté!

ON SE FAIT A TOUT,

Anecdote Françoise.

JE n'avois guère plus de quinze ans, (disoit un jour, un respectable Magistrat, à *Crébillon*, fils, & à moi) lorsque mon père, qui étoit Titulaire de la charge de Lieutenant-Criminel, honnête homme, mais ferme, & qui m'aimoit beaucoup, me destinant à la remplir après lui, & craignant que ma douceur & ma bonté naturelles ne fissent obstacle à son dessein, m'appella dans son cabinet, où il me tint ce discours :

» Je vous regarde comme mon héri-
» tier, mon fils ; je vous aime, & je
» pense de bonne-heure à votre
» établissement. Vous allez quitter vos
» études, il est tems que je vous pré-
» vienne sur mes intentions. Ma charge

» eſt belle ; je ſerois déſolé de la voir
» ſortir de ma famille ; & le plus cher
» de mes ſouhaits eſt de vous voir ca-
» pable de la remplir avec honneur.
» — Ah ! mon père, (m'écriai-je) c'eſt
» ce que je ne pourrai jamais ; je connois
» mon cœur, & — Doucement, mon
» fils ! quant à la capacité, j'en juge
» mieux que vous ; quant à votre ré-
» pugnance, prêtez-vous à mes idées,
» nous la ſurmontrons, par dégrés ; &
» vous verrez, avec étonnement, que
» l'habitude eſt chez nous, en effet,
» ce qu'on appelle une ſeconde nature.
» [redacted]s commencerons par vous eſ-
» ſayer, en vous menant quelquefois
» aux priſons ; vous pourrez voir, en-
» ſuite, interroger les criminels, vous
» familiariſer inſenſiblement avec ces
» objets, & peut-être plutôt que vous
» ne penſez, gagner aſſez ſur vous
» même, pour voir, ne fuſſe que l'ap-
» pareil, de la queſtion. »

A ces mots, je pâlis (continua le Magiſtrat.) Sur quoi, mon père jugeant à propos de tâcher à me remettre. — « Ne crois pourtant pas, me dit-il, avec » douceur, que mon intention puiſſe être » de trop violenter tes inclinations ? Je » ne veux, mon cher ami, que t'éprou- » ver, par de légers eſſais, auxquels je » ne crois pas que tu puiſſes te refuſer. » Songe que c'eſt ton père qui t'en prie, » & que tu lui dois, du moins, quelque » complaiſance ? »

J'aimois, autant que je reſpectois mon père : la peur de lui déplaire, jointe au deſir de me rendre digne de lui, dictèrent ma réponſe... Je promis d'obéir, mais ſans répondre de moi-même.

Mon père, qui étoit exact, ne tarda guère à me rappeller ma promeſſe. Réſolu, cependant, à ne m'expoſer, que par degrés, à ce rigoureux Noviciat, il me fit d'abord aſſiſter au procès d'un petit vaurien, dont le châtiment

ne pouvoit s'étendre au-delà d'une promenade publique, accompagnée de quelques coups de verges, & mon père avoit même eu la bonté de me prévenir ſur la médiocrité de la peine.

A l'interrogatoire, je vis un jeune drôle, ennemi de toute eſpèce de travail, vivant de rapines, & qui, par ſon effronterie, me ſembloit très-capable de devenir, bientôt, un voleur du premier ordre.

« As-tu remarqué (me dit mon père, en me ramenant au logis) » que ce » fripon n'eſt pas honteux du châtiment » auquel je viens de le condamner? » Combien il ſe croit heureux de s'en » voir quitte à ſi bon marché?... Te » ſens-tu quelque compaſſion pour un » miſérable de cette eſpèce? — J'avoûrai (répondis-je) » qu'il ne m'inſpire que » le mépris, & réveille en moi cette an- » tipathie que j'eus toujours pour les » lâches qui prèfèrent le travail, auſſi

» odieux qu'inquiétant, de dérober, &
» d'échapper aux pourſuites de la juſtice,
» à celui d'une profeſſion honnête & tran-
» quille.-- C'eſt, mon enfant, le caractère
» de tous les voleurs, dont nous ſommes
« forcés de faire des exemples. J'eus,
» dès l'enfance, la même anthipathie
» que toi, pour cette dangereuſe eſpèce
» d'hommes; & ce ſentiment, ſeul, m'a
» beaucoup aidé... Mais te ſentirois-
» tu, dès à préſent, capable de voir,
» ſans émotion, le châtiment de ce
» petit miſérable? — Oui, mon père,
» s'il le falloit; ſi la choſe étoit néceſ-
» ſaire. — Elle ne l'eſt pas mon fils;
» mais il le ſera que tu voyes, par toi-
» même, toute la méchanceté de cette
» malheureuſe engeance: la méchanceté
» décidée des uns, le faux & mauvais
» courage des autres, leur endurciſſe-
» ment dans le crime, leur obſtination
» à le nier, leur conſtance à ſouffrir

» mille maux, pour échapper à la » juſtice, & pour retourner à leur in- » fâme & ſéduiſant métier. »

Mon père me tint bientôt parole. Il s'agiſſoit d'un fameux ſcélérat, & dont les forfaits me faiſoient horreur.

Le jour qu'il devoit l'interroger, il me fit placer dans un endroit d'où je pouvois tout voir & tout entendre, ſans être vu, avec un de mes oncles, homme doux, ſenſible, bon juge, & pour lequel j'avois le plus grand reſpect. Je ne pus voir le brigand qu'avec une double émotion : l'air & l'impudence de ce méchant homme, excitoient mon indignation & ma colère ; mais bientôt l'appareil de la queſtion m'inſpira la plus grande horreur !

Mon père tâcha, d'abord, de tirer, adroitement, quelques aveux du criminel. Le Voleur ne ſe coupa jamais, nia toujours avec la même audace, & m'indigna, au point d'affoiblir la crainte dont

j'avois d'abord été frappé, de ce qu'il alloit ſouffrir.

Mais au moment où ſon ſupplice alloit commencer, ce ſpectacle me fit frémir de façon, que je voulois m'y dérober; lorſque mon oncle, me retenant, doucement, me pria de jetter les yeux ſur le Voleur. C'étoit un homme, auſſi hardi que vigoureux, dans lequel je n'apperçus aucun ſigne d'émotion. — « Serois-tu effrayé, me dit mon » oncle, pour cet homme-là, de ce qui » ne l'effraye point lui-même ?... Je » n'exige de toi, pour une bonne fin, » qu'un peu de ce courage qu'il em- » ploye ſi fièrement, pour une mauvaiſe » cauſe ?... Es-tu donc moins homme » que ce miſérable ? »

Le ſcélérat continuoit, en effet, de faire bonne contenance; & je fis, à mon tour, la meilleure qu'il me fût poſſible : j'étois vivement piqué du propos de mon oncle, & quoique tendre, j'avois du cœur.

Je fus donc préſent au commencement de cette exécution. Je détournai pourtant quelquefois, quoiqu'involontairement, les yeux : mais ce que je vis & entendis, fit une telle impreſſion ſur moi, que je voulus abſolument ſortir, & que je me hâtai de retourner au logis. Mon père en étant averti, acheva les choſes, ſans ménagemens; de-là, chercha mon oncle, ſe fit réciter juſqu'à mes moindres paroles, fut charmé de la violence que je m'étois faite, & en augura bien pour l'avenir.

En arrivant à la maiſon, il monta chez moi, m'embraſſa, les larmes aux yeux, m'avoua qu'il n'en avoit pas tant eſpéré de moi, m'accabla des témoignages de ſa reconnoiſſance; & j'en fus ſi vivement touché, que je me promis d'abord, à moi-même, & enſuite à lui, quoiqu'il en pût coûter à mon cœur, d'entrer, de mon mieux, dans ſes vues.

Auſſi, ſans laiſſer refroidir cette diſpoſition, ſe hâta-t-il d'en profiter ; & il s'y prit ſi bien, qu'il me vit inſenſiblement, une partie de cette fermeté qui lui étoit naturelle, & qu'il m'avoit ſi ardemment ſouhaitée.

J'étois à peine ſorti de Philoſophie, que par ſes ordres, aſſaiſonnés de toutes les grâces, qui accompagnoient toujours ſes deſirs, je me dévouai tout entier à l'étude de la ſcience qui convenoit à ſes deſſeins ſur moi. Peu de tems après, il me mit en poſſeſſion de ſa charge, qu'il me vit remplir pendant quelques années, qui furent, à mon grand regret, les dernières de ſa vie !

J'avois ſenti qu'il falloit abſolument m'accoutumer à faire du mal à ceux qui font le mal, pour en prévenir un plus grand. Mais ſi tout parle à la raïſon, le cœur eſt-il moins ſouvent, ou ſourd ou rebelle à ſa voix ? Dès-là, quels efforts ne m'en coûtoit-il pas pour

me vaincre, & ſur-tout dans ces occaſions, ou, forcé de condamner le coupable, on ſent, & ſouvent même, qu'on eſt convaincu, qu'il ne le fut que par foibleſſe !

Quoiqu'il en ſoit, un train de vie ſi aſſujétiſſant, &, au fond, ſi contraire à mes ſentimens & à mon goût, prenoit inſenſiblement ſur moi, au point que mes amis, & ma famille même, bien sûrs que je m'étois ſacrifié, pour n'en pas laiſſer échapper cette charge, ne pouvoient me diſſimuler la peine qu'ils en reſſentoient; lorſqu'un événement, auſſi frappant qu'heureux pour moi, me mit preſqu'abſolument dans le cas de m'applaudir, moi-même, du ſacrifice que j'avois cru devoir faire à ce qu'avoit deſiré, ſi ardamment, le meilleur des pères.

Un des plus renommés & des plus redoutés aſſaſſins, étoit, depuis long-tems, dans les priſons, où, tant par ſon adreſſe,

que par les précautions que, de tous tems, il avoit sû prendre, pour se mettre en état, au cas qu'il fût arrêté, d'échapper au glaive de la Justice, il déconcertoit ses Juges, de façon à ne pouvoir aller en avant, contre lui, faute de preuves suffisantes. J'étois, ainsi que le Public & tout ce qui composoit le Tribunal, intimement convaincu qu'il étoit coupable. Mais la fermeté tranquille, pour ne pas dire insolente, de cet homme, dans les interrogatoires, quoique m'indignant d'autant plus contre lui, me tenoit pourtant en garde contre le ressentiment particulier, qui pouvoit m'induire à moins d'attention sur mes vrais & désintéressés devoirs.

J'étois cependant peiné, je vous l'avoue, (& d'autant que la punition de cet homme, trop fameux, sembloit dépendre de moi seul) de ne pouvoir le condamner à rien, qu'autant que, soit par les indices confirmés par ses

aveux, ſoit par les preuves acquiſes, pourroient me le permettre : j'étois preſqu'humilié, dis-je, de voir cet adroit & heureux ſcélérat m'échapper, ainſi qu'au ſupplice qui lui étoit dû, lorſqu'une lettre d'un Magiſtrat de Province, ancien ami de mon père, fit renaître en moi l'eſpérance de pouvoir enfin convaincre mon homme.

Dès le lendemain, l'ayant fait appeller, pour l'interroger de nouveau; après quelques queſtions auxquelles il continua de répondre avec la même audace : « Con-» noiſſez-vous, lui dis-je, le nommé » tel ?...» A quoi, plus frappé d'étonnement qu'il ne l'auroit voulu : « Oui, » Monſieur, (me dit-il, en s'efforçant de » cacher ſon trouble) mais je le crois » mort depuis longtemps. -- Pas ſi long-» tems, mon ami... liſez cette lettre, & » vous en ſerez convaincu. »

« Quoi, (s'écria-t-il, en frémiſſant) » le ſot, ainſi que moi, s'eſt enfin

» laiſſé prendre ?... Et plus lâche » encore que ſcélérat, il a pu trahir ſes » ſerimens, en déclarant tous nos for- » faits ?... Abrégeons, Monſieur ? (ajouta-t-il, après un moment de ſi- lence) » votre procédure eſt finie. J'ai » mérité mon ſort, & n'ai plus rien à » vous cacher. Le ſeul regret que me » cauſera mon ſupplice, ſera de m'être » vu prendre trois jours trop tôt; ſans » quoi, je ſerois mort vengé du monſtre » à qui j'ai dû tous les égaremens de » ma jeuneſſe, &, de-là, tous les crimes » qui, par degrés, m'ont conduit juſqu'à » l'échafaud. »

Eh ! quel eſt ce monſtre ? lui dis-je — Mon oncle, entre les mains duquel, après la mort de mes parens, ma tutelle fut confiée; dont la plus ſordide ava- rice, eſt le moindre défaut; dont les duretés, à mon égard, m'ont enfin fait déſerter ſa maiſon, & m'ont forcé, pour vivre plus indépendant & plus à

l'aiſe, de me livrer à tous les vices qu'étoit capable d'inſpirer à un jeune homme la plus mauvaiſe compagnie.... Abrégeons donc, encore un coup, Monſieur? j'ai manqué ma vengeance : la vie eſt maintenant un fardeau pour moi.

J'eſpère, lui dis-je, que du moins, en mourant, vous pardonnerez à cet oncle?... Qui moi! (s'écria-t-il) les yeux étincellans de rage) cette lâcheté ſeroit cent fois plus pénible & plus odieuſe pour moi, que le ſupplice qui m'attend.... Adieu, Monſieur, il ne me reſte plus rien à vous dire.

A partir de ce moment, Meſſieurs, (continua le Magiſtrat) les ſentimens d'horreur que m'avoit inſpirés ce méchant homme, me firent cependant ſentir combien il étoit conſolant pour un Juge de ſe trouver aſſez heureux en démaſquant de pareils criminels, de préſerver la ſociété de tous les maux dont

elle eſt menacée par ces âmes, qu'on peut, avec raiſon, dire, de *Bronze*?

N. B. On vient de nous apprendre qu'un Magiſtrat, auſſi connu que digne de l'être, qui, ci-devant, a également rempli ailleurs la même charge, & dont le caractère eſt (dit-on) preſque en tous points ſemblable à celui du nôtre, après avoir long-tems ſouffert tout ce qu'une ame, née ſenſible, peut ſouffrir dans plus d'une fonction de ce délicat & pénible emploi, avoit auſſi trouvé, lorſqu'il s'en flatoit le moins, les mêmes motifs de conſolation,

P. S. En liſant les lettres du Baron de *Ruſbec* *, le haſard vient de nous

* Ces Lettres, écrites en latin, & traduites en françois, par M. l'Abbé *de Foy*, Chanoine de *Meaux*, ont été imprimées à Paris, en 17... 3 vol. *in*-12.

Rusbec étoit Ambaſſadeur de *Ferdinand I*, Roi des Romains; elles ſont très-curieuſes.

faire tomber ſur un trait hiſtorique, bien digne de figurer à côté de celui que nous venons de rapporter.

Nicolas Salcéde, (dit-il) étoit originaire d'Eſpagne, d'où ſon père s'étoit expatrié & réfugié en France, pour crimes.

Nicolas ſuccéda à ſon père dans tous ſes vices, & fut banni de France, étant atteint & convaincu d'avoir fait de la fauſſe monnoie, & d'avoir mis le feu à une maiſon.

Salcéde, réfugié en Flandres, pour tâcher de mériter ſa grace, ayant propoſé au Duc d'*Anjou*, frère du Roi *Henri III*, de lever à ſes dépens un régiment pour le ſervice de ce Prince; & le beſoin d'hommes ayant fait agréer ſes offres, *Salcéde* ne tarda pas (gagné (dit-on) par l'or d'Eſpagne) de conſpirer à la fois contre la vie du Duc, & contre celle du Prince d'*Orange*. Sur quoi il fut arrêté, conduit à Paris, & condamné à être écartelé.

On m'a raconté (continue *Buſbec*) un trait bien ſingulier de ce malheureux. Le Roi l'étant allé voir dans ſon cachot, & lui reprochant ſa méchanceté, d'avoir voulu faire périr l'homme dont il avoit acheté ci-devant la maiſon, en lui donnant de faux écus pour de bonne monnoie : « cela eſt vrai, Sire, (lui répon» dit ce ſcélérat) en cela je l'ai trompé. » Mais pour ſe venger, il a voulu me » faire bouillir *, & moi je me propo» ſois de le faire rôtir... » Qu'elle âme ! quel caractère !

Après de tels exemples, eſt-ce une jouiſſance indifférente pour un Juge honnête, que celle d'avoir eu le bonheur de délivrer la ſociété de pareils fléaux ?

---

* *Le ſupplice de Faux-Monnoyeur étoit, ſans doute, alors, d'être jetté dans l'huile bouillante.*

ANECDOTES

PEU CONNUES,

CONCERNANT RONSARD.

CE Poëte, Lauréat, ſi célébré de ſon tems, que le fameux hiſtorien de *Thou*, égale aux plus grands Poëtes de l'Antiquité, que les deux *Scaliger*, *Étienne Paſquier*, & le Cardinal *du Perron* même, placent à côté d'*Homère* & de *Virgile*; & environ un ſiècle après, ſi décrié, qu'il ne trouve depuis long-tems plus de lecteurs : ce *Ronſard* enfin, (quoique très Poëte, d'ailleurs (malgré ſon ſtyle hériſſé de Grec & de Latin franciſés, qui rendoient ſes vers auſſi roccailleux que barbares, étoit pourtant, au goût près, homme non-ſeulement de beaucoup d'eſprit & d'érudition, mais auſſi cauſtique que brave, ainſi que le prouvent les deux traits ſuivans :

Étant

Étant, un jour, à dîner chez un Tréſorier Général, dans un hôtel ſuperbe, & qu'il avoit nouvellement bâti; après un feſtin, des plus recherchés, le Financier ivre de l'encens que lui prodiguoient les convives, ne manqua pas de leur montrer, dans le plus grand détail, tout ce que cet édifice avoit de plus magnifique & de plus rare, & ſur-tout la façade, au deſſus de laquelle étoit une grande table de marbre noir, très-polie, ſur laquelle il n'y avoit pas encore d'inſcription. Sur quoi la compagnie, en reconnoiſſance du bon accueil & de la bonne chère du propriétaire, invita *Ronſard* à faire quelques vers dignes de remplir cette belle pierre d'attente.

Le Poëte, à qui le faſte & la vanité de cet homme avoient déplu, s'en excuſa d'abord, de ſon mieux; ſous prétexte qu'on ne commandoit point aux Muſes; & de ce que, de ſa vie, il ne s'étoit trouvé moins en verve. » D'ail-

» leurs (ajouta-t-il) j'ai positivement » promis d'être, à cinq heures préci- » ses, chez M. le Duc *D****, où je » crains tellement de me faire atten- » dre, que j'ai déjà prié Monsieur (en » montrant le Financier) de vouloir » bien donner ses ordres pour que l'on » tînt mon cheval prêt, & que voici » qu'on me l'amène «.

Mais malgré la légitimité apparente de ces excuses, forcé de céder enfin aux importunités, tant de la part des convives, que de celles de l'Amphytrion, il demande plume, encre & papier, écrit à la hâte, lui remet le quatrain suivant, saute en selle, & pique des deux :

Pour avoir, des deux mains, sû prendre,
J'ai fait bâtir cette Maison.
Mais si l'on m'eût bien fait raison,
Dès longtemps on m'auroit vu pendre.

Ronsard, lassé de la Cour, s'étant fait Prêtre, & la Cure d'*Evailles*, *en*

Vandomois, lui ayant été donnée, y prit, bientôt après, les armes contre les *Huguenots*, qui dévaſtoient le pays. Il s'en excuſa depuis, en diſant, agréablement que : « n'ayant pû défendre ſes » ouailles avec les Clefs de *St. Pierre*, » il avoit pris l'épée de *St. Paul*; & » que s'étant mis à la tête de la Noblesſe de ſon voiſinage, il avoit garanti du pillage ſon Egliſe, & ſes » pauvres Paroiſſiens » !

RELATION HISTORIQUE

D'un apparition, qui, vers la fin du dernier ſiècle, a fait beaucoup de bruit en France.

LE Lecteur fera de cet événement merveilleux, le cas qu'il croira devoir en faire ; quant à nous, il nous a ſemblé qu'un trait ſi extraordinaire méritoit, ne fuſſe qu'à ce titre, d'occuper une place dans un Recueil tel que celui-ci.

La petite ville de *Salon* en Provence, qui ſe pique d'avoir vu naître dans ſes murs le fâmeux *Noſtradamus*, a également produit une autre eſpèce de Prophète, qui parut à la Cour de France, en Avril 1697, & dont voici l'hiſtoire telle qu'on la racontoit, qu'elle fut imprimée & généralement répandue ;

Un Spèctre, que bien des gens ont dit être celui du fameux Aſtrologue dont nous venons de parler, étant apparu à un particulier de cette ville, auquel il fit grand peur; après lui avoir enjoint, ſous peine de la vie, de garder le plus grand ſecret ſur ce qu'il avoit à lui dire, il lui ordonna d'aller demander, de ſa part, à l'Intendant de la Province, des lettres qui le miſſent à portée, en arrivant à Verſailles, de pouvoir parler en particulier au Roi, lui-même. « Quant à ce que vous lui direz » (continua le fantôme) vous ne le » ſaurez que la veille de votre arrivée » à la Cour, où vous me verrez repa- » roître pour vous en inſtruire. Mais » ſongez, ſur-tout, que votre vie eſt » attachée au ſecret que je vous ordonne » envers tout autre que l'Intendant de » la Province, concernant ce qui vient » de ſe paſſer entre nous » !

Le Spèctre, à ces mots, diſparut &

le laiſſa preſque mort d'épouvante. A peine eſt-il revenu à lui-même, que ſa femme arrivant & s'appercevant de ſon trouble, inſiſta vainement pour en ſavoir la cauſe ; les menaces du phantôme étoient encore trop préſentes à ſon eſprit, pour qu'elle en pût rien tirer de ſatisfaiſant ; & les refus de ſon mari n'ayant fait qu'exciter d'autant plus ſa curioſité, le pauvre homme réduit au point de n'avoir plus un inſtant de repos chez lui, eut enfin la foibleſſe de lui tout déclarer, & le paya le moment après de ſa vie. Sur quoi cette femme, alors également effrayée, mais ayant fini par croire que l'accident arrivé à ſon mari, ne pouvoit être que l'effet d'un cerveau troublé par quelque ſonge, ou quelque autre accident, crut, tant par rapport à elle-même, qu'à la mémoire du défunt, ne devoir confier le ſecret de cette cataſtrophe qu'à quelques parens & amis particuliers.

Mais la même apparition étant arrivée, quelque temps après, à un autre habitant de la même ville, qui après avoir eu l'indiscrétion d'en faire part à son frere, en fut également puni ; ce fut alors que non-seulement à *Salon*, mais à plus de vingt lieues à la ronde, ces deux morts aussi tragiques qu'effrayantes, devinrent l'objet de toutes les conversations.

Le même Spectre, cependant, n'ayant pas tardé à se remontrer de nouveau à un Maréchal-ferrant, dont le logis n'étoit pas éloigné de ceux de ses deux premières victimes ; celui-ci, plus sage que les autres, ne tarda pas un instant à se rendre chez l'Intendant ; duquel, quoi qu'avec peine, ayant enfin obtenu l'audience secrete qui étoit prescrite par le Phantôme, il fut traité comme un extravagant, & renvoyé chez lui pour se faire guérir de sa frénésie.

« Je conviens, Monseigneur (lui ré-
» pondit le Maréchal, qui étoit homme

» de bon ſens, & reconnu pour tel à » *Salon*) que le rôle que je joue au- » près de vous, doit ſembler tout au » moins ridicule. Mais ſi vous daignez » ordonner à votre Subdélégué de faire » des informations ſur la mort ſubite » des deux habitans de notre ville déjà » chargés par le Phantôme de la même » commiſſion qui m'envoie ici ; j'ôſe » eſpérer que Monſeigneur me fera » rappeller, avant qu'il ſoit peut-être » huit jours ».

En effet, les informations faites, relativement à la mort des deux indiſcrets cités par le Maréchal, *François Michel* (c'étoit ſon nom) ne tarda pas à être mandé de la part du Magiſtrat, qui après l'avoir accueilli & entendu avec plus d'attention, lui remit en main ſes dépêches pour le Marquis de *Barbéſieux*, Miniſtre & Sécrétaire d'Etat de la Provence, avec l'argent néceſſaire pour ſa route, & lui ſouhaita un bon voyage.

Parmi ces mêmes dépêches, l'Intendant qui craignoit qu'un jeune Miniſtre tel que M. de *Barbéſieux*, en le taxant, de trop de crédulité, n'apprêtât à rire, & ſur-tout à la Cour, à ſes depens, eut grand ſoin d'inſérer non-ſeulement les informations faites par ſon Subdélégué à Salon, mais encore le certificat du Lieutenant-Général de la Juſtice, atteſté & ſigné par tous les Officiers du Siège.

Le bon homme *Michel*, en arrivant à Verſailles, ſe trouva fort embarraſſé ſur ce qu'il auroit à dire au Miniſtre, attendu que le fantôme, conformément à ſa promeſſe, ne lui étoit point encore apparu. Mais dès la nuit même, (dit-on) le Spectre, après avoir tiré le rideau de ſon lit, & lui avoir dit de ne rien craindre, lui preſcrivit ce qu'il avoit à dire au Miniſtre, en réſervant le reſtant des inſtructions qu'il lui donnoit, pour le Roi ſeul. « Vous eſſuyerez

» ſans-doute quelques difficultés pour » parvenir à cette audience particu- » liere : mais gardez-vous de vous re- » buter, & ſur-tout de laiſſer rien péné- » trer de votre ſecret, ni par le Miniſtre, » ni par qui que ce puiſſe être, ſi vous » ne voulez mourir à l'inſtant même ! ».

Le Miniſtre, ainſi qu'on le préſume aiſément, n'y manqua pas Mais le Maréchal, auſſi ferme qu'impénétrable, après lui avoir juré que ſa vie en dépendoit, finit par lui dire : « que pourqu'il ne crût pas » qu'il n'avoit que des chimères à annon- » cer au Roi, il pouvoit dire, de ſa part, » à Sa Majeſté, qu'à ſa dernière chaſſe, » à *Fontainebleau*, elle-même avoit vu » le fantôme ; que ſon cheval en avoit » été ſi effrayé, qu'il avoit pris un écart ; » & que Sa Majeſté, attendu que cette » apparition n'avoit duré qu'un inſ- » tant, s'étant perſuadée que ce n'étoit » qu'une illuſion, avoit cru n'en devoir » parler à perſonne ».

Le Marquis frappé d'une circonſtance ſi ſingulière, crut alors, non-ſeulement ne rien riſquer, mais qu'il étoit même de ſon devoir de rendre compte au Roi, tant de l'arrivée à Verſailles, que des propos que lui avoit tenus ce perſonnage extraordinaire. Et la ſurpriſe de ce Miniſtre ne fut pas médiocre, lorſque ce Monarque, après un moment de ſilence, conſentit à le voir, ſecrettement, dès le jour même.

A l'égard de ce qui ſe paſſa dans cette étonnante entrevue, c'eſt-ce que perſonne n'a pu ſavoir. Tout ce que l'on a ſu, c'eſt que ce prétendu Prophète, après avoir demeuré depuis cet inſtant, trois ou quatre jours à la Cour, S. M. conſentit que *Michel* fut prendre congé d'elle, c'eſt-à-dire au moment qu'elle partiroit pour la chaſſe.

On prétend même que le Duc de *Duras*, Capitaine des Gardes du Corps de Quartier, dit alors, de façon à être

entendu de tous les aſſiſtans : « Sire, ſi » votre Majeſté ne m'avoit pas ordonné » de laiſſer approcher cet homme de » votre perſonne, je me ſerois bien » gardé de le faire, attendu que, s'il » n'eſt pas fou, votre Majeſté n'eſt pas » noble ». & que le Roi lui répondit, en ſouriant : « Voilà M. le Duc, comme » on juge ſouvent très-mal de ſon pro- » chain ! car il eſt plus ſage, que vous » & bien d'autres ne penſent ».

On ſent toute l'impreſſion qui dut réſulter d'un tel mot : auſſi fit-on, mais vainement, les plus grands efforts pour tâcher de pénétrer la fin des conférences de ce Maréchal, tant avec le Roi, qu'avec le Marquis de Barbéſieux. Le Peuple, toujours crédule, & dès-là toujours ami du Merveilleux, imagina que les impôts que néceſſitoient une auſſi longue que cruelle guerre, en étoient le vrai motif, & en attendoit de prompts ſoulagements ; mais ils n'en ſubſiſterent pas moins juſqu'à la paix.

Le Prophète, après avoir pris congé du Roi, s'en retourna dans ſa Province, avec l'argent que lui avoit donné le Miniſtre, & avec ordre de ne rien dire à qui que ce fût concernant le ſecret de ſa Miſſion.

P. S. Le Portrait de cet homme, ſi célèbre, du moins dans ce moment, a été deſſiné & gravé par *Roullet*, l'un des meilleurs Artiſtes dans ce genre, avec Approbation & Privilège ; & ſe conſerve encore dans les Porte-feuilles des curieux. Celui qu'a l'Editeur, repréſente un homme de 35 à 40 ans, d'une phyſionomie de caractère, & auſſi honnête que recueillie.

ANECDOTES

Concernant l'Hiſtoire de la Ruſſie.

L'AUTEUR d'un Ouvrage intitulé *Anecdotes Ruſſes*, contenant les Lettres d'un Gentilhomme Allemand, datées de *Petersbourg*, à ſon ami en *Livonie* *, en 1762, en répondant à la demande qu'il lui faiſoit, pourquoi l'on n'a pas eu juſqu'à préſent une hiſtoire complette & authentique de *la Ruſſie*, lui dit entre autres choſes : « Il n'eſt pas » de pays où il ſoit plus difficile d'écrire » une hiſtoire véritable de l'Empire » & des Révolutions qu'il a eſſuyées, » qu'ici en Ruſſie. Les inſtructions néceſ-

(1) Avec des remarques ſur le règne & le détrônement de l'Empereur *Pierre III*, Londres 1769, Ouvrage beaucoup plus connu dans les Pays étrangers qu'à Paris.

» ſaires pour un Ouvrage de cette im-
» portance ſont ſi rares, & l'accès aux
» Archives de ce vaſte Empire ſi diffi-
» cile, qu'un Hiſtorïen qui voudroit
» l'entreprendre, devroit être ſpécia-
» lement autoriſé pour pouvoir ſe flat-
» ter d'y réuſſir.

Il cite entre autres preuves de cette aſſertion l'exemple connu de M. *Müller*, Profeſſeur & Sécrétaire-perpétuel de l'Académie Impériale des Sciences, qui après avoir obtenu la permiſſion de fouiller dans les dépôts, étant parvenu à faire un grand & excellent Ouvrage, n'a pu le donner au public. La Nation (ajoute-t-il) aima le panégyrique, mais non pas la vérité.

On chargea, (continue-t-il) M. *de Voltaire* de celle de *Pierre le Grand*, en lui promettant de le pourvoir de toutes les inſtructions néceſſaires qu'il a en effet reçues, mais mutilées & incomplettes : les traits les plus remarquables

& juſqu'alors preſque inconnus, ont été ſupprimés, parce qu'on a cru avoir de bonnes raiſons pour cela.

Mais il me ſemble, ajoute-t-il, qu'une certaine raiſon, cachée & à vous & à moi, fait craindre aux grands de la *Ruſſie* de dévoiler la vérité. Il eſt vrai que cette nation faiſoit il y a environ un demi ſiècle, une figure ſi déſavantageuſe, qu'il étoit preſque incroyable que l'Europe contînt encore des peuples auſſi barbares. Mais quelle raiſon a t'on d'en rougir aujourd'hui ? N'eſt-ce pas plutôt un honneur pour une Nation, qui dans cinquante ans a fait plus de progrès que nombre d'autres n'en ont fait dans pluſieurs ſiècles ?... Les plus grandes Monarchies ont ſouvent eu un commencement obſcur, & ce n'eſt que peu à peu qu'elles ſont parvenues au ſuprême degré de gloire & de puiſſance.

Il eſt ſans-doute choquant lorſqu'on

ſe rappelle que *Pierre premier*, puniſſoit les fautes des plus Grands de ſa Cour à coups de bâton ; & que dans ce temps là un Architecte habile avoit été en danger d'être brûlé à *Moſcou*, comme ſorcier, parce qu'il ſavoit calculer dans ſa chambre combien on avoit employé de tuiles pour le toît d'une grande maiſon, ſituée vis-à-vis de ſa demeure. Il eſt encore vrai que ce ſont des hiſtoires qui appartiennent plutôt au ſeptième ſiècle qu'au nôtre. Mais qu'importe que les pères aient été battus, pourvu que les enfans en aient profité ? Dans les hiſtoires de chaque Nation on trouvera des traits, qui ſans-doute ne lui font pas honneur. Mais eſt-ce une raiſon ſuffiſante pour cacher la vérité ? La Nation Ruſſe (encore un coup) n'a pas lieu de craindre d'être mépriſée, à cauſe des défauts de ſes ancêtres. Plus elle s'efforce de cacher ce qu'elle eſt, plus elle donne lieu aux autres de juger d'elle peu favorablement.

L'Auteur, à propos des mœurs Ruſſes, même ſous le règne de *Pierre le Grand*, rapporte dans une note les Anecdotes ſuivantes :

Un jour que, ſuivant ſa coutume, ce Prince ſe promenoit en calèche, il rencontra dans l'iſle *Waſſili-Oſtorg*, le Prince *Menzikow*, qui, dès qu'il apperçut l'Empereur, ayant fait arrêter ſa voiture, & étant allé à pied au devant de ce Monarque ; celui-ci lui tomba ſur le corps, ſans dire mot, & l'accueillit ſi bien à grands coups de bâton, que les Domeſtiques du Prince furent obligés de le porter mourant, chez lui.

Un Négociant Hollandois qui paſſoit par-là, avec ſa chaiſe, & qui avoit été témoin oculaire de la façon dont cet Empereur répandoit ſes graces, tremblant de peur, n'ôſant même ni avancer ni reculer, en reçut ordre de le ſuivre. Malgré l'honneur que lui faiſoit ce Mo-

narque, le pauvre Hollandois ne frémiſſoit pas moins des ſuites de cet ordre. Mais cette frayeur ſe diſſipa bientôt, lorſqu'il fut à portée de remarquer l'état d'ivreſſe où ſe trouvoit le *Czar*. Après avoir viſité les galères qui étoient dans le port, l'Empereur lui dit en riant : « A préſent, mon ami, nous irons voir » le Prince *Menzikow* ». Ils montèrent effectivement en voiture, & ſe rendirent à ſon palais, où ils le trouvèrent au lit, ayant auprès de lui ſa ſœur, qui reçut l'Empereur les larmes aux yeux. *Pierre* lui ayant demandé pourquoi elle pleuroit ? Elle répondit, on ne peut plus humblement, que le triſte état où elle voyoit ſon frère, lui perçoit le cœur ! ſur quoi l'Empereur, en ſe mettant à rire, demanda un verre d'eau-de-vie, qu'il but à la ſanté de *Menzikow*.

Un autre Seigneur, par une faute involontaire, s'étant attiré la diſgrace de

cet Empereur ; ſes amis l'avertirent d'avoir grand ſoin d'éviter ſa préſence, s'il ne vouloit s'expoſer à une volée de coups de bâton. Mais lui, qui connoiſſoit mieux qu'eux le caractère de ce Prince, imagina un moyen ſingulier pour conjurer l'orage dont il ſe voyoit menacé. Sachant que *Pierre* prenoit un plaiſir particulier à arracher les dents, il ſe rendit dès le lendemain à la Cour, avec un grand mouchoir ſur la joue. Dès que le Prince l'apperçut, il ſaiſiſſoit déjà ſa canne pour l'accueillir à ſa manière ; lorſqu'à la vue du mouchoir, il demanda au Courtiſan, pourquoi il le portoit ainſi ?

A peine en eut-il appris la raiſon ; ainſi que le martyre dont ce Seigneur ſe plaignoit dans les termes les plus lamentables, que *Pierre* oubliant ſa colère, le fit mettre en poſture, lui arracha une groſſe dent, & lui rendit ſes bonnes graces.

On ne faiſoit point alors de grandes cérémonies pour faire mourir les criminels ; l'échaffaud n'étoit ſimplement qu'un billot, ſur lequel on plaçoit les têtes des condamnés. *Pierre le Grand* prenoit ſouvent lui-même plaiſir à cette opération. On raconte même qu'un jour il préſenta la hâche à un Miniſtre étranger, en lui demandant « s'il ne vouloit » pas, pour ſe donner un peu d'exer- » cice, couper quelques têtes Ruſſes « ?

Les *Strélitzs*, ancienne Milice Ruſſe, aſſez ſemblable à celle des Janiſſaires Turcs, furent condamnés à perdre tous la tête dans un même jour, ſur le même billot. Un de ces malheureux ne trouvant plus de place pour la ſienne, ſe proſterna à côté, & la poſa contre terre. L'Empereur trouva cette marque d'obéiſſance ſi ſingulière, qu'il lui accorda la vie.

N. B. On prétend qu'il exiſte des deſcendans de cet homme, qui ont joué

& jouent encore un grand rôle dans la *Ruſſie.*

Le même Auteur, en parlant de la pompe funébre de l'Impératrice *Elizabeth*, dont il prétend qu'il vient d'être témoin, dit, entre autre choſe : « A » préſent le corps eſt expoſé ſur un lit » de parade, dans une ſalle auſſi ma- » gnifique que lugubre, dont je ne vous » ferai pas la deſcription, que l'on verra » imprimée dans peu : je me bornerai » à vous dire, que tout y eſt d'une » magnificence vraiment Royale. Je ne » puis pourtant paſſer ſous ſilence une » choſe qui mérite d'être racontée, » tant elle m'a frappée :

» Aux deux côtés du cercueil on voit, » ſur des tabourets fort riches, les orne- » mens de l'Empire. Les Couronnes » d'*Aſtracan*, de *Cazan*, de *Sibérie* & » de *Moſcovie*, environnent la tête, & » les autres ornemens précieux s'éten- » dent juſqu'aux pieds. Tout au bas on

» voit dans un grand plat d'argent, du
» ris bouilli avec des raisins. Les *Papas** qui célèbrent la Messe dans cette salle, emportent tous les soirs ces plats; le ris est pour eux, le plat pour le Couvent. Tous les matins on remet à la même place un autre plat, pareillement avec du ris, & on l'emporte de même. Cela dure aussi longtems que l'Impératrice est sur le lit de Parade. Je prenois plaisir à considérer le *Papa*, qui se trouvoit placé dans un coin de la salle, célébrer la Messe. Mais quelque dévot qu'il me parût, je crus pourtant voir qu'il n'avoit souvent qu'un œil sur son livre, tandis que de l'autre il lorgnoit le plat.

On sait, dit le même Auteur dans

---

* *C'est le nom des Prêtres Russes, qui font ordinairement l'office dans les Eglises.*

une autre lettre, que la commiſſion d'enlever *Pierre III*, jeune encore, & de l'amener en Ruſſie, dont le Trône lui étoit deſtiné, fut donnée au Baron de *Koof*; & qu'il avoit enſuite été pourvu du Gouvernement de *Koniſberg*, juſqu'en 1760, qu'il lui fut ôté, ſur des ſoupçons qu'il étoit favorable au parti Pruſſien. Lorſque ce même *Pierre* eut été proclamé Empereur, il dit au Baron de *Koof*, « qu'il étoit le plus » grand ſcélérat de la terre, & qu'il » avoit mérité la corde ». Le Baron, cruellement effrayé de ce propos, s'étant jeté à ſes pieds, en proteſtant de ſa fidélité & de ſon innocence; l'Empereur ne lui répondit qu'en demandant un Cordon. On lui apporta le Cordon bleu de *Saint-André*, dont il décora ſur le champ le Baron, en le nommant Général en chef. Mais le pauvre homme ne fut pas moins long-tems à ſe remettre de l'extrême frayeur

frayeur qu'avoit produit en lui cette très-mauvaiſe plaiſanterie du nouveau Souverain.

En parcourant l'hiſtoire de ce pays, on rencontre des traits de caractère de ce peuple, qu'on ne peut les lire ſans une eſpèce d'intérêt mêlé d'admiration. Tel nous a paru celui-ci :

Après une ſédition excitée par la Princeſſe *Sophie*, qui vouloit régner pendant la minorité du jeune Czar *Pierre* & de *Jean* ſon frère, & dans laquelle il y eut beaucoup de ſang répandu par la populace ; le calme étant enfin rétabli, on enlève ſans obſtacle les principaux Auteurs de ce tumulte. Les habitans de *Moſcou* s'étant également ſoumis aux ordres du Sénat, des conſpirateurs au nombre de deux mille, ſe raſſemblerent, en ſilence ; & tels que des Pénitens

volontaires, prirent congé de leur famille, se préparerent à la mort, communièrent, & allèrent chercher la peine de leur crime, en portant eux-mêmes les instrumens qui devoient servir à leurs supplices.

Ces malheureux firent ainsi, processionnellement, douze grandes lieues, avec tous les signes du repentir & de la douleur. Ils s'arrêtèrent enfin sous les fenêtres du Palais, où étoient le jeunes Princes. Là, dans la plus grande consternation, & à travers leurs soupirs & leurs sanglots, ils s'écrièrent : « Nous » méritons, nous attendons notre Jugement ! »

On condamna trente des plus criminels à avoir la tête tranchée; les autres obtinrent leurs graces: & les dévoués à la mort s'y présentèrent, sans plainte & sans murmure.

En 1687, eſt arrivée l'aventure vraiment étonnante qui conduiſit à la fortune un jeune Gentilhomme, natif du Palatinat de *Podoſie*, nommé *Maſeppa*, qui fut d'abord Page du Roi de Pologne. Il étoit d'une figure gracieuſe, avoit des talens, l'eſprit orné, & du goût pour la galanterie. Ses intrigues amoureuſes avec une Dame de ſa nation, ayant attiré contre lui la colère d'un grand Seigneur, il le fit attacher ſur un cheval fougueux & l'abandonna à ſon ſort. Le cheval étoit de *l'Ukraine*, & y traîna ce malheureux, auſſi ſanglant que défiguré. Des Coſaques, émus de pitié, le délièrent, en prirent ſoin, & le rendirent à la vie. *Maſeppa*, s'attacha à ſes bienfaiteurs, ſe diſtingua en nombre d'occaſions par ſon intelligence & ſon courage; & ce fut lui que, par

un coup ineſpéré du ſort, les Coſaques nommèrent, après la dépoſition de leur chef, pour les commander, en cette qualité dans l'*Ukraine*.

ANECDOTES

Concernant le Fameux CROMWELL *& ſa Famille.*

CET illuſtre ſcélérat mourut le 13 Sept. 1658, lequel avoit été, de tous tems, un jour heureux pour lui, mais d'une manière ſi douce, qu'on n'étoit point préparé à la nouvelle de ſa mort. Il laiſſoit deux fils & quatre filles. Ses fils étoient honnêtes gens, mais petits génies. *Richard* l'aîné, fut déclaré Protecteur, en conſéquence de la nomination de ſon père, de laquelle nomination un grand nombre de gens doutèrent. Si ce jeune homme n'avoit point l'eſprit des affaires, il n'avoit en récompenſe, aucune part au mal que ſon père avoit fait : auſſi perſonne ne lui en vouloit. Mais le parti Républicain réclama contre le titre qu'il prit, comme

contre une uſurpation, parce que ce titre accordé par les Parlemens à ſon père, étoit cenſé mort avec lui.

L'Archevêque *Tilotſon*, m'a dit (à ce que rapporte *Burnet*,) que huit jours après la mort de *Cromwell*, s'étant trouvé, par haſard au palais de *Whitehall*, & entendant dire que la maiſon du Protecteur célébroit un jeûne ce jour-là, il voulut, par curioſité, aſſiſter à la cérémonie.

Richard étoit aſſis à une table, d'un côté, avec le reſte de la famille de *Cromwell*, & à l'oppoſite, étoit une rangée de ſix Miniſtres, dont étoient *Thomas Godewin*, *Owen*, *Carril & Stervy*. Que *Tilotſon*, entendit ſortir de leur bouche des tirades d'impertinences, qui ne pouvoient partir que de cerveaux très-endommagés, & plus que ſuffiſantes pour guérir à jamais tout homme ſenſé de la téméraire hardieſſe que l'enthouſiaſme inſpire : au point que peu s'en falloit

que ces Energumènes ne reprochaſſent à Dieu d'avoir ſi mal reconnu les ſervices que lui avoit rendus *Cromwell*, en l'ayant ſi-tôt enlevé, tant aux vœux qu'aux beſoins des *Fidelles*. Le Miniſtre *Godewin* qui, dans ſa familiarité ordinaire avec le *Très-Haut*, avoit oſé aſſurer, deux ou trois minutes avant que *Cromwell* expirât, que *Cromwell* n'en mourroit point, avoit eu, lorſqu'il fût mort, l'impudence de dire, en s'adreſſant à Dieu : « Tu nous a trompés, & nous » avons été trompés ! » *Sterry* en priant pour *Richard*, uſa de ces expreſſions indécentes, pour ne pas dire blaſphématoires : « Rends le la ſplen- » deur de la gloire du Père, & la vive. » image de ſa perſonne! » Tels étoient les Apôtres dont s'étoit ſervi *Cromwell* pour ſéduire le peuple, & qui après ſa mort, ſe flattoient encore de dominer ſous le fils, en le ſervant de même ! ils

mirent dans la tête à *Richard* de faire à ſon père, des obſeques ſi pompeuſes, & qui accrurent tellement ſes dettes, qu'il ne trouva bien-tôt plus perſonne qui voulût lui faire crédit.

Lorſque le Parlement fut aſſemblé, ſon parti tenta tous les moyens poſſibles pour l'y faire reconnoître en qualité de Protecteur. Mais il parut bien-tôt que cette entrepriſe étoit au-deſſus de leurs forces; *Fletwood*, qui avoit épouſé la veuve *d'Ireton*, forma un Conſeil des principaux Officiers de l'armée; où il fut réſolu d'écarter *Richard*, qui n'avoit ni aſſez de tête, ni aſſez d'amis, ni aſſez d'argent, ni d'armée pour ſe maintenir dans cette dignité. Il ſe vit même contraint, en abdiquant, de demander, pour toute grace, qu'on payât ſes dettes : ce qui lui fut promis, mais ne fut point effectué. De ſorte qu'il redeſcendit, ſans preſque s'en appercevoir, à la ſimple

condition d'homme privé. Il ſemble même n'avoir paru ſur le grand Théâtre du Monde, & diſparu le moment après, que pour laiſſer une leçon de l'inſtabilité des grandeurs humaines; & pour nous prouver (attendu qu'il n'avoit fait de ſa vie, mal à perſonne) que le bouclier de l'innocence eſt toujours le meilleur & le plus ſûr, dont nous puiſſions nous couvrir!

Son frère avoit été fait lord, Lieutenant d'*Irlande*, par *Cromwell*, & il avoit plus d'énergie que *Richard*. Mais celui-ci, ayant quitté la partie, l'autre ne pouvoit plus y prétendre.

Une des filles de *Cromwell* avoit été mariée à *Claypole*, & mourut un peu avant ſon père. Une autre, qui avoit épouſé le Comte de *Falconbridge*, étoit une femme, ſage, & douée d'un aſſemblage de qualités qui, en tous ſens, l'auroit miſe plus à portée que ſes deux

frères, de ſe ſoutenir dans le poſte de ſon père. Auſſi diſoit-t-on, communément, d'elle & d'eux : « qu'ils auroient » dû lui donner leurs chapeaux, & prendre ſes jupes ». La cadette de cette héroïne fut mariée d'abord au Comte de *Warwick*, héritier de ſa Maiſon, & enſuite à un Gentilhomme nommé *Ruſſel*.

N. B. Les obſéques de *Cromwel* ont couté quatre cens mille écus. On demandera à quoi tant d'argent fut employé ? ce fut en frais de voyage des Magiſtrats invités, des Milices ſuperbement habillées, en feſtins à plus d'un million de perſonnes, & dans leſquels on but pour trente-cinq mille écus de vin.

Que *Cromwell* ait ſéduit tous les eſprits, la choſe eſt moins étonnante en Angleterre qu'ailleurs. Mais que la France même ait porté le deuil de cet

uſurpateur, c'eſt ce que la poſtérité aura peine à croire.

De toute la Cour, Mademoiſelle de *Montpenſier* fut la ſeule qui refuſa conſtamment de le prendre.

FRIPONS DUPÉS

PAR UN VIEUX FRIPON.

ANECDOTE

CONCERNANT

LA MONNOYE,

De l'Académie Françoiſe.

CET ancien Garde des Archives de la Maiſon d'*Orléans*, nommé *Danjan*, natif de Calais, qui à beaucoup de goût, joignoit l'amour des lettres au point d'avoir eu pour amis, preſque tous ceux qui de ſon tems avoient acquis quelque célébrité dans cette carrière, & auquel l'Editeur, ſon compatriote, a dû plus

d'une Anecdote inſérée dans ce Recueil*, lui raconta, plus d'une fois, celle qu'on va lire :

Bernard de la Monnoye, né à *Dijon* en 1641, avec une paſſion décidée pour la poéſie & la littérature ; au premier voyage qu'il fit à Paris, ſous prétexte d'y ſuivre un procès pendant au Parlement, & qui intéreſſoit ſa famille, s'étoit logé dans un hôtel garni, *rue Dauphine*, où il n'avoit pas tardé à faire connoiſſance, en mangeant à table d'hôte, avec quelques prétendus étrangers, que leur dépenſe l'induiſoit à regarder comme auſſi opulens qu'honnêtes. Leur ſociété lui plaiſoit d'autant plus, que ne connoiſſant preſque perſonne à Paris, & ſe ſouciant peu de ſortir le ſoir, ſurtout dans l'hiver, qu'il ſavoit être dangereux pour les perſonnes ſans équipages,

* Telle que celle, concernant la Maiſon de *Courtenay*, tom. 2, pag. 235 & autres.

il s'amuſoit à jouer avec eux, d'abord à d'aſſez petits jeux, & qui pourtant flatoient d'autant plus ſon amour propre, qu'il s'y voyoit preſque toujours heureux.

Tant fut joué pourtant, qu'un beau ſoir, après avoir tiré *les Rois* avec la compagnie, qui lui avoit fait tomber la fève, le jeune Bourguignon, qui triomphoit d'en avoir fait les honneurs au point que la tête de ſes ſujets lui paroiſſoit vivement s'en reſſentir, crut ne rien riſquer en ſe livrant à une partie de *Lanſquenet*, propoſée pour terminer agréablement la fête.

Mais c'étoit là qu'il étoit attendu : le bonheur conſtant dont les prétendus ivrognes l'avoient d'abord laiſſé jouir, parut bientôt les piquer au point qu'après avoir, ſans qu'il pût honnêtement s'en défendre, doublé & même triplé le fond du jeu, la pauvre dupe, ayant bientôt perdu du ſien, & voulant, ce qu'on appelle

recourir après ſon argent, ſe vit vers le matin, non-ſeulement dépouillé des huit ou dix mille livres qu'il avoit apportées à Paris, mais endetté de quatre ou cinq mille autres.

Queil réveil pour cet infortuné jeune homme ! que faire ? que devenir ? pouvoit-il eſpérer quelques ſecours du côté de ſes parens, après une imprudence, que lui-même ne pouvoit regarder comme impardonnable ?... La ſeule reſſource qu'il entrevît, enfin, fut celle du procès, qu'il avoit négligé juſqu'alors, & qu'on regardoit dans ſa famille comme imperdable ; & cette très-foible eſpérance (tant l'homme en ſaiſit, avidement, la moindre lueur !) l'empêcha de ſe livrer à tout ſon déſeſpoir.

Il cherche alors & trouve dans ſon porte-feuille une lettre, qu'on lui avoit remiſe pour le Procureur chargé de l'affaire, & il s'achemina chez lui.

Ce Procureur, né à *Dijon*, déjà d'un

certain âge, & qui dans ſa jeuneſſe avoit eu des obligations à la famille de *la Monnoye*, l'accueille avec empreſſement, lui rend compte de l'état du procès, dont il eſpère la réuſſite, le retient à diner, & le fête de ſon mieux.

Ce bon homme eſt pourtant ſurpris que, quelques efforts qu'il faſſe, ainſi que ſa famille, pour dérider le front de ſon client, de le voir, non ſeulement inſenſible à ſes attentions; mais laiſſer, de tems à autre, échapper des ſanglots qui lui font augurer que ſon convive eſt en proie à quelque chagrin ſecret.

Sur quoi le Procureur, ſous prétexte d'un rendez-vous pour affaire qui ne ſe peut remettre, abrégeant le dîner, prie *la Monnoye* de paſſer dans ſon cabinet, pour l'entretenir encore un moment de la ſienne.

« Qu'avez-vous, mon cher Monſieur? (lui dit-il) après en avoir fermé la porte) la triſteſſe où je vous vois n'eſt

pas naturelle, & ſur-tout à votre âge. Je vous ſais à Paris, par une lettre de vos parens, depuis huit jours au moins. J'ai été jeune, peut-être autant & plus qu'un autre : je connois Paris, ainſi que tous les piéges où ne tombe que trop communément la jeuneſſe provinciale ! confiez-vous à moi ? confiez-vous, ſans crainte, à quelqu'un qui ſe fait gloire de beaucoup devoir à votre famille ? & croyez, tout Procureur que je ſuis, que le moment où je pourrai vous obliger, ſera l'un des plus beaux de ma vie !... Parlez donc franchement ? vous me verrez agir de même.

Après quelques momens d'embarras de la part du jeune homme, le Procureur inſiſta & le raſſura de façon, qu'enfin touché de tant de cordialité, *la Monnoye* crut n'avoir rien de mieux à faire, que de lui raconter ſa déſaſtreuſe aventure.

Bon ! n'eſt-ce que cela ? (s'écrie le

Procureur) tenez, prenez ceci? (ajouta-t-il, en lui remettant vingt louis, qu'il tira de ſon ſecrétaire) tranquilliſez-vous, mon jeune ami. Jouez ce ſoir, ainſi que de coutume, avec vos gens, en les aſſurant qu'avant qu'il ſoit quatre ou cinq jours, vous remplirez vos engagemens avec eux; & laiſſez-moi le ſoin du reſte... adieu, car j'entends des Cliens dans l'anti-chambre; & revenez après demain, pour convenir entre nous de nos faits.

La ſingularité de cette ſcène, & tout ce qu'elle avoit de conſolant pour lui, avoit tellement frappé *la Monnoye*, qu'au moment où il rentroit chez lui, il doutoit encore s'il étoit en effet bien éveillé!

Cependant, conformément à ce que lui avoit preſcrit ſon *Mentor*, en réjoignant ſes prétendus amis, & paroiſſant conſolé de ſa perte, il les aſſura de leur prochain rembourſement, ſe remit au

jeu, mais avec plus de modération, & ne ſe retira qu'en les laiſſant émerveillés de la *débonnaireté* de ſon caractère.

On ſent que le jeune homme, qui s'étoit épuiſé en conjectures ſur les moyens que ce Procureur ſe propoſoit d'employer pour le tirer d'affaire, ainſi qu'il le lui avoit promis, ne manqua pas de voler chez lui le ſurlendemain, à l'heure indiquée.

Je conçois qu'elles doivent être vos inquiétudes (lui dit celui-ci, en le voyant arriver chez lui). Si je vous ai remis à deux jours, ce n'étoit que pour refléchir ſur le prétexte le moins ſuſpect à choiſir pour me mettre à portée de lier connoiſſance avec vos Meſſieurs, & delà les faire tomber dans le piége que je leur prépare; & voici le réſultat de mes réflexions: vous leur direz, ce ſoir, avoir rencontré un vieux Marchand de vin de votre pays, même votre parent, ſi vous voulez; bon vivant, aimant le

vin, ne haiſſant pas le jeu, que vous avez invité à ſouper pour demain, & que vous deſireriez fort qu'il s vous aident à le fêter de votre mieux. Ajoutez même à ceci, que je ne me ſuis rendu à votre invitation, que ſous condition, qu'il me ſeroit permis de vous porter un panier de vieux vin de mon crû, que vous direz être l'un des plus renommés de la *Bourgogne*..... Tel eſt votre rôle, mon jeune ami; le mien eſt fait pour réuſſir. Sur-tout, bonne chère, bon feu, bon viſage d'hôte!... Encore un mot, (ajouta-t-il, au moment que *la Monnoye* ſe diſpoſoit à le quitter). Si par haſard vos Meſſieurs ſoupoient demain ailleurs, faites-le moi ſavoir. Au cas contraire, attendez-moi, vers huit heures.

Le ſouper propoſé aux trois Chevaliers d'induſtrie, ayant été accepté de leur part, avec d'autant plus de plaiſir, que ſur le caractère annoncé du vieux

marchand de vin, ils ſe flatoient déja d'en tirer un auſſi bon parti que du jeune *la Monnoye*; il ne nous reſte plus qu'à dire, que ce ſouper, qui plût d'autant qu'il étoit bon, & qu'on y but beaucoup, ayant été ſuivi d'un *Lanſquenet*; le Procureur, qui d'abord s'étoit laiſſé gagner quelqu'argent, mena ces Meſſieurs un ſi beau train, qu'après les avoir dépouillés, non-ſeulement de ce qu'ils avoient eſcamoté au jeune homme, mais encore des billets qu'ils avoient de lui, & qu'il prit pour comptant, prit congé d'eux, en promettant de revenir le lendemain leur offrir leur revanche.

Qu'on juge de la ſurpriſe accablante que produiſit ſur eux une cataſtrophe ſi peu prévue! .... Bientôt, pourtant, revenus à eux-mêmes, & convaincus qu'ils avoient trouvé dans le prétendu marchand de vin, un talent très-ſupérieur à celui qu'ils avoient juſques-là

mis en uſage, ils ſe diſpoſoient probablement à s'en venger..... Lorſque le vieux Procureur, entrevoyant leur deſſein: Point de bruit, Meſſieurs, (leur dit-il) ſans quoi vous êtes tous perdus !...., Vous avez friponné ce jeune homme: Il eſt de mon pays, je lui devois ce que je viens de faire. C'eſt ſon argent que je vous ai gagné, vous avez fait votre métier; j'ai fait le mien.... Gardez-vous bien pourtant, de vous en plaindre? & plus encore de troubler notre retraite ! .... Vous devez ſentir qu'à mon âge, j'ai dû me prémunir contre ce que je pouvois avoir à craindre de vous ?... Adieu donc, Meſſieurs? leur dit-il, (en ouvrant une fenêtre qui donnoit ſur la rue) & ſongez, ſi vous voulez coucher dans votre lit, qu'au moindre cri de votre part, douze hommes ſont à mes ordres, & que le Commiſſaire vous attend.

A ces mots, le vieux Procureur prend

ſon jeune compatriote par la main, deſcend avec lui, ſans obſtacles, le fait monter dans un fiacre qui avoit eu ordre de les attendre, & l'emmene coucher chez lui.

Je ſens, (dit-il, chemin faiſant, à *la Monnoye*, qui l'accabloit des témoignages de ſa reconnoiſſance), combien cette ſcène a droit de vous ſurprendre?... Apprenez, qu'ayant ſervi le Roi, dans ma jeuneſſe, ce que j'ai fait aujourd'hui pour vous, fut également fait pour moi. Mais que mon vengeur, à qui j'avois eu le bonheur de rendre précédemment quelques ſervices, pour me garantir des piéges que l'avenir pourroit encore me préparer, m'initia ſi bien dans les myſtères de ce qu'on appelle, en fait de jeu, *des Grecs*, que ſi j'en euſſe voulu profiter, ma fortune égaleroit au moins celle dont Meſſieurs tels & tels jouiſſent impunément à Paris. Mais que des circonſtances par-

ticulieres m'ayant fait quitter le ſervice, & m'étant depuis marié à la fillle d'un Procureur, fort à ſon aiſe, & qui m'avoit pris en amitié, j'ai non-ſeulement renoncé aux jeux de haſard, mais que ſatisfait de mon ſort, il n'a pas moins fallu que tout l'intérêt que vous m'avez inſpiré, pour me réſoudre à faire un dernier uſage de mes anciens & très-odieux talens.

P. S. Le jeune *la Monnoye* (a dit à l'Editeur, celui dont il tient cette hiſtoriette) que cet évènement l'ayant dégoûté pour jamais du jeu, il n'eût rien de plus preſſé, après avoir vu terminer avantageuſement ſon procès, que de retourner dans ſa patrie, & d'où il ne revint à Paris, que pluſieurs années après.

On ſait à quel point il s'y diſtingua dans la carrière des Lettres; & qu'auſſi eſtimable par les qualités du cœur, que par celles de l'eſprit, il y jouit juſques dans un âge très-avancé, de toute la conſidération

conſidération dué à ce double mérite, ainſi qu'à celui de l'un des plus dignes Membres de l'Académie Françoiſe.

Ce Littérateur eſtimable, & dont la poſtérité ſubſiſte encore à Paris avec honneur, y eſt mort en 1728, à l'âge de 88 ans.

Le ſavant Préſident *Bouhier*, ſon compatriote, & dont le nom ſeul eſt l'éloge, en apprenant que *la Monnoye* venoit d'être nommé à l'Académie Françoiſe, lui adreſſa le douzain ſuivant :

Jà dès long-temps, par ma bouche, *Apollon*
L'avoit prédit, que tes doctes ouvrages
Un jour, enfin, feroient placer ton nom
Au rang de ceux de nos quarante Sages.
Or, aujourd'hui, que par tous les ſuffrages,
Selon mes vœux l'Oracle eſt accompli;
Ainſi qu'alors, d'un feu ſoudain rempli,
Je ſens ce Dieu.... Par lui, cher *la Monnoye*,

L'avenir ſombre à mes yeux ſe déploie,
J'y vois ton ſort, j'y vois un peu du mien,
Rien n'eſt égal à ta gloire, à ma joie,
Du docte corps je te vois le Doyen.

Sur THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ, Aïeul de *Madame de Maintenon.*

LES Mémoires de ſa vie privée, qu'il a rédigés pour les enfans, ſont bien moins répandus que ſon *Hiſtoire Univerſelle*. Il eſt vrai qu'on ne connoît qu'une édition de ceux-ci, imprimée à *Amſterdam, chez F. Bernard, in-12, 1731*. Ils ſont pourtant très-curieux. Ils renferment un grand nombre d'Anecdotes, & d'autant plus intéreſſantes pour l'hiſtoire de ſon temps, qu'elles ſont relatives à notre grand & bon Roi *Henri IV*, auquel il a rendu non-ſeulement les plus grands ſervices militaires, mais dont il a eu le bonheur de ſauver plus d'une fois la vie. C'eſt à ce dernier titre, ſur-tout, que plus d'un de nos lecteurs nous ſauront pro-

bablement gré de leur rapporter ici quelques-uns de ces traits toujours faits pour plaire aux âmes auſſi patriotiques que ſenſibles.

Je nâquis (dit-il) en l'hôtel de *Saint-Maury*, près de *Pons*, le 8 Février 1550, de *Jean d'Aubigné*, Seigneur *de Brie*, en *Xaintonge*, & de Damoiſelle *Catherine de Létang*.... A ſept ans & demi, je traduiſis le *Crito de Platon*, ſur la promeſſe que me fit mon père, de le faire imprimer avec mon effigie enfantine, à la tête du livre.... Un an après, mon père m'ammena à Paris, & en paſſant par *Amboiſe*, un jour de foire, il vit les têtes de ſes compagnons de la conſpiration d'*Amboiſe*, ſur des poteaux, & qui étoient encore reconnoiſſables. Ce dont il fut tellement ému, qu'il s'écria au milieu de la foire : « Ils ont décapité la France, » les bourreaux ! », puis il donna des deux à ſon cheval.... En le rejoignant, il me mit la main ſur la tête, en me

disant : « Mon enfant, il ne faut pas » épargner la tienne après la mienne, » pour venger ces chefs pleins d'hon- » neur, dont tu viens de voir les têtes : » si tu t'y épargnes, tu auras ma ma- » lédiction !.... »

Lorsque nous fûmes arrivés à Paris, il me mit en pension chez *Béroalde*, grand personnage, & neveu de *Vatabre*. Mais bientôt après, la première guerre de religion ayant commencé, les massacres & les bouleversemens qui se faisoient à Paris, contraignirent ledit *Béroalde* d'en sortir, avec sa famille & ses écoliers.... Au *Bourg* de *Couvence*, notre petite troupe fut rencontrée par le Chevalier *d'Achon*, qui y tenoit garnison, qui l'arrêta, & la mit entre les mains d'un inquisiteur, nommé *Demochadres*.* Tout enfant que j'étois,

* Le même qui fit brûler *Anne du Bourg*, Conseiller au Parlement, en 1559.

je ne pleurai point lorſqu'on nous mit en priſon. Mais je ne pus retenir mes larmes, quand je me vis ôter une petite épée argentée, & une ceinture avec des fers d'argent.

L'inquiſiteur m'interrogea à part, l'âme fort en colère contre moi, à cauſe de mes réponſes.... Quelques officiers me retirèrent de la priſon, & me menèrent chez d'*Achon*; lequel me fit entendre que toute notre troupe étoit condamnée au feu, & qu'il ne ſeroit plus temps de me dédire, ſi je me laiſſois mener au ſupplice. A quoi je répondis: « que l'horreur de la meſſe, m'ôtoit celle du feu.

Ramené à la priſon, *Bèroalde* averti par moi que notre procès étoit fait, ſe mit à tâter le poulx à toute la troupe, & la fit réſoudre très-aiſément à ſouffrir la mort, plutôt que de changer de religion. Sur le ſoir, en nous apportant à manger,

on nous montra le bourreau *de Milly*, qui ſe préparoit pour notre ſupplice du lendemain. Alors, chacun ſe mit en prières pour s'y diſpoſer. Mais deux heures après, un Officier chargé de notre garde, nous vint trouver; & me baiſant à la joue, dit à *Béroalde* : il faut que je meure, ou que je vous ſauve tous, pour l'amour de ce jeune enfant. Tenez-vous prêts pour ſortir, quand je vous le dirai. Voyez cependant ſi vous pouvez me fournir cinquante ou ſoixante écus pour corrompre deux hommes, ſans leſquels je ne puis rien faire. Sur quoi on lui fit la ſomme, qu'on avoit cachée dans des ſouliers. A minuit, cet Officier nous revint trouver avec ſes deux hommes, & dit à *Béroalde* : vous m'avez dit que le père de ce petit garçon (parlant de moi) avoit commandement, à Orléans? Promettez-moi de me faire bien recevoir dans ſa compagnie?..... Ce qui lui

ayant été promis, & plus encore, il nous fit tous prendre par la main; & me prenant la mienne, il nous fit paſſer ſecrètement auprès d'un corps de garde, & enſuite nous marchâmes, à travers champs, & gagnâmes *Montargis*, où nous arrivâmes tous à ſauveté, après avoir eſſuyé bien des fatigues & des périls.

*Après cet événement, le jeune d'*Aubigné, *qui ne reſpiroit que la guerre, & qui après avoir perdu ſon père, tombe dans les mains d'un tuteur qui penſe différemment, ſe ſouſtrait à ſa puiſſance, fait ſes premières armes avec autant d'honneur que de bravoure, pour ne pas dire de témérité; raconte, d'une manière qui n'eſt qu'à lui, toutes ſes aventures, tant héroïques que comiques, & que nous ſupprimons pour arriver plutôt au moment où il entre enfin au ſervice, particulier de* Henri, *Roi de* Navarre, *& depuis Roi de* France,

Arrivé (dit-il) à la Cour de *Henri III*, où le Roi de *Navarre* étoit encore priſonnier, je me fis bientôt connoître entre les Courtiſans & les Dames par mes bons mots & vives réparties : tels, par exemple, qu'étant un jour aſſis ſur un banc, dans l'antichambre du Roi, trois filles de la Reine-Mère, *Termes*, *Bourdeille*, & *Beaulieu*; qui faiſoient entre elles trois, cent quarante ans; ces Dames voulant me turlupiner, comme un nouveau débarqué, ſur mes habillemens; & l'une d'entre elles m'ayant demandé effrontément, « Que contemplez-vous-là, Monſieur? » « Les Antiquités de la Cour, Meſ» dames, » répondis-je, ſur le même ton. De quoi, reſtans toutes confuſes, elles me demandèrent mon amitié, & à faire ligue offenſive & défenſive avec moi. Ce burleſque mot, ſuivi de pluſieurs autres de même nature, me mit en grand commerce avec le beau ſexe;

& divers combats, dont je me tirai avec avantage, m'acquérirent l'eſtime des courtiſans.... Enfin, après un aſſez long ſéjour à la Cour, je m'en partis avec le Roi de Navarre, mon maître.... Il s'en départit, ſuivi d'un petit nombre de ſes plus intimes confidens, dont j'étois du nombre.... Lui étant arrivé dans un village, près de *Montfort-la-Maury*, d'aller faire ſes affaires dans un Tet à cochons, une vieille qui le ſurprit en cet état, lui auroit fendu la tête par derrière, d'un coup de ſerpe, ſans moi; qui parai heureuſement le coup. Surquoi je dis à mon maître, pour le réjouir: ſi vous euſſiez eu cette fin honorable, je vous aurois fait, en ſtyle de *Saint-Innocent*, une telle épitaphe;

Ci gît un Roi, grand par merveille,
Qui mourut comme Dieu permet,
D'un coup de ſerpe d'une Vieille,
Ainſi qu'il ch...., dans un Tet!

Il arriva encore cette même journée, une autre plaiſante aventure au Roi de Navarre.

Un Gentilhomme, qui voyoit notre troupe approcher de ſon village, vint au-devant, pour l'empêcher d'y venir loger; & prenant *Roquelaure* pour le Roi, parce qu'il étoit le mieux doré; il y conſentit aiſément, ſous condition qu'il nous guideroit juſqu'à *Châteauneuf*. Ce Gentilhomme donc, chemin faiſant, s'entretenant avec nous, ſe mit à entretenir le Roi des galanteries de la Cour, particuliérement des amours des Princeſſes, & où la Reine ſa femme en étoit une des premières Actrices, en en racontoit des tours, qui levoient la paille : dont ce fut force au bon Prince d'en rire, comme les autres. Mais ce fut bien le diable, lorſque arrivant, de nuit, à la porte de *Châteauneuf*, il entendit crier : « Ouvrez » vîte la porte, au Roi de Navarre, votre

Seigneur ! » Notre pauvre chroniqueur des Princeſſes, qui reconnut alors notre maître, en prit une telle frayeur, que je fus obligé pour le raſſurer, de le faire ſauver par un chemin détourné pour s'en retourner chez lui, où il n'arriva de trois jours, tant la peur lui avoit brouillé la cervelle!....

Etant revenu en Gaſcogne de ma longue & périlleuſe courſe, (*qu'il avoit faite par ordre de Henri*) mon maître me donna à moi d'*Aubigné*, ſon Ecuyer, ſon portrait pour toute gratification: de quoi je fus ſi piqué, que j'écrivis au bas ce quatrain:

Ce Prince eſt d'étrange nature,
Je ne ſai qui diable l'a fait:
Car il récompenſe en peinture,
Ceux qui le ſervent en effet!

D'Aubigné, après avoir encore très-bien ſervi le Roi de Navarre, mais ayant refuſé de ſe rendre Agent ſecret

des amours de ce Prince, en eſſuye des déſagrémens, & lui écrit au moment de la paix, une lettre d'adieu, conçue en ces termes :

SIRE,

Cette lettre vous reprochera douze années de mes ſervices, & douze plaies reçues ſur mon corps, en vous ſervant. Elle vous fera ſouvenir de votre priſon, & que la main qui vous écrit en a rompu les verroux. Enfin, elle vous dira que cette même main eſt demeurée pure auprès de vous, vuide de vos bienfaits, & exempte de corruption, tant de la part de vos ennemis que de la vôtre. Par cette lettre, je vous recommande à Dieu, à qui je donne mes ſervices paſſés, & à vous ceux de l'avenir, par leſquels je m'efforcerai de vous faire connoître qu'en me perdant, vous avez perdu Votre &c.

Je voulus (continue d'*Aubigné*) en me retirant à *Caſtelgelgaloux*, paſſer chez Madame *de la Roque*, qui m'avoit toujours ſervi de mère dans toutes mes diſgraces & mes afflictions. Je trouvai, en y allant, un grand *Epagneul*, qui avoit coûtume de coucher ſur les pieds du Roi de Navarre, & ſouvent dans ſon lit, entre *Frontenac* & moi. Cette pauvre bête, alors abandonnée de ſon maître, & qui mouroit de faim, m'ayant d'abord reconnu, vint auſſi-tôt à moi, & me fis tant de carreſſes, que j'en fus attendri, & la mit en penſion chez une femme. La ville, après avoir fait graver ſur ſon collier, ce ſonnet :

Le fidelle *Citron*, qui couchoit autrefois
Sur votre lit ſacré, couche, ici ſur la dure.
C'eſt ce fidelle chien, qui apprit de nature,
A faire des amis & des ingrats le choix.
C'eſt lui, qui effrayoit les brigands de ſa voix,
Des dents les aſſaſſins! .... d'où vient donc qu'il endure

La faim, le froid, les dédains & l'injure,
Salaire coûtumier du ſervice des Rois?

Sa fierté, ſa beauté, ſa jeuneſſe agréable,
Le fis chérit de vous : mais il fut redoutable
A vos haineux, aux ſiens, pour ſa dextérité.

Courtiſans, qui jettez vos dédaigneuſes vues,
Sur ce chien délaiſſé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la Fidélité!

Le Roi de Navarre paſſant, dès le lendemain, à *Agen*, le pauvre *Citron*, lui fut amené, ainſi accoûtré. Ce qui le fit changer de couleur, en liſant ces vers. Mais il ſe trouva bientôt plus embarraſſé, lorſqu'à une aſſemblée générale, les députés du Languedoc lui demandèrent où étoit d'*Aubigné*, & ce qu'il avoit fait d'un ſi utile ſerviteur, qui avoit ſauvé leur Province? A quoi il répondit pourtant, qu'il le regardoit comme toujours ſien, & qu'il le rappelleroit bientôt auprès de lui....

Tous les reproches qu'eſſuya le Roi de Navarre, le beſoin qu'il eut de

moi, après avoir éprouvé d'ailleurs plusieurs infidélités, le firent enfin résoudre à me rappeller auprès de lui. Il m'écrivit sur ce sujet, quatre lettres consécutives, que je jettai au feu, en les recevant. Mais quand je sus, qu'ayant appris que j'étois prisonnier pour son service à Limoges, il avoit mis à part quelques bagues de la Reine sa femme, pour payer ma rançon; & que la nouvelle lui étant venue, qu'ayant eu la tête tranchée, il avoit témoigné un grand deuil, & perdu le repos; tout cela me toucha, à mon tour, & me détermina à retourner à lui....

Il faut, (dit d'*Aubigné*) en s'adressant toujours à ses enfans) que je vous raconte un trait bouffon d'un nommé *Decour*, garçon très-plaisant, & très-vaillant, que j'avois mis autrefois auprès du Roi de Navarre, pour lui servir de valet-de-chambre; mais qui, lors de ma disgrace, n'y voulut plus rester,

quelques inſtances que lui en fît ce Prince, & voulut à toute force ſuivre ma mauvaiſe fortune. Comme donc je m'en venois à *Nérac* avec lui, je l'envoyai devant, pour annoncer ma venue.

Le Roi lui demanda, d'où il venoit ? A quoi il répondit : Oui. Et comme il continuoit de répondre Oui à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit, il finit par dire au Roi, qui n'y concevoit rien : Sire, je dis toujours Oui, parce que ce qui fait chaſſer les gens de bien d'auprès des Rois, c'eſt pour ne pas proférer ce mot à toutes les demandes qu'ils leur font....

(D'Aubigné *voyant ſon maître, que des intrigans de ſa Cour, gagné par celle de France, étoit preſque déterminé à partir pour Paris ; & imaginant que* Ségur, *chef de ſon Conſeil, avoit appuyé cet avis*).

Pour rompre ce deſſein, (dit-il) qui ne plaiſoit point aux zèlés hugue-

nots, voici ce que je fis : comme je connoiſſois parfaitement le caractère de *Ségur*, un jour qu'il paſſoit par la ſalle où la jeuneſſe de la Cour tiroit des armes, je parus devant lui, tout ému de cet exercice ; & le prenant par la main, je le menai à une fenêtre qui regardoit ſur les rochers de *la Bayre*. Là, lui faiſant remarquer le précipice qui étoit au-deſſous de cette fenêtre : je ſuis chargé (lui dis-je) de la part de tous les gens de bien qui ſont ici, de vous dire, que voilà le ſaut qu'il vous faudra faire, le jour que notre maître partira pour la Cour de France ! *Ségur*, fort étonné d'un pareil propos, me demanda : Eh ! qui oſera me faire faire ce ſaut ? Ce ſera moi, (lui repliquai-je) & ſi je ne puis pas le faire ſeul, voici ceux qui m'aideront. Surquoi *Ségur*, ayant tourné la tête, il apperçut une dixaine de compagnons, des plus déterminés, qui enfonçoient le

chapeau, ſelon leur coûtume ordinaire, quand on les regardoit en face, ſans qu'ils fuſſent de quoi il étoit queſtion....

Le voyage n'eut pas lieu....

(D'Aubigné, *étant parti peu de temps après, pour aller voir ſa femme, étant averti en revenant à* Nérac, *que la Comteſſe de* Guiche, *Maîtreſſe du Roi, d'accord avec les mêmes intriguans, lui avoit fait promettre de le faire mourir, au cas qu'il revînt à* Nérac; d'Aubigné, *malgré les inſtances & les prières de ſes amis, monte à cheval, & y arrive*).

En deſcendant de cheval (dit-il) je mis, contre ma coûtume, un poignard à ma ceinture, & je m'en fus par un eſcalier ſecret, trouver le Roi de Navarre, que je ſurpris dans ſon cabinet avec la Comteſſe de *Guiche*. Mon maître ſurpris & interdit de mon arrivée, héſita ſur la manière dont il me recevroit. Ce qu'ayant reconnu, je pris

témérairement la parole, & avec un front d'airain : Eh quoi ! mon maître ! (lui dis-je) un Prince ſi brave peut-il ſe laiſſer emporter à tant de doutes ? Je ſuis venu voir, en quoi j'ai péché ; & ſavoir ſi vous voulez payer mes ſervices en Roi, ou en vrai Tyran ? ... Surquoi, tout troublé, il me répondit : vous ſavez bien, d'*Aubigné*, que je vous aime ? ... Mais je vous prie de r'habiller l'eſprit de *Ségur*, qui eſt étrangement mutiné contre vous. Ce que j'allai faire incontinent, & lui cauſa une telle frayeur par mes reproches, & par la montre de mon poignard, que ſitôt que je l'eus quitté, il s'en vint, tout courant, dire au Roi : *Sire*, votre Ecuyer eſt plus homme de bien, que vous & moi. Enſuite, pour me prouver qu'il ne conſervoit plus aucun mal-talent contre ma perſonne, il me fit payer deux mille cinq cens écus, qui m'étoient dus pour des voyages que j'a-

vois faits par ordre de mon maître, & deſquels je n'eſpérois jamais tirer un Teſton....

(D'Aubigné, *après avoir rendu nombre d'autres ſervices au Roi de Navarre, ce Prince étant enfin devenu Roi de France, au ſiége de Rouen, le nomma ſergent de bataille.* Et d'Aubigné *s'étant preſque immédiatement après retiré de la Cour, ſans trop dire pourquoi; après avoir été quelques années ſans y revenir, entend dire de tous les côtés, que le Roi eſt tellement irrité contre lui, que ce Monarque avoit juré, en pleine table, de le faire mourir, au cas qu'il retombât jamais dans ſes mains*).

Pour faire donc voir (dit-il) à ces diſcoureurs, que je ne m'étois retiré de la Cour que de ma pure volonté, & que ce n'étoit que ma ſeule fantaiſie qui m'avoit empêché d'y retourner, j'y fis un voyage, & enſuite pluſieurs

autres. Etant arrivé à *Chauny*, je m'en fus, incontinent au logis de la belle *Gabrielle*, où le Roi devoit ſe rendre. Là, deux Gentilshommes de mes amis, m'ayant apperçu, me prièrent inſtamment & amicalement de ne point me préſenter à Sa Majeſté, qui étoit, à ce qu'ils me diſoient, terriblement ulcéré contre moi; & de fait, j'entendis de ſes Officiers qui délibéroient entre eux de me mettre à la garde d'un Capitaine des Gardes, ou en celle du Prévôt de l'Hôtel. Tout cela ne me fit point peur, & malgré ces deux amis, je voulus reſter. Je me plaçai même le ſoir entre les flambeaux qui attendoient le *Roi*. Et comme ſon carroſſe paſſoit devant la maiſon, j'ouis mon maître qui diſoit à ceux qui étoient avec lui: Voilà Monſeigneur d'*Aubigné*: Epithete de Seigneurie, qui ne me parut de bon augure! .... Je m'avançai pourtant, à la deſcente du carroſſe; & le Roi me

fit l'honneur de me baiſer, & de me dire de donner la main à ſa Maîtreſſe, qu'il fit même démaſquer, pour me baiſer auſſi. Ce qui donna occaſion aux courtiſans de s'entre-demander, en riant: « Eſt-ce donc là la mauvaiſe » réception que nous croyons qui lui » ſeroit faite ? Et la belle *Gabrielle*, » en le baiſant, fait elle la charge du » Prévôt de l'Hôtel, que nous nous » étions imaginé devoir arrêter d'*Au-* » *bigné*, il n'y a qu'un inſtant ? » Je menai donc ainſi, à la vue de toute la Cour, la belle *Gabrielle* à ſon appartement; où mon maître s'étant rendu auſſi-tôt, il ordonna à tout le monde de ſe retirer, & ne fit entrer que moi ſeul, avec *Juliette d'Eſtrées*, ſœur de ſa maîtreſſe, dans la chambre de la belle *Gabrielle*. Je m'y promenai entre lui & elle pendant plus de deux heures. Et c'eſt là que je proférai le bon mot ſur ſa bleſſure à la lèvre, par *Jean*

Châtel, & qui a couru toute la France. Mon maître ne le prit point en mauvaiſe part. Mais ſa Maîtreſſe s'écria: « Oh, les belles paroles, mais bien mal employées ! » Oui, Madame, (repliquai-je) car elles ne ſerviront de rien.

Cependant la belle *Gabrielle*, touchée d'une telle hardieſſe, & deſirant s'acquérir l'amitié d'un perſonnage de cette trempe, inſpira au Roi le deſſein de m'attacher plus intimement à ſon ſervice, & de m'y affermir, en me confiant les grands projets qui lui rouloient dans la tête ſur l'élévation du petit *Céſar*, depuis Duc de *Vendôme*, que le Roi fit apporter tout nud, & qu'il me mit lui-même entre les mains, en me diſant qu'il vouloit, lorſqu'il auroit trois ans, que je l'emmenaſſe en *Xaintonge*, pour le faire élever parmi les huguenots, afin de les lui rendre favorables.

N. B.

N. B. *On pourroit ſans doute, & ſans riſquer d'ennuyer le Lecteur, s'étendre davantage ſur tous les traits auſſi curieux & auſſi piquans que nombreux que renferment ces intéreſſans & vraiement ſinguliers Mémoires : mais l'Éditeur qui croit ceci aſſez ſuffiſant pour lui en donner une idée, ainſi que le deſir de les lire dans l'Ouvrage même, craindroit d'anticiper ſur ſon loiſir.*

P. S. *L'Editeur ne peut pourtant ſe refuſer à celui de rapporter encore, ne fuſſe qu'en faveur de ceux qui ne ſe trouveroient pas à portée de pouvoir lire l'Ouvrage même, (aujourd'hui peu commun,) cette dernière & ſurprenante converſation, entre le Grand* Henri *&* d'Aubigné.

Le Duc de la *Trimouille* (dit-il) étant mort accablé de la disgrace du Roi, peu de temps après mon dernier voyage de Paris, je pris la résolution de partir du Royaume, parce que je ne voyois plus personne dans le *Poitou* sur qui je pusse me confier pour défendre ma vie contre les secrettes embuches de la Cour. Tous les autres Seigneurs huguenots s'étant laissés corrompre par des pensions, j'étois au moment de m'embarquer avec mes meilleurs effets, lorsqu'un courier m'apporta des lettres de la propre main de mon Maître, & de la *Varenne*, qui me mandoient, & m'assuroient que je serois bien reçu. J'étois alors dans une de ces fréquentes éclypses de la bonne grace du Roi : ces lettres me déterminèrent pourtant à me rendre à Paris. Là, le Roi, sous couleur de me charger de l'inspection des jouxtes ou Tournois qui se préparoient, me

tint plus de deux mois ſans me parler de rien de ce qu'il avoit contre moi dans le cœur. A la fin, comme j'entrois un jour avec lui dans un bois où il alloit chaſſer : d'*Aubigné*, (me dit-il) je ne vous ai point encore diſcouru de vos Aſſemblées de Religion, où vous avez penſé tout gâter, parce que je ſuis perſuadé que vous y alliez de bonne foi.... Sire, (lui dis-je, après avoir écouté tous ſes reproches) j'ai été député malgré moi, à ces Aſſemblées, tandis que bien d'autres briguoient cet honneur. Ainſi, ſans oublier celui qu'on m'a fait, je vous avouerai ingénuement, que je ſavois déjà que nos plus apparens huguenots, hormis feu M. *de la Trimouille*, s'étoient vendus à Votre Majeſté.... Si je vous ai déplu en cela, j'oſe vous dire encore, que j'aime mieux perdre la vie, ou ſortir de votre Royaume, que de gagner vos bonnes graces en

trahiſſant mes frères & compagnons. Cependant, quoiqu'il arrive, je prierai toujours Dieu qu'il vous béniſſe & vous conſerve.

Sur cela le Roi me répartit : « Con-» noiſſez-vous le Préſident *Jeannin*, » qui a manié toutes les affaires de *la* » *Ligue*; par le paſſé ? Je veux que » vous faſſiez habitude avec lui ; & » je me fierai mieux en vous & en » lui, qu'en tous ceux qui ont joué » *au double* ».

A ces derniers mots, mon Maître m'embraſſa, & ſuivit ſa chaſſe. Sur quoi, courant après lui, & l'ayant atteint : Sire, (lui dis-je) en regardant votre viſage, je reprens mes anciennes libertés & hardieſſes.... Défaites trois boutons de votre pourpoint ; & en voyant votre cœur, faites-moi la grace de me dire ce qui vous a mû à me haïr ? Alors ce Prince, pâliſſant, comme il faiſoit ordinairement en par-

lant d'affection, me répondit : « Vous » avez trop aimé la *Trimouille*. Vous » ſaviez que je le haïſſois ; & cepen- » dant vous n'avez pas laiſſé de lui » continuer toujours vos affections ».

Sire, (répartis-je) j'ai été nourri aux pieds de Votre Majeſté ; j'y ai appris, de bonne heure, à ne pas délaiſſer les perſonnes affligées & accablées par une puiſſance ſupérieure. Approuvez donc en moi cet apprentiſſage de vertu, que j'ai fait auprès de vous ? Cette dernière réponſe fut ſuivie d'une ſeconde embraſſade que me fit mon Maître, en me diſant de me retirer.

Sur quoi il faut que je vous diſe ici, mes enfans, que la France en le perdant, perdit un des plus grands Rois qu'elle eût encore eu. Il n'étoit pas ſans défauts, ſans doute ; mais en récompenſe il avoit de bien ſublimes vertus !

PORTRAIT DE M. DE VOLTAIRE.

Par M. le Marquis de Charoſt, *tué en Allemagne, en 1734.*

Vous me demandez le portrait de *M. de Voltaire*, que vous ne connoiſſez, dites-vous, que par ſes ouvrages. C'eſt déjà beaucoup, ſelon moi, que de connoître l'auteur; mais vous voulez voir l'homme? Je vais eſſayer de vous peindre l'un & l'autre.

M. *de Voltaire* eſt de la taille des grands hommes, c'eſt-à-dire, un peu au-deſſus de la médiocre. Je parle à un Naturaliſte, ainſi point de chicanne ſur l'obſervation. Il eſt maîgre, d'un tempéramment ſec, il a la bile brûlée; le viſage décharné, l'air ſpirituel & cauſtique, les yeux étincelans & ma-

lins : tout le feu que vous trouvez dans ſes Ouvrages, il l'a dans ſon action ; vif juſqu'à l'étourderie, c'eſt un *ardent*, qui va & qui vient, qui vous éblouit & qui pétille.

Un homme conſtitué ainſi, ne peut manquer d'être valétudinaire. Gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis, il ſait le monde & l'oublie ; le matin Ariſtipe & Diogène le ſoir, il aime la grandeur & mépriſe les grands ; aiſé avec eux, contraint avec ſes égaux, il commence par la politeſſe, continue par la froideur, & finit par le dégoût. Il aime la Cour, & s'y ennuie ; ſenſible ſans attachement, voluptueux ſans paſſion, il ne tient à rien par choix, il tient à tout par inconſtance. Raiſonnable ſans principes, ſa raiſon a ſes excès comme la folie des autres. L'eſprit peu droit, le cœur injuſte, il

perce tout & ſe moque de tout. Il ſait auſſi moraliſer, ſans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéreſſé, il travaille moins pour ſa réputation que pour l'argent, il en a faim & ſoif : enfin il ſe preſſe de travailler, pour ſe preſſer de vivre. Il étoit fait pour jouir, il veut amaſſer. Voilà l'homme ; voici l'auteur :

Né Poëte, les vers lui coûtent trop peu. Cette facilité lui nuit, il en abuſe : il n'a donc preſque rien d'achevé. Ecrivain facile ; ingénieux, élégant, après la Poéſie ſon métier ſeroit l'hiſtoire, s'il faiſoit moins de raiſonnemens & jamais de parallèles, quoiqu'il en faſſe quelquefois d'aſſez heureux.

M. *de Voltaire*, dans ſon dernier Ouvrage, a voulu ſuivre la manière de *Bayle* ; il tâche de le copier, en le cenſurant. On a dit, depuis long-temps, que pour faire un Ecrivain ſans paſſion, & ſans préjugé, il faudroit

qu'il n'eût ni Religion ni Patrie : ſur ce pied-là, M. *de Voltaire* marche à grands pas vers la perfection. On ne peut l'accuſer d'être trop partiſan de ſa nation, on lui trouve, au contraire, un Tic approchant de la manie des vieillards : ces bonnes gens louent toujours le paſſé, fort mécontens du préſent.

M. *de Voltaire* eſt toujours mécontent de ſon pays, & vante avec excès ce qui eſt à mille lieues de lui. Pour la Religionon, voit bien qu'il eſt indécis à cet égard. Sans doute il ſeroit l'homme impartial, que l'on cherche, ſans un petit levain d'anti-Janſéniſme, un peu trop marqué dans ſes Ouvrages. M. *de Voltaire* a beaucoup de cette Littérature Étrangère & Françoiſe, & de cette érudition mêlée, qui eſt ſi fort à la mode aujourd'hui. Politique, Phyſicien, Géomètre, il eſt tout ce qu'il veut, mais toujours ſuperficiel,

& incapable d'approfondir : il faut pourtant avoir l'Eſprit bien délié pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr : ſatyrique ingénieux, mauvais critique. Il aime les ſciences abſtraites, & l'on ne s'en étonne point. On lui a reproché de n'être jamais dans un milieu raiſonnable, tantôt Philantrope, tantôt Satyrique outré ; en un mot : M. *de Voltaire* veut être un homme extraordinaire. *Non vultus, non color unus.*

DÉFI

ENTRE TROIS ANCIENS PEINTRES FLAMANDS.

Si la Peinture & la Poéſie ſont ſœurs ; (*ut Pictura Poeſis*) l'Anecdote dont il s'agit ne ſemblera pas ici déplacée.

Van Goyen, *Knip-Berghen*, & *Parcelles*, gagèrent un jour à qui feroit mieux un Tableau *impromptu*, c'eſt-à-dire, en tant d'heures convenues, dans le courant de la journée.

Van Goyen, * qui commença, ſurprit l'aſſemblée par ſa manœuvre : il prit ſon Panneau, & ſans rien deſſiner deſſus, il frotta par-tout du clair &

* Né à *Leyde*, en 1596. Les deux autres ſont à peu près du même temps.

du brun, plus ou moins, enſorte qu'on ne ſavoit ce que cela pourroit produire ; lorſqu'on vit, tout-à-coup, ſortir de ce cahos, un Ciel léger, & des lointains, avec de petites maiſons bien diſtinctes : un reſte de Fortifications s'offroit ſur le ſecond Plan, avec une porte d'eau, qui laiſſoit voir, près de-là, une chûte conſidérable, une rivière avec des vaiſſeaux, & des batteaux pleins de petites figures ; & ſur le devant, des maſſes larges & ombrées ; qui donnoient la perfection à ce Tableau, heurté avec eſprit, & d'une excellente couleur.

Knipberghen commença ſur une grande Toile un autre Payſage : il paroiſſoit que celui-ci prenoit ſur ſa palette, des Ciels, des lointains, des rochers, des ruiſſeaux & des arbres tout faits, qu'il ſembloit uniquement appliquer ſur la toile ; & finit ſon Ta-

bleau avant l'expiration du temps prescrit.

Mais *Parcelles* démonta tous les Artiſtes qui le virent commencer. Ayant pris ſa Palette & ſes pinceaux ; il reſta long-temps devant la Toile, à réfléchir ſur ce qu'il alloit faire, & même aſſez pour faire croire qu'il perdroit la gageure ; lorſque partant comme un trait, il procéda à ſa beſogne, avec tant de vîteſſe & de légèreté, qu'il l'eût terminée au moment qu'on l'eſpéroit le moins.

Son Tableau, qui étoit une Marine, & qui pouvoit être regardé comme produit après les plus profondes réfléxions, enleva tous les ſuffrages. Ceux de *Van Goyen* & de *Kniphberghen*, étoient auſſi pleins d'eſprit que de goût; mais *Parcelles* avoit non-ſeulement pour lui tous ces avantages, mais de plus toute la vérité d'une nature qui ſembloit avoir inſpiré, & conduit ſon Etude.

P. S. A propos d'un évènement ſi frappant, oſeroit-on haſarder de dire combien il ſeroit à ſouhaiter que la mode de ces gageures entre les grands Artiſtes, & même entre ceux qui ſont ſur la voie de le devenir, pût ſe renouveller de nos jours? .... Quel motif d'émulation! Quel aiguillon plus puiſſant, ſur-tout pour ceux à qui le louable enthouſiaſme de leur Art eſt ſeul capable d'inſpirer & de faire enfanter de grandes choſes!

ANECDOTE,

Concernant Ragotski, *Prince de Tranſilvanie.*

IL fut mis en priſon au château de *Neusdadt*, en 1701, comme accuſé d'avoir voulu ſoulever *la Hongrie* contre l'Empereur, & couroit grand riſque de n'en ſortir que pour aller à l'échafaud.

La Princeſſe, ſon épouſe, qui l'aimoit, & qui en étoit aimée, ne s'occupoit à faire uſage de ſon crédit auprès de l'Impératrice, dont elle étoit parente, que pour tâcher de faire prolonger ſon procès, en attendant qu'elle pût trouver quelque moyen de lui procurer la liberté. Elle étoit jeune, belle, bien faite, auſſi intrigante que ſpirituelle, & ſenſible au plaiſir de

plaire. Avec ces qualités elle ne pouvoit manquer d'avoir beaucoup de partiſans & d'amis, même dans une Cour, d'où le caractère auſtère de l'Empereur & le zèle de l'Impératrice n'avoient pû bannir la galanterie : Tous ne voyoient la Princeſſe de *Ragotski* plutôt comme la femme d'un infortuné, que comme comme celle d'un coupable. Après avoir ſû mettre dans ſes intérêts les Moines mêmes, ce fut par eux qu'elle parvint à apprendre des nouvelles de ſon mari, & à lui donner des ſiennes. Elle découvrit également, par leur moyen, que l'Officier chargé de le garder, étoit un ſoldat de fortune, appellé *Lehman*, homme adonné à ſes plaiſirs, & qui par tempérament, ou pour adoucir l'ennui de la priſon où il étoit, pour ainſi dire, enfermé lui-même, avoit fait du château de *Neuſtadt* où il commandoit, une eſpèce de petit ſérail.

La Princeſſe de *Ragotski*, inſtruite de ces particularités, jugea bientôt qu'un homme de l'humeur du Capitaine *Lehman*, ne ſeroit pas inſenſible à la vue de ſon portrait, en fit faire un très-ſoigneuſement, & le lui envoya dans une boîte, garnie de diamans. Ce cadeau fut reçu avec la plus vive reconnoiſſance ; & le deſir de voir, une Princeſſe qu'il trouvoit ſi belle, ne contribua pas peu à lui accorder la première grace qu'elle lui demanda, qui étoit de pouvoir, avec ſa permiſſion, paſſer, ne fut-ce qu'une nuit, avec ſon mari.

Sur le conſentement du Gouverneur, auquel elle avoit fait promettre le ſecret le plus inviolable, la Princeſſe demanda à l'Impératrice la permiſſion d'aller accomplir un vœu à *Mariendal*, pélerinage alors fort en vogue, à douze lieues de *Vienne*, & aſſez voiſin de *Neuſtadt*.

Arrivée à *Mariendal*, elle y trouva une amie du Capitaine *Lehman*, ainſi que le frère de ce dernier; qui lui procura un habillement complet de payſanne, au moyen duquel elle fut, ſans courir aucun riſque, introduite dans le château. Ce ne fut pourtant pas ſans avoir eſſuyé de la part des ſentinelles tous les propos & les brocards qu'ils avoient coûtume de tenir à toutes celles qui venoient faire au Gouverneur de ſemblables viſites, & qui lui-même en rioit ſouvent ainſi qu'eux.

Les deux époux, & ſur-tout l'épouſe, après avoir comblé le Gouverneur des témoignages de leur réconnoiſſance, ainſi que des eſpérances les plus capables de le ſéduire, au cas qu'il pût, ſans ſe compromettre, faciliter l'évaſion du Prince; ces promeſſes l'ébranlèrent au point de ſe prêter à leurs deſirs, pourvu qu'on obtint de

ſon frère qu'il ſe chargeât de l'exécution du projet propoſé.

Ce frère, plus jeune, & plus préſomptueux, enchanté de la propoſition que lui en fit la Princeſſe, propoſition aſſaiſonnée de toutes les grâces faites pour lui inſpirer les eſpérances les plus flatteuſes, ne ſe fit pas long-temps prier pour lui promettre qu'il la ſerviroit, dûſſe être au péril de ſa vie ; la ramena en conſéquence dès le ſurlendemain à *Mariendal*, où elle reprit ſes habits, & revint à *Vienne*, très-ſatisfaite de ſon pélerinage.

Après s'être concertée avec ce jeune homme, la Princeſſe s'étant hâtée de faire toutes les diſpoſitions néceſſaires pour aſſurer la fuite de ſon époux, c'eſt-à-dire, pour lui faire tenir des chevaux prêts ſur la route qu'il avoit à ſuivre, & pour s'aſſurer ſous divers prétextes des batteaux néceſſaires pour traverſer les différens bras du *Danube*,

que forme l'iſle de *Schut*, & de manière qu'il n'eût à craindre aucune eſpèce de retardement, le jeune homme ſe rendit à *Neuſtadt*, en prétextant qu'il venoit prendre congé de ſon frère, avant que d'aller rejoindre ſon Régiment.

Il avoit même déjà fait préparer, & porter dans la chambre du Gouverneur, ſon porte-manteau & un habit de Palfrenier, à la faveur duquel le Prince en devoit ſortir. La porte de la chambre où le priſonnier étoit gardé, étoit dans le fond d'une longue galerie, & celle du Capitaine *Lehman* lui étoit contigue. L'ordre étoit que la chambre du Prince reſtât toujours ouverte, afin que la ſentinelle qui y étoit poſtée le ſâbre à la main, pût toujours voir ce qui s'y paſſoit.

Vers le ſoir du jour choiſi pour l'évaſion, au moment où l'on éclairoit dans le château, le Capitaine paroît à

la porte, tenant à la main une chandelle, qu'il donne à la ſentinelle pour l'aller allumer au bout du corridor. Le Prince, qui étoit prévenu, ſaiſit cet inſtant. ſe gliſſe dans la chambre du Capitaine, endoſſe l'habit de Palfrenier, charge ſes épaules du porte-manteau du jeune *Lehman*, & précédé par cet Officier, non ſuſpect à la garniſon, ſort du château ſans être reconnu, traverſe heureuſement toute la Hongrie, & arrive enfin en Pologne.

Il regrettoit pourtant de n'avoir pû déterminer le Gouverneur à le ſuivre. Mais cet homme, retenu par ſon avarice, ayant remis ſa fuite au lendemain, fut découvert, arrêté par ſes propres ſoldats, & peu de jours après exécuté à mort.

Le jeune *Lehman*, quoiqu'il ne fût guère plus ſage que ſon frère, fut cependant moins malheureux. Il n'avoit

rien eu de plus preſſé que de voler à *Vienne*, annoncer à la Princeſſe la nouvelle de l'heureuſe évaſion de ſon mari; & peut-être l'auroit-il fait ſouvenir du prix qu'elle avoit attaché à ce ſervice, ſi cette évaſion n'eût pas été déjà connue à *Vienne*, & ne l'eût forcé de ne ſonger qu'à mettre ſa vie en ſûreté, en quoi il fut très-généreuſement aidé par la Princeſſe.

P. S. Ce Prince dont les biens furent confiſqués, & la tête miſe à prix par l'Empereur, s'en vengea en ſe faiſant déclarer Chef des *Hongrois* mécontens : « Si vous trouvez quel-
» qu'autre plus digne de vous com-
» mander, (leur dit-il) j'offre de
» ſervir ſous ſes ordres; & dans quelque
» rang que vous me placiez, je me
» tiendrai toujours heureux de com-
» battre

» battre pour votre liberté, & de » mourir les armes à la main en rem- » pliſſant ce devoir ».

Il prit, deux mois après le Fort de *Katto*, & paſſa au fil de l'épée les Impériaux qui n'avoient point fait de grace aux *Hongrois*. Après avoir fait la guerre avec autant de ſuccès que de gloire, les Etats de *Hongrie* le déclarèrent Protecteur du Royaume, en attendant l'élection d'un nouveau Roi. Ce ne fut qu'en 1713, que la *Hongrie* ayant fait ſa paix avec l'Empereur, le Prince de *Ragotski* paſſa en France, & de-là à *Conſtantinople*, où il a toujours demeuré depuis, eſtimé de la Cour *Ottomane*, & aimé de tous ceux qui connoiſſoient & ſavoient apprécier ſes grandes qualités. Il y mourut le 8 Avril 1725, âgé d'environ 56 ans.

AVIS D'*ANTOINE BAIF* AU ROI LOUIS XIII, AGÉ DE TREIZE ANS.

SIRE,

Auguſte fut neveu du premier Empereur ;
Vous êtes fils des Rois les plus grands de la Terre.
Auguſte jeune encor fut des vieux la terreur ;
Et votre jeune bras les plus vaillans atterre.
Auguſte ayant conquis le Monde par la guerre,
Le garda par la paix ; vous en ferez ainſi.
Il aima les Savans : aimez-les donc auſſi,
De peur que ſa vertu par leur Muſe annoblie,
Fixe ſa gloire au point que la vôtre en oublie.

ANECDOTE

ANECDOTE FRANÇOISE ET GALANTE.

SEPT gens de Lettres, unis entre eux, avoient coûtume, il y a environ vingt-cinq ans, de ſe raſſembler, & de dîner alternativement & joyeuſement le Dimanche, ce qui leur avoit fait donner le nom de *Dominicaux*. On y préſuma bientôt du myſtère, & d'autant plus aiſément que quelques Dames de la connoiſſance de ces Meſſieurs avoient deſiré, mais inutilement, d'y être admiſes.

Un jour que les Aſſociés alloient ſe mettre à table, les deux battans de la ſalle s'ouvrent : c'eſt la jeune & charmante *Mademoiſelle A**** qui ſe préſente, auſſi richement que galamment

habillée, & dont la petite harangue vraiement plaiſante, la fit très-agréablement accueillir & unanimement admettre au nombre des *Frères*. Au deſſert, le bruit que faiſoit dans le monde ſa liaiſon connue avec M. le C. D. L...., ayant engagé la compagnie à la prier de vouloir bien leur en faire la véritable hiſtoire; elle en fit le récit d'une façon ſi franche, ſi vive & ſi touchante, que chacun des *Frères* en étoient preſque attendris juſqu'aux larmes; lorſqu'elle la termina, tout-à-coup, par un ſeul mot, auquel il n'étoit guère poſſible qu'on pût s'attendre.

C'eſt ſurquoi les vers ſuivans, où l'Éditeur la fait parler, quoiqu'en très-peu de mots, mettront le Lecteur à portée de prononcer :

J'aimois *Damis*; il m'aimoit à la rage.
Mais, à ſes yeux, toute Ombre étant un corps,

C'étoit un Tigre; & notre voiſinage,
Souvent pour moi redoutoit ſes tranſports :
Chacun ſavoit, plaignoit mon eſclavage ! ....
—Eh bien ? —Eh bien.... j'étois heureuſe alors!

Heureuſe ? (s'écria *Saurin* *,
Ainſi que toute l'aſſemblée)
—Hélas, j'avois bien du chagrin....
Mais j'aimois.... Et j'étois aimée !

* De l'Académie Françoiſe, l'un des *Dominicaux*

LETTRE DU DUC DE VENDOME, A LOUIS XIV.

A *Gand*, le 12 Juillet 1708, ſix heures du matin.

SIRE,

J'arrive ici dans le moment, & ayant fait, heureuſement, l'arrière-garde. Je viens de terminer une Action, dont *Monſeigneur le Duc de Bourgogne*, à qui rien n'eſt échappé, vous rend compte, & qui lui fait autant d'honneur par les preuves de la valeur qu'il a données, que de confuſion à *MM...* Je ne veux point charger leur inten-

tion, que je crois avoir été bonne; mais je ne dois pas taire à *Votre Majeſté* avec quel travers ils ont penſé, ni avec quelle roideur ils ont réſiſté à mes avis tous contraires à ce qui s'eſt paſſé, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe retirer, & que j'ai ſoutenus juſqu'à porter mon zèle au-delà des bornes du reſpect que je dois à la préſence de Meſſeigneurs les Princes.

Comme je me trouve inutile au ſervice de *Votre Majeſté* avec des gens qui ne déférent ni à mon rang, ni à mon expérience, & qui me croiſent dans les occaſions eſſentielles, je la ſupplie, très humblement, de trouver bon que je me retire; & de vouloir bien épargner à un ancien Général de vos armées, la honte de n'y être plus en ſa place; ainſi que d'en occuper une qui ne me rend que le triſte témoin du peu de ſuccès de vos armes, ſur lequel le public ne me feroit ni grace ni juſtice.

Après la confiance dont *Votre Majeſté* m'avoit honoré depuis ſi long-temps, & que je ne dois jamais commettre pour ſa gloire, ni même pour la mienne; ſi j'oſe me compter pour quelque choſe, j'attendrai les ordres de *Votre Majeſté* avec la ſoumiſſion fidelle & reſpectueuſe que je vous dois.

Sire, &c.

N. B. *Cette lettre fut écrite immédiatement après le combat d'*Oudenarde. *Le Duc* de Bourgogne *avoit aſſemblé les principaux Officiers de l'armée, pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Le Duc* de Vendôme *avoit été d'avis que l'armée du Roi paſſât la nuit ſur le champ de bataille, pour recommencer le lendemain, ou de ſe régler ſur les mouvemens que les ennemis feroient. Ce ſentiment qui (dit-on) étoit le ſeul qu'on dût ſuivre, avoit été rejetté*

par le Comte de la Mothe, *le Marquis* d'O, *& quelques autres qui, au contraire furent d'avis de décamper inceſſamment, pour aller couvrir* Gand.

*On ſait quelles furent les funeſtes ſuites des contradictions que ce grand homme continua de rencontrer de la part des envieux de ſa gloire. Auſſi perſiſta-t-il dans l'intention de quitter l'armée; ce qu'il fit après en avoir obtenu la permiſſion du Roi, & ſe retira dans ſa maiſon d'*Anet, *où il fut pendant près de deux ans, ſans prendre aucune part aux affaires.*

En 1710, les affaires d'Eſpagne étant preſque déſeſpérées, & Philippe V *dans la ſituation la plus alarmante,* Louis XIV *lui-même ſe trouvant hors d'état de lui fournir aucun ſecours, prit le parti de lui envoyer M. le Duc de* Vendôme. *L'arrivée de ce Héros ranima tellement les eſpérances, & ſon argent le courage des partiſans de*

Philippe, *que les victoires qu'ils remportèrent ſous ſes ordres*, *à* Brihuage, Villavicioſa, &c. *le mirent en état de ramener* Philippe *triomphant dans Saragoſſe, & de-là dans* Madrid. *De quel prix eſt ſouvent un ſeul homme !*

C'eſt à cette occaſion que la Ducheſſe du Maine *lui écrivit la lettre ſuivante :*

« S'il m'étoit auſſi facile de faire » une belle lettre, comme il vous eſt » aiſé de rétablir les Rois, je vous » dirois, Monſieur, les plus belles » choſes du monde ſur la grande & » très-grande nouvelle que nous venons » d'apprendre ; mais il s'en faut bien » que je n'aie cette heureuſe facilité. » Je me ſouviens, d'ailleurs, fort à » propos, du Proverbe qui dit : *A* » *grand Seigneur, peu de paroles.* » C'eſt pourquoi je vous dirai plus la- » coniquement que perſonne, que vous » êtes l'homme du monde le plus » comblé de gloire, le plus aimable, &

« le plus aimé de tous les honnêtes » gens, ainſi que de votre famille. Entre » tous ceux qui la compoſent, faites-» moi l'amitié de croire, Monſieur, » que perſonne ne ſurpaſſe ma ſenſi-» bilité pour vous, &c. &c. »

L'Editeur de ce Recueil a oſé tenter de conſacrer à la gloire de ce Héros, l'Épitaphe ſuivante :

Ci gît, qui ſût aimer, plaire & combattre,
Sous les drapeaux de *Vénus* & de *Mars*,
Vendôme enfin, qui fut, à tous égards,
Digne Petit-fils d'Henri quatre !

Il mourut en 1712, d'une indigeſtion, à l'âge de 58 ans ; &

Philippe V lui donna, en pleurant, la ſépulture à l'*Eſcurial*, parmi les cendres des Rois ſes prédéceſſeurs.

LETTRES DU FEU *ROI DE PRUSSE* *

AU ROI *STANISLAS* DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE.

QUOIQUE ce ne ſoit pas le Bailly *de Froulay*, mais le Baron *Scheffer* qui m'a remis la lettre de Votre Majeſté, elle ne m'en a pas été moins agréable. Je me ſouviens, avec plaiſir, de vous avoir vu à *Koniſberg*, n'ayant pour vous que votre mérite, ſoutenir l'adverſité, avec plus de courage que n'en montroit votre rival, qui n'avoit pour lui que la fortune. J'ai vu ce que peut

* Les différens traits épars, qui caractériſent eſſentiellement les hommes célèbres, ſont toujours dignes d'être recueillis, & ſur-tout dans un Ouvrage tel que celui-ci.

la vertu ſur le cœur des hommes : j'ai vu cette Cour de Polonnois, que raſſembloit autour de Votre Majeſté, non la force, non l'intérêt, mais l'eſtime, mais l'amour pour le meilleur des Rois, & le plus généreux des citoyens qu'ait eu cette République. Puiſſiez-vous vivre long-temps heureux & tranquille à *Lunéville*, & jouir de toutes les bénédictions que vous doivent les Lorrains, pour tous les biens que vous leur faites ! Né pour faire le bonheur des hommes, en quelques climats, & de quelques nations qu'ils ſoient, puiſſiez-vous en recueillir long-temps les récompenſes ! Pour moi, dont le ſtyle s'aſſujettit rarement à l'étiquette des Chancelleries, je vous dirai, naïvement, que je vous aime de tout mon cœur, & que j'eſtime bien autrement en Votre Majeſté l'homme bienfaiſant, que le Roi. Pardonnez ces écarts où me jette l'enthouſiaſme que m'inſpirent tant de

belles qualités ; & ſoyez bien perſuadé, tout Roi que vous êtes, que les plus fortes raiſons d'Etat ne m'auroient jamais engagé à vous parler de la ſorte, ſi ce n'étoit la vérité qui parle ainſi dans mon cœur.

Signé, FRÉDERIC.

AU MARÉCHAL DE SAXE.

De Charlottembourg,
le 3 Novembre 1746.

M. LE MARÉCHAL,

La lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire, m'eſt très-agréable : je crois qu'elle peut ſervir d'inſtruction pour tout homme qui eſt chargé de la conduite d'une armée. Vous donnez

des préceptes, vous les ſoutenez par des exemples; & je puis vous aſſurer que je n'ai pas été des derniers à applaudir aux manœuvres que vous avez faites dans les premiers bouillons de la jeuneſſe, lorſque l'on ne ſuit que la vivacité de l'imagination, qui n'eſt pas réglée par l'expérience, qu'on ſacrifie tout aux actions brillantes, & aux choſes ſingulières qui ont de l'éclat. A vingt ans, *Boileau* eſtimoit *Voiture*; à trente, il lui préféroit *Horace*.

Dans les premières années que j'ai pris le commandement de mes troupes, j'étois pour les *Pointes*: mais tant d'événemens que j'ai vu arriver, & auxquels mêmes j'ai eu part, m'en ont déſabuſé.

Ce ſont ces mêmes *Pointes* qui m'ont fait manquer la campagne de 1744; & c'eſt pour avoir mal aſſuré la poſition de leurs derrières, que les François & les Eſpagnols ont enfin été réduits à abandonner l'Italie.

J'ai ſuivi, pas à pas, votre campagne de Flandres ; & ſans que j'aie aſſez de préſomption pour me fier à mes jugemens, je crois que la critique la plus ſévère n'y peut trouver priſe.

Le grand Art de la guerre, eſt de prévenir tous les événemens ; & le grand Art du Général, eſt d'avoir préparé d'avance toutes ſes reſſources, pour qu'il ne ſoit point embarraſſé de ſon parti à prendre.

Lorſque le moment déciſif eſt venu, plus les troupes ſont bonnes, bien compoſées, bien diſciplinées, moins il y a d'art à les bien conduire ; & c'eſt à ſurmonter les difficultés que s'acquiert la gloire. Il eſt sûr que celui qui en a le plus à vaincre, doit auſſi avoir une plus grande part à l'honneur.

On fera toujours d'un *Fabius* un *Annibal*, mais je ne crois pas qu'un *Annibal* ſoit capable de ſuivre la conduite d'un *Fabius*.

Je vous félicite de tout mon cœur, ſur la belle campagne que vous venez de finir ; & je ne doute point que le ſuccès de votre campagne prochaine ne ſoit digne des deux précédentes. Vous préparez les événemens avec trop de prudence, pour que les ſuites ne doivent pas y répondre. Le Chapitre des événemens eſt vaſte ; mais la prévoyance & l'habileté, peuvent corriger la fortune.

Je ſuis avec bien de l'eſtime, Votre affectionné ami.

Signé, FRÉDERIC.

LETTRE DU MÊME MONARQUE

A la Marquiſe de Ribeauté, d'Alais, *en Languedoc, qui lui avoit écrit pour le ſupplier de prendre ſous ſa protection Royale, les enfans de* M. Beaucel, *ſon frère, mort au ſervice de Sa Majeſté.*

C'EST toujours avec grand plaiſir, Madame, que je vois arriver la vérité juſqu'à moi; & la manière auſſi ſpirituelle que polie dont vous me la préſentez, me feroit adopter ce principe, quand je n'y ſerois pas auſſi attaché que je le ſuis. J'avois ignoré juſqu'à préſent l'état des enfans du Major de *Beaucel* votre frère. Je m'en ferai rendre compte; & je prendrai ſoin de leur éducation, ainſi que de leur ſubſiſtance,

proportionnellement à leurs beſoins & à leur génie.

Ce n'eſt pas en vain que vous avez cru m'émouvoir en leur faveur; & je vous convaincrai que je ſais reconnoître dans les enfans, les ſervices & le zèle de leur père. La recommandation que vous leur accordez, ne contribuera pas peu à mes attentions à leur égard; les ſentimens qui vous font agir ſont trop eſtimables & trop bien exprimés, pour ne pas mériter mon eſtime.

Sur ce, je prie Dieu, Madame, qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

Signé, FRÉDERIC.

A Poſtdam, ce 10 Mars 1748.

SUR LE PRÉSIDENT DE MONTESQUIEU.

Si la mémoire de l'illuſtre Auteur de *l'Eſprit des loix* a droit d'être, & à plus d'un titre, cher à la Nation, eu égard aux grandes & rares qualités de l'Eſprit, on ſait que celles de ſon cœur ne l'ont pas rendu moins cher, tant à ceux qui ont eu l'honneur de vivre avec lui, qu'à ceux à la connoiſſance deſquels les différens traits de ſon humanité, ainſi que de ſa bienfaiſance, ſont inſenſiblement parvenus.

En voici une qui, bien que déjà imprimé, nous ſemble cependant moins répandue que les autres, & que les âmes ſenſibles croiront, probablement, ainſi que nous, ne pouvoir aſſez l'être.

Monteſquieu étoit Directeur de l'Académe Françoiſe, en 1752, lorſque *Piron* ſe préſenta pour remplir la place vacante par la mort de l'Archevêque de *Sens*. Les ſuffrages ſe réuniſſoient en ſa faveur, lorſque le Directeur reçut ordre de ſe rendre à Verſailles; où le Roi lui dit qu'il ne vouloit pas que *Piron* fût élu. Après avoir reçu cet ordre, & en avoir rendu compte à l'Académie, *Monteſquieu*, quoique ſans liaiſon d'aucune eſpèce avec le malheureux *Piron*, victime d'une cabale très-connue, partageant cependant la douleur dont il ſentoit que cet eſtimable vieillard devoit être pénétré, & ne conſultant que ſon cœur, écrivit la lettre ſuivante à la Marquiſe de *Pompadour*:

« Madame,

» Vous êtes à *Ceeſſy*, où il ne m'eſt

» pas permis d'aller : j'ai l'honneur de » vous écrire ce qui ſe paſſa hier à » l'Académie.

» J'y rendis compte des ordres du » Roi, & comme *M. de Buffon* * » avoit prié ſes amis de ne le point » nommer dans ces circonſtances, » la plupart des Académiciens n'ayant » pas d'autre ſujet à propoſer, ſe trou- » vèrent embarraſſés, & demandèrent » qu'on différât l'élection juſqu'à ſa- » medi en huit.

» *Piron* eſt aſſez puni, Madame,

---

* *M. de Buffon* ne vouloit pas profiter de la diſgrace d'un homme qui avoit des droits à l'Académie antérieurs aux ſiens, qui étoit digne de la place à laquelle il aſpiroit, mais que l'on vouloit punir pour un Ouvrage échappé à l'effervescence d'une jeuneſſe trop inconſidérée, & dont les bonnes mœurs exigeoient qu'on fit un exemple. La délicateſſe de *M. de Buffon* en cette occaſion, métita d'autant plus d'éloges, qu'il étoit abſolument étranger à l'affaire, & qu'on n'auroit pas pu lui imputer d'avoir ambitionné les dépouilles d'un ennemi.

» pour les mauvais vers qu'on dit » qu'il a faits ; d'un autre côté il en a » fait de très-bons.

» Il eſt aveugle, infirme, pauvre, » marié, vieux. Le Roi ne lui accor- » deroit-il pas quelque petite pen- » ſion ?.... C'eſt ainſi que vous em- » ployez le crédit que vos belles qua- » lités vous donnent ; & parce que » vous êtes heureuſe, vous voudriez » qu'il n'y eût point de malheureux !

» Le feu Roi exclut également *la* » *Fontaine* d'une place à l'Académie, » à cauſe de ſes Contes ; & il la lui » rendit ſix mois après, à cauſe de ſes » Fables : il voulut même qu'il fût » reçu avant *Deſpréaux* qui s'étoit pré- » ſenté depuis lui.

» Agréez, je vous ſupplie, le pro- » fond reſpect, &c. »

Deux jours après, *Piron* eut une penſion de cent piſtoles, & a obtenu depuis d'autres grâces.

N. B. Lorſque *Piron* ſe mit ſur les rangs, l'Éditeur de ce Recueil ſe rappelle que quelques Académiciens lui proposèrent de ſe préſenter, en l'aſſurant de leurs ſuffrages ; & qu'après les en avoir remerciés, il ſe hâta d'envoyer les vers ſuivans à l'Auteur de la *Métromanie*.

Piron (dis tu) penſe à l'Académie ? ....
Eh bien, l'Ami, tant mieux : j'y penſe auſſi.
—Quoi ! ton aîné ? Ton maître ? Ton ami ? ....
Quoi ! ce *Piron*, dont la Muſe applaudie,
Toujours fidelle à cet aimable Auteur,
Dans aucun temps n'aſſoupit le Lecteur ;
Tu le voudrois, au ſommet du *Parnaſſe*,
Précéder ? —Oui ; pour lui céder,

LA PLACE.

Le Génie qui règne dans les *Lettres Perſannes* ouvrit les portes de l'Académie Françoiſe au Préſident *de Monteſ-*

quieu, quoique l'Académie fût maltraitée dans ce Livre. Mais la liberté avec laquelle il y parle du Gouvernement, & des abus de la Religion, lui attira une exclusion de la part du Cardinal *de Fleury*.

Montesquieu prit alors un parti très-adroit, pour ramener le Ministre sur son compte : il fit faire, en peu de temps, une nouvelle Edition de son Ouvrage, duquel il retrancha tout ce qui avoit pû lui déplaire, la porta lui-même au Cardinal, qui ne lisoit guère ; & cet air de confiance, soutenu par quelques personnes de crédit, fit bientôt r'ouvrir à l'Auteur les portes de l'Académie.

Il résultoit des observations que *Montesquieu* avoit faites dans le cours de ses voyages, « que l'Allemagne étoit faite » pour y voyager, l'Italie pour y séjourner,

» journer, l'Angleterre pour y penſer, » & la France pour y vivre ».

Il diſputoit ſur un fait avec un Conſeiller du Parlement de Bordeaux, qui avoit de l'eſprit, mais la tête un peu chaude. Celui-ci, à la ſuite de quelques raiſonnemens débités avec fougue : « M. le Préſident, (s'écria-t-il) ſi » cela n'eſt pas comme je vous le dis, » je vous donne ma tête ! — je l'ac- » cepte, (répondit froidement le Pré- » ſident) les petits préſens entre- » tiennent l'Amitié ».

L'honnête & reconnoiſſant *Piron* fit ſur la mort de ce grand homme, les vers ſuivans :

L'Aigle a diſparu !.... *Monteſquieu*,
Du haut de la double colline,
Revole pour jamais au lieu
De ſon immortelle origine,

Qui de la région divine
Reconnoîtra mieux le chemin,
Que le merveilleux Ecrivain,
Qui ſur les aîles du Génie,
Une Plume d'or à la main,
Le parcourut toute ſa vie ?

Une Demoiſelle, un peu galante, & encore plus bavarde, faiſoit un jour mille queſtions à *Monteſquieu*, ſans qu'il répondît à aucune. Ce grand-homme, enfin impatienté, ſaiſit le moment où elle lui demandoit, ce que c'étoit que le Bonheur ? « le Bonheur, » (lui dit-il) c'eſt la fécondité pour » les Reines, la ſtérilité pour les filles, » & la ſurdité pour ceux qui ſont au» près de vous ».

Il venoit d'achever les *Cauſes de la Grandeur & de la Décadence des Ro-*

mains, Ouvrage profond, & plein de choſes. Il y avoit parmi les Préſidens de *Bordeaux*, un homme d'eſprit, aimant la belle Littérature, & commençant à goûter la Philoſophie. *Monteſquieu* lui confia ſon manuſcrit, en le priant de lui en dire ſon avis. Quelque-temps après, il reçoit, de la bouche de cet ami, le conſeil de ſupprimer l'Ouvrage, comme trop foible, trop au-deſſous des *Lettres Perſannes*, & pouvant nuire à ſa réputation. Le Philoſophe écoute ce jugement, ſans trouble, ſans humeur, reprend ſon manuſcrit, y ajoute pour Epigraphe: *Docuit quæ maximus Atlas*, (ce que m'apprit le grand *Atlas*) & donne le tout à l'Impreſſion.

Environ onze ans après, *Monteſquieu* arriva à Paris, apportant avec lui le manuſcrit de *l'Eſprit des Loix*, qu'il vouloit publier après qu'*Helvétius*, ſon ami, lui en auroit dit ſa penſée.

Helvétius lit attentivement l'Ouvrage, en porte le jugement le plus défavorable : mais ſe défiant de lui-même, il admet M. *Silhouette* dans la confidence de ce manuſcrit, & l'abandonne à ſon jugement. M. *Silhouette*, homme de talent, autant que de vertu, lit, & juge comme M. *Helvétius*. Celui-ci, plus confiant alors, parle avec franchiſe à *Monteſquieu*, & lui conſeille d'oublier entièrement *l'Eſprit des Loix*, même de le brûler. *Monteſquieu* reçoit encore, tranquillement cet avis, reprend ſon manuſcrit, y ajoute cette Epigraphe : *Prolem, ſinè matre creatam*, (Enfant qui n'a point de mère) & l'envoie aux Preſſes *de Genève*.

ANECDOTE FRANÇOISE,

HISTORIQUE ET MILITAIRE.

M. de Maillebois, fils de *M. Deſmarets*, Contrôleur-Général des Finances, après avoir fait des prodiges de valeur pendant le ſiége de *Lille*, en 1708, étoit reſté après la capitulation, avec quatre autres Officiers généraux, en ôtage, juſqu'au paiement des dettes de la garniſon Françaiſe. Comme on ne ſe preſſoit pas en France de pourvoir à l'acquittement de ces mêmes dettes, les Hollandois parloient de reſſerrer les ôtages, & de les mettre en sûreté dans un Place forte.

M. de Maillebois en étant informé, ſe traveſtit lui quatrième; & revint en France, d'où il écrivit pour ſa

juſtification, à Mylord *Marlborough*, la lettre ſuivante :

MYLORD,

« Notre retraite précipitée a dû peu » vous ſurprendre, puiſque nous ſavons » à n'en pouvoir douter, que vous » avez entre les mains un ſecond » ordre des Etats généraux, de nous » faire arrêter, conformément à la » première réſolution qu'ils en avoient » priſe dès le premier jour du mois » de Février ; & de laquelle nous » avons été avertis aſſez authentique- » ment par des Lettres des Députés, » même des Magiſtrats de *Lille*, qui » dans ce temps-là étoient allés à *la* » *Haye*, pour obtenir la permiſſion » d'aller en France, avec deux des » Otages, pour négocier en conſé- « quence, des propoſitions faites pour » le paiement des dettes dont il s'agit,

» Comme cette troiſième réſolution
» de la part des Etats généraux opère
» une infraction auſſi formelle à la
» capitulation que celle qui fut priſe
» l'année dernière, de mettre deux
» des Otages dans la Citadelle, où
» ils ont reſtés quatre mois, & que
» la ſeconde, qui fut priſe au com-
» mencement du mois de Fevrier
» dernier; cette troiſième, dis-je,
» qui vous a été adreſſée pour nous
» reſſerrer, ou nous envoyer à *Groe-*
» *ningue*, nous met abſolument en
» droit de manquer à notre parole, &
» d'en éviter l'exécution, qui eſt contre
» le droit des gens, l'ordre de la
» guerre, & l'article formel de la
» capitulation, par lequel il eſt ſtipulé,
» préciſément : *que nous devons reſter*
» *dans* Lille *juſqu'au parfait paiement*
» *des dettes*, ſans fixer le temps du
» paiement, dans lequel on eſt déjà
» entré ».

« Nous ſommes auſſi obligés de dire » que ces mêmss paiemens n'ont diſcon- » tinué que par la prévention & l'ani- » moſité des Etats généraux, leſquels par » cette réſolution traverſent abſolument » la concluſion d'une Affaire qui, ſans » cela eût été terminée dans un mois au » plus tard, à la ſatisfaction du Magiſ- » trat, & des autres créanciers, qui, » naturellement, ſont en effet les ſeules » Parties intéreſſées.

» Cette dernière vérité, Mylord, eſt » ſi convainquante, que lorſque par la » capitulation de la Citadelle, les Otages » furent retenus, ceux qui pour lors » étoient députés à l'Armée des Alliés, » aſſurèrent les Otages qu'ils n'avoient au- » cune part à leur détention; & qu'elle » n'avoit été réſolue que ſur les inſtances » du Magiſtrat.

» Quoique nous nous ſoyons mis à » couvert, par notre retraite, du mau- » vais traitement qui nous menaçoit,

» nous ſerons toujours prêts de retourner » où notre parole nous rappelle, quoique » l'on nous ait mis bien légitimement en » droit d'y manquer, mais à condition » que l'on nous donnera les sûretés né- » ceſſaires, pour y être traités confor- » mément à la Capitulation.

» En attendant, Mylord, ſi l'on veut » permettre aux Magiſtrats de *Lille* de » députer quelqu'un de leur Corps en » France, nous nous emploierons, de » bonne foi : 1°. Pour y finir la liqui- » dation des dettes dont, juſqu'à préſent, » il n'a pas été queſtion. 2°. Pour en » procurer le paiement dans les termes » dont on conviendra à la ſatisfaction des » Magiſtrats & des autres créanciers, » qui ſont les vraies parties intéreſſées.

» Nous vous ſupplions, Mylord, de » nous adreſſer ici l'honneur de votre » réponſe, & celles des Etats-généraux. » Nous y demeurerons en attendant,

» très-respectueusement votre Lettre »
» & nous sommes, »

MYLORD, &c.

A Arras, le 23 Mars 1711.

LETTRE DE MADAME DE MAINTENON, A LA DUCHESSE *DE SAVOIE.*

IL y a long-temps que je n'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Alteſſe Royale, parce que j'ai toujours cru qu'elle voyoit mes Lettres avec Madame la Ducheſſe Royale, & que je craindrois d'importuner par mes répétitions, quelque agréable qu'en ſoit le ſujet.

Je n'ai qu'à confirmer aujourd'hui ce que j'ai déjà mandé. Je ſuis ſurpriſe de la Princeſſe, * & je n'ai vu rien de ſi extraordinaire que ſon eſprit. Il ne ſe montre ni par des Bons mots, ni

* La jeune Ducheſſe de *Bourgogne.*

par des réparties vives & ſurprenantes ; ni par des effets de mémoire qu'on voit en d'autres enfans : elle parle ſi peu, qu'elle ne dit jamais rien de mal-à-propos. Elle écoute ſans faire ſemblant d'écouter, & ſouvent paroiſſant n'être occupée que de ſon plaiſir. Elle n'eſt point preſſée de montrer ſon eſprit : elle craint de déplaire, mais elle ne cherche point à plaire avec empreſſement. Elle n'aime point la flatterie, elle reçoit les avis qu'on lui donne avec douceur, & en ſait bon gré dans la ſuite ; elle en profite, à coup sûr ; & je n'en ai pas encore vû d'inutiles. On l'examine pour lui trouver quelques défauts, & l'on s'alarme à la moindre lueur. Ses femmes crurent voir un peu d'impatience à la Toillette : on lui en parla, & ce défaut a diſparu : Elle a un pouvoir incroyable ſur elle-même. Enfin, Madame, c'eſt un tréſor que vous n'a-

vez pas connu, & que la timidité cachoit. La douceur qu'on a pour elle, l'a rendue un peu plus hardie; mais on voit bien qu'il ſeroit très-aiſé de l'intimider. Elle fait tout le plaiſir du Roi : elle l'amuſe par ſa gaieté & ſon badinage plein d'eſprit & de diſcrétion. Elle ſait même s'arrêter quand il le faut. On peut lui parler ſérieuſement, & elle ne s'ennuie pas : elle garde même un ſecret, ſans ſe couper par la moindre mine. Quand il devient public, elle ne ſe fait pas un mérite de l'avoir ſû, & de l'avoir tû. Encore une fois, Madame, tout en elle eſt ſurprenant. Elle embellit tous les jours : ſon viſage ſe racourcit; on la coëffe à merveille. Son teint eſt incarnat & blanc; elle croît un peu; elle a la taille parfaite; on lui donne des corps tous les huit jours. Elle eſt propre & nette, contre l'ordinaire des enfans, & du reſte, on ne peut aſſez la

fournir d'habits. Je ne m'oppoſe pas à ſa magnificence, afin que rien ne la contraigne. Elle danſe très-bien, & jamais perſonne n'eût tant de grâce. Je ſais bien, Madame, la tendreſſe paternelle de Votre Alteſſe Royale pour cette jeune Princeſſe, & c'eſt ce qui me donne la confiance d'entrer en toutes ſortes de détails; je n'ajoute rien à la vérité, & j'oſe dire que j'en ſuis incapable. Voilà ce qu'elle eſt juſqu'ici; & après tout cela, on ne peut pourtant répondre abſolument de l'avenir. Elle eſt renfermée dans un petit nombre d'honnêtes femmes, qui toutes lui diſent la même choſe: perſonne n'a penſé à la gâter; au contraire, tout s'unit pour ſon éducation. Il n'en ſera peut-être pas toujours de même: on tend des piéges aux Princes comme aux plus petits particuliers; & plus on la loue préſentement, plus on excite l'envie contre elle. J'eſpère

que Dieu la protégera : elle le craint, elle l'aime, & a un grand reſpect pour la Religion. Son éducation a été excellente ; & il eſt ſurprenant qu'elle ait autant de connoiſſances qu'elle en a. Elle apprend maintenant quelque choſe de la Fable & de l'Hiſtoire Romaine ; mais ſeulement pour qu'elle n'ignore pas certaines choſes qu'on trouve à tout moment dans ſon chemin.

Je m'eſtime trop heureuſe d'avoir à rendre à Votre Alteſſe Royale un compte qui lui ſera ſi agréable, & de pouvoir en même-temps l'aſſurer de mon profond reſpect.

Le premier Juillet 1697.

O PROVIDENCE!

ANECDOTE ANGLAISE.

LE *LORD* ***, à qui les égaremens de ſa jeuneſſe avoient enlevé ſa fortune, en avoit long-temps gémi dans la retraite; lorſque par un retonr de fortune inattendu, deux ſucceſſions conſidérables, l'avoient rendu plus opulent qu'il ne l'avoit jamais été. Déjà ſur l'âge, & à peu près ſans héritiers qui l'intéreſſaſſent beaucoup, ſon unique plaiſir étoit de chercher & de ſecourir les infortunés qui lui en paroiſſoient dignes.

Un jour que ſorti ſeul, dans un caroſſe de Place, & ſuivant ſa coutume, avec une bourſe bien garnie, traverſant une rue écartée & peu commer-

çante, il voit de loin une jeune perſonne fort bien miſe, qui étendant les bras, joignant les mains & les yeux levés vers le Ciel, donnoit les marques du plus grand déſeſpoir; lorſque l'approche de la voiture l'ayant tout-à-coup fait retourner, elle eſſuie ſes pleurs, & pourſuit ſon chemin.

Le Lord, touché de la ſituation, ainſi que de l'air honnête de cette jeune perſonne, preſſe ſon cocher d'avancer, ne tarde pas à la joindre, & deſcend de ſa voiture. « Qu'avez-vous » lui dit-il, en l'abordant, d'un air » affectueux) ma chère Demoiſelle? » quel ſujet vous coute les pleurs & » les marques de déſeſpoir que vous » n'avez pû retenir, & qui m'inté- » reſſent à votre ſort? Parlez, ſans » crainte; mon âge doit vous raſſurer » contre celle de vous confier à moi, j'ai » du crédit & de la bonne volonté: ſi » je puis vous être utile, je m'y em-

» ploierai avec tout le zèle dont je
» ſuis capable ».

La jeune perſonne, avec un trouble qui la rendoit plus intéreſſante encore, lui rend grace de ſes offres, prétend n'avoir beſoin d'aucune eſpèce de protection, & lui demande pour toute grace, de vouloir bien lui laiſſer pourſuivre ſon chemin. Mais le Lord inſiſte, & la preſſe de façon, que la Demoiſelle, s'abondonnant aux larmes & à la douleur qu'elle ne pouvoit plus retenir : « Oui, Monſieur, (s'écria-
» t-elle) puiſque vous m'y forcez par un
» ſentiment qui, de votre part, ſemble
» ne devoir pas m'être ſuſpect, ap-
» prenez donc, en deux mots, mon
» malheur ! .... Je ſuis bien née,
» fille unique d'un père qui m'adoroit,
» quoique uni par des raiſons de con-
» venances avec une autre femme. Je
» l'ai perdu depuis quelques mois ; &
» rien n'a pu le conſoler au moment

» de ſa mort, que les promeſſes & les
» ſermens que lui a fait ma belle-mère
» de ne jamais me regarder qu'avec
» les mêmes yeux dont lui-même & la
» mienne euſſent toujours pû me re-
» garder... Mais hélas! mon digne
» & reſpectable père eut à peine les
» yeux fermés, que je me ſuis vue
» en bute aux fureurs de la plus
» cruelle & plus implacable marâtre; &
» qu'enfin excédée par tout ce que les
» raffinemens de la haine ont pû lui inſ-
» pirer contre moi, j'ai ſaiſi ce matin le
» moment, au riſque de tout ce qui
» pourroit m'en arriver, le moment
» après lequel j'avois depuis long-temps
» aſpiré, celui de me ſauver de la
» maiſon! »

Pour vous prouver, Mademoiſelle, (lui dit le Lord encore plus attendri par ce récit) combien mes vues, en vous offrant ma protection, ſont auſſi pures que vous puiſſiez le deſirer,

apprenez que vous voyez en moi le *Lord* ***, c'eſt-à-dire, quelqu'un dont le nom eſt probablement connu de votre belle-mère ; c'eſt que je crois devoir commencer par eſſayer de vous remettre bien enſemble, & que ſi mon eſpérance, à cet égard, ſe trouvoit trompée, vous trouverez en moi tous les ſecours que votre naiſſance & les ſentimens qui vous ſont dûs, ont droit d'attendre d'un vieil Lord opulent, qui maintenant n'a d'autre but que celui de vous tenir lieu d'un père dont la perte à fait votre malheur.

La jeune perſonne eut d'abord quelque peine à riſquer d'être de nouveau livrée à ſa belle-mère. Mais les diſcours du vieux Lord ayant enfin vaincu ſes répugnances, il la fit monter avec lui dans ſa voiture, d'où il deſcendit avec elle à la porte de la maiſon indiquée au cocher.

Cette maiſon, de fort belle appa-

rence, n'étoit ſéparée de la rue que par une aſſez grande cour. Le Lord s'étant fait annoncer à la Dame, fut introduit dans une grande & belle ſalle, où elle arriva quelques inſtans après. Il fut ſurpris en voyant entrer une femme d'environ cinquante ans, belle, grande, bien faite, d'une phyſionomie auſſi douce qu'engageante, & qui commença par lui donner quelques ſoupçons d'un peu d'exagération dans les ſujets de plaintes qu'articuloit contre elle ſa belle-fille.

Auſſi la Dame, dès qu'il lui eut expliqué le ſujet de ſa viſite, en partant du trop de ſenſibilité de la jeune perſonne, & de quelques vivacités de ſa propre part, n'eut-elle pas grand peine à ſe prêter aux voies de conciliation propoſées par le charitable Lord: ſous condition cependant (ajouta-t-elle) qu'un ſi reſpectable conciliateur daignât conſommer ſon ouvrage, & mettre le

ſceau à la réconciliation des parties ; en acceptant le léger dîner qu'on ne tarderoit pas à leur ſervir.

Le Lord étoit trop content de ſa réuſſite pour ſe refuſer à cette offre. Surquoi la Dame, après avoir dit à la Demoiſelle de s'aller habiller, le quitta l'inſtant après, ſous prétexte de quelques ordres à donner, & en l'aſſurant qu'elle ne tarderoit pas à le rejoindre.

Il jouiſſoit du plaiſir d'avoir eu le bonheur de faire une bonne action, & ſe promenoit tranquillement dans la ſalle, en attendant le retour de la Dame; lorſqu'un faux pas l'ayant forcé de s'appuyer du coude contre la tapiſſerie, il ne trouva qu'un vuide dont ſa chûte eût été la ſuite, s'il ne ſe fût point ſaiſi d'un pan de cette tenture, & qui anticipoit d'environ deux pieds ſur un autre. Mais qu'on ſe repréſente quel fut le ſentiment d'hor-

reur dont il ſe trouva ſaiſi, lorſque le mouvement ſubit qui avoit dérangé ce morceau de tapiſſerie, offrit à ſes yeux le corps ſanglant & preſque nud d'un homme, qui probablement venoit d'être aſſaſſiné, & couché ſur la paille d'un lit, pratiqué dans le mur ! Sentant alors, avec raiſon, que le même ſort le menaçoit, le Lord, en rappellant tout ſon courage, ſort de ce funeſte ſallon, gagne en fuyant la porte de la rue, qui heureuſement ſe trouve ouverte pour deux perſonnes qui arrivoient, cherche en vain ſa voiture, qu'il préſuma aiſément avoir été renvoyée par la Dame, en prend une autre à la première place, arrive enfin chez lui, tremblant, & rendant graces au Ciel de l'avoir ſi miraculeuſement ſauvé du piége auſſi affreux que preſque inévitable dans lequel il étoit tombé.

P. S. En parlant du caractère déjà connu du Lord, on préſume, ſans doute, qu'il ne tarda pas long-temps à envoyer au *juge de Paix* de ſon quartier, la relation de ſon aventure, ainſi que les informations néceſſaires pour le mettre en état de trouver & d'arrêter la coupable, ainſi que ſes complices. Mais quelque diligence & quelques recherches que cet Officier put employer, il n'en recueillit d'autre fruit que celui d'apprendre de la part des voiſins de cette *Furie*, qu'à peine une heure après la ſortie du Lord, non-ſeulement elle, mais ſes meubles & ſes gens avoient déſerté la maiſon, ſans qu'on ſût dans quel qartier de Londres ou des environs ils s'étoient retirés.

Ce ne fut qu'environ un an après, qu'un malfaiteur prêt à ſubir ſon ſupplice, déclara, qu'étant au ſervice de la Dame dont il s'agit, après avoir été

chaſſé

chaſſé de celui de Lord, lui avoit donné toutes les inſtructions néceſſaires, pour, en ſurprenant ſa charité, l'attirer ſans qu'il pût s'en défier chez elle, & s'approprier la bourſe qu'il deſtinoit à ſecourir les malheureux, faits pour intéreſſer ſa bienfaiſance.

LETTRE DU CHEVALIER ROBERT TALBOT.*,

De la ſuite du Duc de *Bedford*, à Paris, en 1762, au Comédien Anglais *David Garrick*. Sur les Théâtres François & Anglois.

VOUS êtes, Monſieur, un plus grand perſonnage en Europe, que vous ne le croyez. Votre Election, ſi elle avoit eu lieu, auroit fait une révolution en France, ou du moins y auroit cauſé un ſchiſme. Vos amis, mon cher *Garrick*, ſont fâchés que votre

* Tirée d'un Recueil de Lettres, ſous le titre, *d'Amſterdam* 1768, 2 vol. in-12, qui ſont très-rares.

brigue ne vous ait pas réuſſi * : parce qu'ils ſavent que votre cœur & votre eſprit n'ont rien de votre profeſſion, & ſont infiniment au-deſſus de votre fortune.

Perſuadés que vous auriez repréſenté dans la Chambre des Communes d'Angleterre, avec autant de Patriotiſme & de déſintéreſſement que vous repré-

* Il eſt vrai que les amis de ce célèbre Comédien vouloient qu'il ſe mît au nombre des prétendans à la place de Membre de *la Chambre des Communes*, car le bruit en courut à Paris même, ainſi qu'à Londres. Mais il eſt également vrai que *Garrick* refuſa de ſe prêter à leurs inſtances; & que l'Editeur qui lui avoit écrit pour être inſtruit de la vérité du fait, reçut une réponſe aſſez poſitive & aſſez ſingulière, pour l'engager à la mettre en vers François.

Qui moi? prétendre au Parlement!....
Non : c'eſt mon jardin ſeulement,
Qu'après ma femme j'idolâtre.
Et *Garrick*, content de ſon lot,
Craindroit ſur ce nouveau Théâtre,
De jouer le Rôle d'un ſot.

ſentez ſur le Théâtre de la Capitale, c'eſt-à-dire, avec autant d'intelligence que de naturel, ils auroient vu le bon citoyen ſiéger à *Weſtminſter*, avec le même plaiſir qu'ils voient l'excellent Acteur jouer à *Drury-Lans*.

Nous ſavons en Angleterre diſtinguer les différens points de vue d'un objet qui en a pluſieurs, & les enviſager ſans les confondre. Les gens de ce pays ſont trop peu réflectifs pour une opération auſſi compliquée. L'illuſtre *Voltaire*, qui eſt le Docteur à la mode, & qui fait en outre quelquefois du bel-eſprit aux dépens de ſon jugement, auroit embouché ſa plus bruyante trompette, & crié du ton de ſon frère *Lourdis* : * « Français, rou-» giſſez de honte ! Voyez le judicieux » Anglais mettre au nombre de ſes

* Dans le Poëme de la Pucelle.

» Légiſlateurs, un de ces hommes que » vous condamnez à l'infamie ! .... ».

On l'en auroit cru, mon cher Monſieur, ainſi qu'on a fait ſur le compte de MM. *Adiſſon* & *Prior*, dont il a dit que nous avions fait des hommes d'Etat, en reconnoiſſance de leurs beaux vers. Suppliques & Mémoires auroient été préſentés à Sa Majeſté Très-Chrétienne, pour obtenir qu'elle fit ouvrir l'Egliſe aux Comédiens, &c.

Ce badinage n'eſt point outré, mon cher *Garrick*, dans aucun pays du monde il n'y a rien de petit dès que la paſſion s'en mêle ; & elle eſt d'autant plus forte en celui-ci ſur les bagatelles dont elle s'empare, que l'on y a moins de ſujets graves capables d'y faire diverſion. La dignité des Princes & Princeſſes des couliſſes, eſt une affaire de partie auſſi chaude à Paris que dans tout le Royaume celle de l'unité des Parlemens.

Chez nous où le Théâtre eſt fréquenté par une multitude immenſe du peuple Anglais de tous les étages, on le croit deſtiné, à récréer, à divertir; & les gens ſenſés ſont bien contens de lui, quand il le fait ſans préjudicier aux mœurs. Il me ſemble que c'eſt prendre le ſpectacle ſous le véritable point de vue de ſon inſtitution.

En France, où le Théâtre eſt le rendez-vous d'une poignée de gens déſœuvrés, toujours à-peu-près les mêmes, on veut que la ſcience Françaiſe ſoit l'Ecole des mœurs & de la vertu pour la Nation: qu'elle ſoit le dépôt où la Nation peut puiſer les grands ſentimens qui font les Patriotes, ainſi que les qualités aimables auxquels la ſociété doit ſes agrémens. Vous me demanderez, ſans doute, quels ſont les tenants d'une opinion qui vous paroît inſoutenable? .... Je vous dirai que l'on ne doit pas les compter; mais

que ſi on les pèſe, ils ſont un Parti très-puiſſant. Ce ſont les Littérateurs de profeſſion qui en ſont les Chefs. Ces Meſſieurs, diſtribués en petites ſociétés, dont chacune croit compoſer le public, & ſe donne pour lui, préſentent leur opinion de ce ton déciſif qui leur eſt propre; & elle fait fortune dans la capitale, ainſi que dans les Provinces, où les Académies menacent de devenir auſſi nombreuſes que le furent autrefois les Confrairies. Sur le pied établi par ce Public en mignature, les gens du Théâtre François forment un nouveau Collége de Docteurs, qui conſacrent leurs talens & leurs travaux à l'inſtruction publique : & la Nation doit gémir de l'aveuglement du peuple, des préjugés du Clergé, & de l'opiniâtreté des Magiſtrats, pour qui ces reſpectables Pédagogues ſont toujours les Comédiens du temps jadis....

Quant aux bons Anglais ils ne diſſi-

mulent point à l'eſtimable *Garrick*; qu'ils l'aiment, ſans beaucoup priſer la profeſſion qu'il embraſſa par légéreté dans ſa jeuneſſe, & à laquelle il tint par néceſſité dans un âge plus mûr. Le judicieux *Garrick* n'en eſt que plus flatté d'avoir ſû vaincre par ſon mérite perſonnel un préjugé qui lui étoit défavorable, & honorera par la ſupériorité de ſes talens une profeſſion qui n'honore nullement un homme médiocre. Tout Comédien qui approchera à l'un ou à l'autre égard de mon ami *Garrick*, penſera comme il penſe, & ſera un des premiers à ſe mocquer des Champions qui voudront rompre des lances pour la dignité de la Troupe Comique, & pour la nobleſſe de ſes exercices... Je me rappelle, à ce propos, d'avoir vû l'Electeur Palatin, Prince qui unit la ſolidité d'eſprit Anglaiſe à la bonté du cœur Germanique, & à la politeſſe Françaiſe, je l'ai vû appeller à ſa mai-

ſon de campagne un miſérable Juif de *Francfort*, dont le métier eſt de diſtribuer de maiſon en maiſon dans la ville les lettres de la poſte, mais qui n'eſt pas moins un très-habile joueur d'échets.

Son Alteſſe le retient pluſieurs jours, quelquefois pluſieurs ſemaines, fait ſa partie avec lui très-régulièrement, & le renvoie avec une gratification, reprendre ſon métier à *Francfort*, ſans s'inquietter de la meſure de conſidération qu'il lui donne dans la ſociété. Ce Prince me ſemble un modèle à ſuivre dans l'appréciation des hommes à talens. Je les priſe ſuivant les relations qu'ils ſe donneront hors de leur profeſſion, ſur laquelle je ne leur ferai point de chicane quand ils y mettront du talent. A *Schewer-Zingem*, le Juif étoit pour l'Electeur un grand joueur d'Echets, un homme digne de ſa compagnie; à *Francfort* il n'étoit plus qu'un ſous-commis de la Poſte,

eſtimable autant qu'un homme de Poſte fidèle peut l'être.

Mon ami *Garrick* n'eſt pour moi à *Drury-Lane* ; qu'un excellent Comédien : par-tout ailleurs j'ai eu occaſion de reconnoître en lui un homme de grand ſens, un honnête homme, un bon citoyen, que j'aime, que j'honore ſous tous ces titres, ſans que ſa profeſſion faſſe ombre à mes yeux ſur ſes qualités eſtimables.

Voilà, ce me ſemble, mon cher Monſieur, le caractériſtique de notre judiciaire, par rapport aux perſonnes dont un talent ſupérieur, en quelque genre que ce puiſſe être, a fait la principale célébrité. Les gens du bel-air & du bon ton en ce pays, n'ont pas la moindre idée de cette logique : ils veulent que le talent réuniſſe tous les éloges, comme s'il ſuppoſoit toutes les vertus, ou pouvoir tenir lieu d'elles. Le gros de la Nation, au contraire,

trop fidèle aux anciens préjugés, refuſe de voir autre choſe que le talent dans l'homme qu'il diſtingue ; & il borne à l'eſtime qu'il doit à l'Art tous ſes ſentimens ſur l'Artiſte...

Pendant que je ſuis en train de cauſer avec vous, mon cher *Garrick*, je vous donnerai le précis d'une converſation que j'ai eue dernièrement avec un homme de qualité, qui ſe fait honneur d'être un des *Familiers* * de la ſcène Françaiſe.

J'étois à faire de ma matinée un aſſez bon emploi, lorſqu'un de ces Élégans de profeſſion, qui croient copier notre jeune nobleſſe, en courant les rues juſqu'à midi, vêtus en Poliſſons, me fit l'honneur de venir me demander à déjeûner. A peine me ſouvenois-je

* On ſait que les Grands d'Eſpagne briguent la qualité de *Familiers*, c'eſt-à-dire, de ſerviteurs ſpécieux de *la Sainte Inquiſition*.

d'avoir vû le perſonnage : je n'en fus pas moins embraſſé avec la plus grande effuſion de tendreſſe. Avec l'empreſſement que l'on a pour communiquer les nouvelles les plus intéreſſantes, il me débita rapidement quantite d'Anecdotes de la chronique ſcandaleuſe, où pluſieurs hommes & femmes de la premiére qualité étoient complétement deshonorés. Enfin, il gagna ſon champ de bataille, & finit par differter ſur les Théâtres. Vous jugez bien, mon ami, que pendant très-long-temps je ne fus qu'Auditeur. Cela m'ennuyant fort, je le priai de me dire ſon opinion ſur le Théâtre Anglais. Mon homme ne ſe fit pas preſſer pour m'affirmer ſur ſon honneur, qu'il mépriſoit ſouverainement nos meilleures Pièces ; & il me donna à entendre, en termes très-polis, que la Comédie Anglaiſe eſt un divertiſſement fait pour la populace. Eh, fi ! Monſieur, (ajouta-

t-il), votre Comédie eſt toujours indécente ; & votre Tragédie eſt mauſſadement lardée de Politique, de morale, de ſatyre & de bouffonneries. Eſt-ce là un ſpectacle pour les honnêtes gens ? .... Je pris un air à demi ſérieux ; & paroiſſant douter modeſtement que M. le Marquis ne fût pas dans l'erreur, je lui dis que je le ſoupçonnois de juger un peu trop ſévérement notre Théâtre. Ainſi qu'à *Athènes*, (continuai-je) le ſpectacle eſt à *Londres* pour toutes les claſſes de la Nation : le Pair du Royaume, le Gentilhomme, le Négociant, le Bourgeois, le Clerc, l'Artiſan & leurs femmes, y viennent également prendre place, & la foule y eſt grande. Ce ſont, tous les jours, cinq à ſix mille ſpectateurs, qui étant relayés par d'autres, à chacun des jours de la ſemaine, & même du mois, forment au bout de l'année un total de la plus nombreuſe partie des habi-

tans de *Londres*. Il faut chaque jour quelque choſe au goût & à la portée d'un chacun. Il vous plaît à Paris d'aller à la Comédie, pour vous inſtruire : l'on n'y va à *Londres* que pour ſe diſtraire & ſe divertir ; & la plus nombreuſe portion de l'Auditoire s'endormiroit, ſi elle n'étoit remuée fortement. Voilà pourquoi nos Poëtes vont quelquefois plus loin que la Nature, & pourquoi nos Acteurs outrent ſouvent le jeu & l'expreſſion.

Fort bien, Monſieur ! (reprit le Marquis, plus ſenſément que je ne m'y attendois) vous me dites que ce n'eſt pas ſans cauſe que le Théâtre Anglais eſt défectueux : je n'en ai jamais douté. Mais vous ne me prouvez pas que j'aie tort de l'eſtimer on ne peut moins, ſur-tout quand j'en connois un meilleur.

Craignant que mon homme ne fût aſſez ſenſé, pour que la diſpute en de-

meurât là, je repris vivement : que le Théâtre Français étoit plus défectueux que le nôtre, & avec beaucoup moins de raiſon pour l'être.

Vous pouvez m'étonner, (me répondit-il, un peu étourdi du coup auquel il ne s'attendoit pas) mais je vous défie de me perſuader. Je me promets du moins de vous convaincre; (répartis-je, avec le plus grand air d'aſſurance). Vous conviendrez, je crois, qu'en France le ſpectacle n'eſt que pour la Cour & les Notables? Qu'à Paris, votre ſalle, qui eſt un vieux jeu de Paume, ajuſté du mieux qu'on a pû, ne contient guère que quatorze à quinze cens perſonnes, entre leſquelles vous comptèrez au plus deux cens étrangers, & quatre à cinq cens *demoiſelles du monde?* Que le fond de l'Auditoire eſt au plus de huit à neuf cens perſonnes, qui viennent aſſez régulièrement à la Comédie par goût,

ou par habitude ? Qui ont déjà lu & relu la Pièce ſi elle eſt ancienne, qui l'ont appriſe preſque par cœur aux premières repréſentations ſi elle eſt nouvelle ; gens dont l'eſprit eſt orné, dont les mœurs ſont douces & polies, qui s'attachent principalement, à la pureté, à l'élégance de la diction & du ſtyle, au brillant des penſées, à la conduite de l'intrigue, à la gradation des ſituations, & au naturel du dénouement ?

Donnez-nous à *Londres* un pareil Auditoire, nous deviendrons décens & méthodiques. Nos Auteurs n'imiteront plus de *Skakeſpeare* que la force & l'énergie ; ils refondront nos vieilles Pièces, ils en compoſeront de nouvelles. Leurs Tragédies ſeront toutes de ſentiment, elles ſeront pleines de chaleur & d'intérêt. Les ſcènes ſeront fournies par les agitations du cœur, par les perplexités de l'eſprit, & non par une multiplicité & une complication d'in-

cidens, plus convenables aux Romans qu'aux Drames. Ils ne viſeront point ridiculement à faire pleurer à leurs Comédies, & à effrayer par des ſpectres dans leurs Tragédies. Ils ſeront également éloignés de faire verbiager leurs principaux perſonnages, & d'enfler de plaiſanteries uſées les rôles peu intéreſſans des Valets & des Soubrettes. Le dénouement ne ſera pas toujours un mariage; ils ſauront nouer quelque autre intrigue que celle d'une amourette monotone.... Ah, Monſieur! (interrompit le Marquis) vous tirez ſur nous; & en vérité, c'eſt bien à faux! .... Que nous importe la ſtérilité ou l'imaginative de nos Auteurs? Notre Théâtre ne veut plus rien devoir à ces Meſſieurs: c'eſt à ſes Acteurs qu'il rapporte ſa ſupériorité. Là, vous avouerez, ſans peine, qu'il n'y a point en Europe, de talens incomparables à notre.... à notre.... &c. Eh, qui diable voit

aujourd'hui, dans une Pièce, vieille ou nouvelle, autre choſe que ſon jeu ? . . . . Elle eſt pouſſée juſqu'à la vingtième repréſentation, quand l'Auteur a ſû accommoder quelques rôles à l'air & au ton des premiers Acteurs. . . . Vingt repréſentations, Monſieur ! C'eſt une fortune pour un Poëte.

Je veux bien le croire, répondis-je : mais cette fortune n'eût probablement contenté ni *Corneille*, ni *Racine*.

Bon ! s'écria-t-il, vous me parlez là de Poëtes du vieux temps, qui mettoient des années à faire une Tragédie. Maintenant, c'eſt l'ouvrage d'un mois, ou de ſix ſemaines. On aime, ou bien on hait. On eſt pouſſé de jalouſie, d'amour, ou de vengeance. On s'en explique de vive voix, ou par écrit. Le diable vient à la traverſe : il en tue quelques-uns, il marie les autres ; & le ſpectateur eſt trop heureux, quand toute la Pièce n'eſt pas un pur ré-

chauffé de quelqu'un de nos meillleurs Romans.

Comme je ne pus retenir un ſourire, le Marquis me crut ébranlé, & il s'a-nima d'autant. N'eſt-il pas vrai, pour-ſuivit-il, en s'affermiſſant ſur ſa chaiſe, que le ſpectacle eſt un Tableau? .... Mettons-y le Poëte pour le choix du ſujet, & ſi vous voulez pour le deſſin: c'eſt, je crois, lui faire ſa part aſſez groſſe?.... Mais les attitudes, le coloris, l'expreſſion, toutes les beautés de détail, vous conviendrez que cela appartient aux Acteurs; que ce ſont eux qui tiennent le pinceau, qui ſont les véritables Peintres? ....

Je ne conviendrai jamais de cela, interrompis-je, à moins que vous ne l'exigiez. Il me ſemble, au contraire, que les Acteurs ne font que déployer la toile figurée par le Poëte, qu'ils calquent, pour ainſi dire, ſur les carac-tères qu'il a donnés à ſes perſonnages.

Eh, Non! Monſieur, Non! reprit-il, avec pétulance. Eſt-ce que vous faites quelque attention aux diſcours ſans ſuite d'*Oreſte*, d'*Hérode* dans le délire? Ne ſentez-vous pas les traits, les tons, les attitudes de l'Acteur qui vous troublent? qui portent l'horreur au fond de votre âme? .... L'Acteur ſeul parle à vos yeux, à vos ſens, à votre cœur.

Je crois, repliquai-je, qu'il me dit ce que le Poëte lui fait dire. Qu'ayant bien ſaiſi ſa penſée, il rend bien l'image qu'il lui trace; & qu'il ne fait qu'entrer dans la paſſion dont les expreſſions lui preſcrivent la marche. Il me ſemble enfin qu'il en eſt du bon Comédien, comme de l'habile Muſicien, qui compoſe l'air pour les paroles.

Ah! vous voilà enferré de vous-même, s'écria le Marquis: l'Opéra n'eſt à ſa perfection, que depuis qu'on a ceſſé de faire attention aux paroles.

Oui, lui dis-je, en riant, j'ai en-

tendu parler d'un de vos Muſiciens, qui ſe faiſoit fort de mettre une gazette en Opéra.

Ma foi, reprit le Marquis, perſuadé de ma défaite, le Muſicien eſt un très-habile homme ; & qui réuſſiroit s'il s'aviſoit de l'entreprendre. J'ai aſſiſté, à *Vienne*, à pluſieurs repréſentations du *Titus*, de *Méthaſtaſe*. J'y ai eu du plaiſir, & je n'ai pourtant pas entendu un mot des prétendus beaux vers de la Pièce.... Mais en voilà ſuffiſamment ſur ce ſujet. Si vous n'êtes pas rendu, à vous permis de garder votre opinion, en vous priant de me pardonner la mienne. Là, je vous jure, avec vérité, que toutes ces Tirades tragiques, dont le peuple ſpectateur s'engoue, ſont en pure perte pour gens tels que nous, qui avons de la lecture, & quelque uſage du monde. Paroître touché d'un acte de vertu ſublime, c'eſt avouer, lâchement, qu'on ne s'en croit pas capable. Se montrer

étonné d'un grand attentat, c'eſt dire ſottement qu'on n'a pas étudié les hommes, & qu'on ignore juſqu'à quel point ils peuvent être méchans... Or, je vous demande quel eſt le galant homme qui ira ſe compromettre ſi ridiculement, en face de tout un Public? Je fais preuve de bon goût en critiquant, en applaudiſſant l'Acteur; j'abandonne l'Auteur à Meſſieurs de l'Académie.

Jugez entre le Marquis & moi, mon cher *Garrick?* ſur-tout portez-vous bien, ſi vous pouvez; & croyez que je vous eſtime & vous aime autant que je le puis, & que je le dois, c'eſt-à-dire, autant que vous aiment & vous eſtiment les plus dignes d'être de vos amis.

TALBOT.

CARACTÈRE
ET TRAITS HISTORIQUES
De M. d'Argenſon, *Lieutenant de Police.*

SI le deſir de s'illuſtrer en ſervant ſon pays, eſt le motif d'émulation * le plus digne d'échauffer une grande âme, on ne ſauroit trop rappeller aux Nations le ſouvenir des rares & reſpectables citoyens, auxquels, à quelque titre que ce ſoit, elles ont dû ou leur repos ou leur gloire.

Les habitans d'une ville bien policée, jouiſſent de l'ordre qui y eſt établi;

* Mort ancien Garde des Sceaux de France, en 1721.

ſans ſonger combien il en coûte de peine à ceux qui l'établiſſent ou le maintiennent, c'eſt-à-dire, à peu près comme tous les hommes jouiſſent de la régularité des mouvemens céleſtes, d'autant moins ſenſible, & par conſéquent d'autant plus ignoré, qu'il eſt plus parfait. Mais qui voudroit en connoître les reſſorts & les approfondir, en ſeroit vraiement effrayé! ....

Entretenir conſtamment dans une Ville telle que Paris, dequoi pourvoir à une conſommation immenſe, & dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques ſources; réprimer la tyrannie des Marchands envers le Public, & en même-temps animer leur commerce; empêcher les uſurpations mutuelles des uns ſur les autres, & ſouvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent ſi aiſément y cacher une induſtrie pernicieuſe, en purger la ſociété, ou ne

les

les tolère qu'autant qu'ils peuvent lui être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne ſe chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas ſi bien; tenir les abus néceſſaires dans les bornes préciſes de la néceſſité, qu'ils ſont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obſcurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement; pénétrer par des conduits ſouterrains dans l'intérieur des familles, & leur garder les ſecrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en faire uſage; être préſent par-tout, ſans être vû; enfin, mouvoir ou arrêter à ſon gré une multitude immenſe ou tumultueuſe; être l'âme toujours agiſſante & inconnue de ce grand corps: Telles ſont, en général, les fonctions du Magiſtrat de la Police, fonctions

auxquelles il ne ſemble pas qu'un ſeul homme puiſſe ſuffire, ni par l'étonnante quantité des choſes dont il faut être inſtruit, ni par celle des vues qu'il faut ſuivre, ni par l'application qu'il y faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, & des caractères qu'il faut prendre. Auſſi la voix publique convient-elle unanimement, que M. d'*Argenſon*, eſt le ſeul qui, le premier, a pû ſuffire à tout: ſous lui, la propreté, la tranquillité, l'abondance, & la sûreté de la Ville furent portés au plus haut degré. Auſſi *Louis XIV* ſe repoſoit-il entièrement de Paris ſur les ſoins de ce grand Magiſtrat. Il eût rendu compte, même d'un inconnu qui s'y ſeroit gliſſé dans les ténèbres; cet inconnu, quelque ingénieux qu'il fût à ſe cacher, étoit toujours ſous ſes yeux; & ſi quelqu'un enfin lui échappoit, ce qui produit preſque un effet égal) perſonne n'eût oſé ſe croire bien caché.

La cherté étant exceſſive à Paris, dans les années 1709 & 1710, le peuple injuſte, parce qu'il ſouffroit, s'en prenoit en partie à M. d'*Argenſon*, qui cependant tâchoit par toutes ſortes de moyens, d'apporter remède à cette calamité; lorſqu'un jour aſſiégé dans une maiſon où la populace ſe diſpoſoit à mettre le feu, l'intrépide Magiſtrat en fit ouvrir les portes, ſe préſenta ſeul, parla, & appaiſa tout. Il ſavoit, dira-t-on, le pouvoir d'un Magiſtrat, ſans armes? Mais on a beau le ſavoir, il faut un grand courage pour oſer s'y fier.

A l'embrâſement des chantiers de la Porte *Saint-Bernard*, il falloit pour prévenir un embrâſement général, traverſer un eſpèce de chemin étroit que coupoient les flâmes. Les gens du Port, & les détachemens du régiment des Gardes, héſitoient à tenter ce redoutable paſſage: le Magiſtrat le franchit

le premier, les plus braves le ſuivirent, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ſon habillement brûlé, & fut plus de vingt heures ſur pied dans une action que rien ne put ralentir. « Il » étoit fait (a-t-on dit dans le temps) » ſi, jadis, il fut né Romain, pour » paſſer du Sénat à la tête d'une ar- » mée ».

L'éditeur de ce Recueil, lui a fait l'épitaphe ſuivante : *

Digne d'un Nom, qu'il ſut faire revivre,
Fait pour la Gloire, & conſtant à la ſuivre,
Miniſtre ſage, éclairé Magiſtrat,
Ami de l'Ordre, ainſi que de l'Etat :
Tel fut celui dont la Parque recèle
Dans ce tombeau, la dépouille mortelle !

D. L. P.

---

* Au deuxième Volume de ſon Recueil d'épitaphes, page 359, en trois Volumes in-12, chez *Barrois* l'aîné, quai des Auguſtins.

ANECDOTE FRANÇOISE,

HISTORIQUE ET SINGULIÈRE.

L'Editeur qui la tenoit du vieux *Danjan*, ancien Garde des Archives de la Maiſon d'Orléans, & ſon compatriote, n'a pas cru devoir en douter, après que la vérité lui en eût été confirmée par MM. de *Fontenelle*, *Crébillon père*, *Moncrif*, & autres gens de Lettres, auſſi généralement connus que vraîment eſtimables.

Le fameux Chanſonnier *Blot*,* & l'Abbé de la *Rivière*, mort Evêque de *Langres*, tous les deux au ſervice de *Gaſton*, Duc d'Orléans, frère de

* Voyez la page 149 de ce volume.

Louis XIII, & très-jaloux de la faveur que ce Prince ſembloit partager entre eux, ſe déteſtoient mutuellement.

Le Commandement de l'armée de Flandres, ayant été remis à *Gaſton*, en 1644, *Blot* apprenant, qu'il menoit avec lui cet Abbé, & ne pouvant en diſſimuler ſon dépit, lâcha le couplet ſuivant, qui dès qu'il fut connu, le fit chaſſer du *Palais Royal*:

Adieu la Flandre, adieu l'Eſpagne!
Gaſton va ſe mettre en campagne,
Accompagné de ſon pédant.

Flandre ta ruine eſt certaine,
Par les conſeils du confident,
Et la valeur du Capitaine!

Quelques jours après cette équipée, *Blot*, repentant de ſa ſottiſe, arrive au cabaret *de la Pomme de Pin*, rue *Saint-André des Arcs*, où ſes amis, (c'eſt-à-dire les Gens de Lettres de ce temps, les plus célèbres en tout

genre) l'exhortent à faire tout ce qui lui ſeroit poſſible, pour tâcher de rentrer en grace auprès du Prince, avant qu'il partît pour l'armée.

Le ſatyrique, humilié, avoit grand' peine à s'y réſoudre; lorſque, cédant enfin à leurs inſtances, il ſe détermine à écrire à *Gaſton*, & ſe retire, pour cet effet, dans une chambre particulière.

Bientôt après, *Blot*, en venant rejoindre la compagnie, avec une lettre, toute cachetée, demande quels ſont ceux qui voudront ſe charger de la porter au Prince? Sur quoi *Chapelle* & *Saint-Pavin*, qui paſſoient pour être les mieux venus dans cette Cour, ſe chargent du meſſage. Et ſachant qu'il y avoit, dès le ſoir même, un grand ſouper au *Palais Royal*, ſaiſiſſent cet inſtant, comme le plus favorable, s'y acheminent, & vers le deſſert, ſe font annoncer, comme porteurs d'une

lettre, qui, peut-être, pouvoit intéreſſer ſon *Alteſſe Royale*.

Le Prince, à l'inſpection de l'adreſſe du paquet, dont il reconnoît l'écriture : « Oh ! je me doutois bien, (s'écria-t-il) que le maraud ne tarderoit » guère à gémir ſur l'atrocité de ſon » inſolence ? .... Mais qu'il boive à » longs traits, ſa ſottiſe, (ajouta-t-il, en rendant la lettre aux deux » Ambaſſadeurs, auſſi conſternés, que » confus) .... L'auriez-vous cru, » (reprit le Prince, en s'adreſſant à » l'aſſemblée) l'auriez-vous cru, que » ce faquin, après avoir oſé m'offenſer, pût encore être aſſez hardi, » pour riſquer de m'écrire » ?

Blot, heureuſement, avoit là des amis, les deux porteurs de ſa lettre en avoient auſſi ; tous marquèrent le même empreſſement à ſupplier le Prince de daigner, du moins, ouvrir la lettre, ne fuſſe que pour voir com-

ment *Blot* s'y prenoit pour parvenir à obtenir ſa grace ?

« A la bonne heure ! (dit-il) » puiſque vous le voulez ? Et d'autant » plus volontiers, que je ſuis égale- » ment curieux de voir comment il » peut s'y prendre, pour excuſer, ou » même pallier ſon action ».

Gaſton, alors, prend ſes lunettes, déchire l'enveloppe, lit, & s'écrie : « Comment donc ! Encore un couplet ? » Et ſur le même air de celui qui l'a » fait chaſſer ? .... * Quelle effron- » terie ! .... Voyons, pourtant ?

Son Alteſſe me congédie,
Pour le prix de l'avoir ſervie ! . . . :

» Oh ! vous verrez, Meſſieurs & » Dames, que j'aurai encore tort, » (interrompit le Prince).

---

* L'air *de tous les Capucins du monde*, que depuis on a toujours appellé, l'air *de Blot*.

» Il reprend :

Pour le prix de l'avoir ſervie ! ....
Depuis vingt ans, j'ai cet honneur. ...

» Oh, Oui ! Depuis vingt ans, » morbleu ! .... Depuis vingt ans, » je ſouffre ſes impertinences ! .... » Et tout autre que moi ? ... Mais, » pourſuivons :

Nous devons, tous deux, nous connoître. ...

» Nous connoître ? ... ? Oui, ſans » doute, Maraud, je dois te connoître ; » & toi, mieux me connoître encore ! » Car, vous le ſavez, tous tant que vous » êtes ici ? Que n'ai-je pas fait pour » cet ingrat ? ... Et qui ne ſait pas » combien de fois il abuſa de mes » bontés ? ... (après avoir rêvé un » inſtant) Ceci ſemble pourtant prou- » ver, qu'il ſent enfin le poïds de ſa » diſgrace ? ... Achevons ? (dit-il, » en reprenant ſes lunettes)

Nous devons, tous deux, nous connoître.
S'il perd un fichu ſerviteur....

» Ah ! pour le coup, jamais épithète
» ne fut mieux choiſie.... »

S'il perd un fichu ſerviteur,
Pardieu, je perds un fichu maître !

Il faudroit un autre pinceau que celui de l'éditeur, pour exprimer tout l'effet que produiſit ce dernier vers, tant ſur le Prince, abaſourdi du coup, que ſur les convives, qui ne ſavoient que faire de leur viſage, & ſur-tout ſur les deux Envoyés du Poëte, qui, redoutant le reſſentiment du Prince, regagnoient la porte du ſallon ! ... Le ſilence étoit général ; lorſque, partant d'un grand éclat de rire : Le couplet eſt bien infernal ? (s'écria-t-il) mais en même-temps ſi plaiſant, qu'il l'emporte ſur ma colère.... Allez, Meſſieurs, (ajouta-t-il, en s'adreſſant aux deux

Poëtes tremblans). dites-lui qu'il revienne, & s'il ſe peut, plus ſage !

P. S.

Ceci confirme bien ce Mot ingénieux :
Faites rire les Grands ; & je vous réponds d'eux !

Gaſton mourut à *Blois*, le 2 Février 1660, âgé de 52 ans. « Prince, » (dit le Cardinal *de Retz*) entrant dans » toutes les affaires, parce qu'il n'avoit » pas la force de réſiſter à ceux qui » l'y entraînoient ; & qui en ſortoit toujours avec honte, parce qu'il n'avoit » pas le courage de les ſoutenir ».

Chavigny écrivoit au Cardinal *de Richelieu*, « que la Peur étoit un excellent Orateur, pour perſuader à » ce Prince, tout ce que l'on vouloit

» de lui ». En effet, (dit *Montreſor*)
« *Gaſton* n'avoit de crainte que pour
» ſa perſonne : c'eſt la ſeule qui m'a
» paru qu'il ait eue, tout le temps que
» je l'ai ſervi, ne lui en ayant jamais
» vue pour aucun des ſiens, en quelques
» périls qu'ils fuſſent expoſés pour lui ».

Cinqmars, *Montmorenci*, *de Thou*, & autres, n'en ont que trop fourni la preuve !

PARTICULARITÉS

ET SINGULARITÉS HISTORIQUES, ET LITTÉRAIRES.

QUELQUES temps avant la *Saint-Barthelemi*, *Charles IX* se trouvant avec le Prince *de Navarre*, (depuis *Henri IV*) à *Marseille*, voulut bien le dispenser d'aller à la Messe avec lui. Un jour que *Henri* l'avoit accompagné jusqu'à la porte de l'Eglise, & refusoit d'aller plus avant, le Roi prit, en riant, *son bonnet de velours noir, bordé en or, & parsemé de pierres précieuses*, & le jeta dans l'Eglise, afin d'obliger le Prince d'y entrer, ne fût-ce que pour reprendre son bonnet : ce qui amusa beaucoup le Monarque.

Le Maréchal *de la Meilleraie* avoua plusieurs fois qu'il devoit la vie au *Coadjuteur*, (depuis Cardinal de *Retz*, & Archevêque de Paris). Ce Maréchal, du temps *de la Fronde*, étoit venu pour dissiper une troupe de factieux, qui demandoient la liberté du fameux *Broussel*, Conseiller au Parlement, alors prisonnier à la *Bastille*. Mais le Maréchal ayant imprudemment mis l'épée à la main, & en ayant frappé un mutin qui étoit à côté de lui, ceux qui n'avoient pû l'entendre, interprétant mal ce geste, se mirent à crier, *aux armes* ! Et le Maréchal, quoique soutenu par une troupe de chevaux légers, auroit probablement succombé, si le Coadjuteur, qui avoit tout pouvoir sur l'esprit du peuple, ne fût survenu pour arrêter le tumulte. Les

têtes étoient ſi échauffées, qu'on ne le reconnut pas d'abord : un de ſes Pages, qui portoit ſa ſoutane, fut bleſſé, lui-même jeté par terre ; d'où il ſe relevoit à peine, qu'un bourgeois lui appuyant un mouſqueton ſur la tête, alloit l'expédier ; lorſque avec une préſence d'eſprit admirable, le Coadjuteur, feignant de reconnoître ce bourgeois : « Ah, malheureux ! (s'é-» cria-t-il) ſi ton père te voyoit ? ..... »

Cet homme, à ces mots, le croyant en effet un ami de ſon père, & ayant enfin reconnu le Coadjuteur, ſe précipite à ſes pieds, & lui demande pardon. Le peuple alors entoure le Prélat, écoute ce qu'il avoit à dire, & le Maréchal eſt ſauvé.

Ce même Prélat, dans les dernières années de ſa vie, étoit ſi dégoûté du monde, qu'il vouloit remettre au Pape ſon chapeau de Cardinal. Il s'étoit même réduit à une dépenſe on ne peut plus

médiocre, pour acquitter plus de trois millions de dettes, qu'il paya avant ſa mort. Le grand *Condé* paſſa également ſes dernières années au Château de *Chantilly*. Il avoit concédé, dans un coin de ſon Parc, un petit hermitage à *Don Lopin*, d'une bonne famille de *Dijon*, de tout temps attachée à la Maiſon de *Condé*. Et ce Religieux s'amuſoit à cultiver des fleurs.

Un jour, que le Cardinal de *Retz* étoit allé à *Chantilly*, le Prince le mena vers l'habitation de *Don Lopin*; & tous les deux s'étant promis de mettre la patience du Solitaire à l'épreuve; tandis qu'ils ſembloient s'entretenir d'affaires très-ſérieuſes, foulèrent aux pieds le Parterre, objet de tous ſes ſoins. Le bon-homme, à qui cette conduite arrachoit l'âme, étoit ſouvent prêt de s'en plaindre, mais le reſpect le retenoit toujours. Ayant enfin entrevû, à certain geſte, que c'étoit un

complot formé entre eux : « Eh, » Meſſeigneurs ! (s'écria-t-il) c'eſt » vraîment bien le temps d'être ſi » bien d'accord entre vous, quand il » s'agit de faire de la peine à un pau- » vre Religieux ? Il valoit mieux l'être » *autrefois*, pour le bien de la France, » & pour le vôtre ! »

Guſtave Adolphe, Roi de Suède, ſurnommé *le Grand*, étoit bouillant, impétueux, fort dur, & cependant équitable.

Un jour, que ſon armée défiloit devant lui, il s'emporta beaucoup contre le Colonel *Seaton*, qui, voulant s'excuſer, reçut de la main du Monarque, un violent ſoufflet. Nul moyen d'en tirer vengeance !... Auſſi *Séaton*, cruellement humilié, demanda ſur le champ ſon congé, qui lui fut accordé, &

ſe retira. *Guſtave*, de retour dans ſon Palais, ſentit qu'il avoit très-mal-à-propos déshonoré & perdu un homme utile, & ſe hâta de faire appeller *Séaton*, qui ne ſe trouva pas. Le Roi, alors jugeant que ce Colonel eſt parti pour aller demander du ſervice en *Dannemarck*, monte à cheval, & ſuivi d'un ſeul domeſtique, vole vers la frontière, où il eſpère de ratraper ſon homme. « Colonel, (lui dit-il en » courant à ſa rencontre) je vous ai » fait injure : j'en ſuis fâché ! car je » vous eſtime. Je ſuis venu pour vous » donner ſatisfaction. Je ſuis hors de » mes Domaines : ainſi *Séaton* & *Guſ-* » *tave* ſont égaux. Voici deux piſtolets » & deux épées ; choiſiſſez ! » *Séaton*, pénétré de tant de généroſité, ſe jeta aux pieds de *Guſtave*, & lui témoigna toute ſa reconnoiſſance. Sur quoi le Héros, l'ayant embraſſé, tous les deux revinrent à *Stocholm*, où *Guſtave* lui-

même ſe plût à raconter publiquement ce qui s'étoit paſſé entre *Séaton* & lui.

Le Connétable de *Leſdiguieres*, dans la circonſtance ſuivante, penſa, & ſe comporta, à peu-près, de même : nonobſtant les périls, ſans nombre, qu'il courut à la guerre, ſa vie fut expoſée plus d'une fois au fer des aſſaſſins. Mais il confondit toujours ſes ennemis par cette généroſité & cette grandeur d'âme, qui lui étoient comme naturelles. Nous n'en rapporterons ici que ce ſeul trait :

Dans le temps qu'il faiſoit la guerre aux Catholiques, *Guillaume Aventon*, Archevêque *d'Embrun*, féroce par ſuperſtition, corrompit un domeſtique de *Leſdiguieres*, & le détermina à aſſaſſiner ſon maître. *Platel*, (c'étoit le nom de ce domeſtique) en trouva

plus d'une fois l'occaſion, ſans oſer la ſaiſir. *Leſdiguieres* enfin averti du péril qui menaçoit ſes jours, entre dans ſa chambre, met une épée & un poignard ſur deux lits qui y étoient, appelle ſon domeſtique, & lui ordonne de prendre ce qu'il voyoit ſur l'un de ces deux lits. Lorſqu'il le vit armé, *Leſdiguieres*, s'armant à ſon tour : « Puiſque tu as » promis de me tuer, (lui dit-il) » eſſaie maintenant de le faire : ne » perds point, par une lâcheté, la ré- » putation de valeur que tu t'es ac- » quiſe ? » *Platel*, confondu de tant de magnanimité, tombe aux pieds de ſon maître, qui, non-ſeulement lui pardonna, mais continua de s'en ſervir. « Puiſque (dit-il à ceux qui blâmoient » ſa conduite) ce valet a été retenu » par l'horreur du crime, il le ſera » encore plus puiſſamment, par la » grandeur du bienfait ».

Louis XIII, dès ſon enfance, marqua du dégoût pour la lecture, dégoût qu'il conſerva juſqu'à la fin de ſa vie. C'étoit probablement la faute de ſes Gouverneurs, qui n'avoient pas étudié les inclinations de ce jeune Prince. Ils lui faiſoient un devoir d'apprendre l'hiſtoire de ſes prédéceſſeurs, dans *les Antiquités de Fauchet*, Ouvrage écrit d'un ſtyle mauſſade, & rempli de diſcuſſions capables de rebuter l'érudit le plus zélé. Sur quoi, la Reine-Mère, dans le deſſein de vaincre l'averſion de ſon fils pour l'étude, lui fit un jour donner le fouet par M. *de Souvré*, ſon Gouverneur.

Le petit Prince s'y refuſa d'abord, & puis il dit : « je vois bien qu'il en faut » paſſer par-là ? » Mais, (ajouta-t-il)

« mon cher Monſieur, allez-y douce-
» ment, je vous en prie ? »

Le lendemain, étant allé voir Madame ſa mère ; cette Princeſſe ſe leva, & lui fit une profonde révérence : « Ah, Madame, (s'écria-t-il) faites-
» moi moins de révérences, & ne me
» faites point donner le fouet ? ».

On a dit de ce Monarque : « il ne
» dit pas tout ce qu'il penſe, il ne fait
» pas tout ce qu'il veut, il ne veut
» pas tout ce qu'il peut ».

Lulli mourut d'une bleſſure qu'il s'étoit faite au petit doigt du pied, en battant la meſure avec ſa canne. Cette bleſſure, qu'on négligea d'abord, devint ſi conſidérable, que ſon Médecin lui conſeilla de ſe faire couper ce doigt. Malheureuſement on retarda l'opéra-

tion, & le mal gagna insensiblement la jambe.

Le Chevalier *de Lorraine*, étant venu le voir alors, & lui marquant la tendre amitié qu'il avoit pour lui; Madame *Lulli* l'interrompit, en disant : « Eh, » oui vraîment, Monsieur, vous êtes si » fort de ses amis, que c'est vous qui » l'avez ennivré le dernier, & qui êtes » cause de sa mort.... Tais-toi, ma » chère femme ? (lui dit le malade.) » Tais-toi ? Monsieur le Chevalier, » il est vrai, m'a ennivré le dernier. » Mais si j'en réchappe, ce sera lui, qui » mennivrera le premier ».

Le très-bon Grammairien *du Marsais*, se vit obligé, jusques dans un âge très-avancé, de s'adonner à l'éducation de la jeunesse, pour pouvoir subsister.

Peut-être,

Peut-être, s'il eût eu moins de délicateſſe, & plus de talent pour ſe faire valoir, il eût trouvé chez quelque citoyen riche & généreux, les ſecours qu'il étoit obligé de ſe procurer par un travail laborieux. Mais *du Marſais* avoit aſſez vécu pour apprendre à redouter les bienfaits quand l'amitié n'en eſt pas le principe, ou quand on ne peut eſtimer la main d'où ils viennent. C'eſt parce qu'il étoit très-capable de reconnoiſſance, & qu'il en connoiſſoit tous les devoirs, qu'il ne vouloit pas placer ce ſentiment au haſard.

Il racontoit, à cette occaſion, avec une ſorte de gaieté que ſes malheurs ne lui avoient point fait perdre, un trait que *Moliere* n'eût pas laiſſé échapper, s'il eût pu le connoître : « *M. du* » *Marſais*, (diſoit un riche avare) eſt » un fort honnête homme, il y a qua» rante ans qu'il eſt mon ami, il eſt

» pauvre, il ne m'a jamais rien de-
» mandé ».

On a donné depuis ſa mort une nouvelle Edition de ſon Traité des *Tropes*, dans lequel il explique les différens ſens qu'on peut donner au même mot. Lorſqu'il fit paroître pour la première fois cet excellent Ouvrage, qui faiſoit du bruit dans le monde, certain Seigneur, rencontrant *du Marſais*, lui fit de grands complimens ſur ſon *hiſtoire des Tropes*, qu'il croyoit être celle d'une nation.

Le Sage, à qui nous devons *Gilblas*, *le Diable Boiteux*, la Comédie de *Turcaret*, & pluſieurs autres Ouvrages agréables, & qui peut être mis au rang des Auteurs qui ont le mieux poſſédé leur langue, étoit devenu ſi ſourd dans ſa vieilleſſe, qu'à l'aide même d'un

cornet, à peine pouvoit-on s'en faire entendre. Il alloit cependant à la repréſentation de ſes pieces, & prétendoit n'en perdre pas un mot. Il diſoit même n'avoir jamais mieux jugé, ni du jeu du Théâtre, ni de ſes Pièces, que depuis qu'il n'entendoit plus les acteurs.

Cette Anecdote eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle nous fait ſentir que la meilleure méthode, peut-être, pour juger du talent d'un bon Acteur, ſeroit de ſe boucher les oreilles.... Mais qu'il en eſt peu qui pourroient ſoutenir cette épreuve!

L'Abbé *Saint-Pierre*, Auteur de nombre d'Ouvrages, tant de politique que d'autres genres, tous tendant à l'avantage de l'humanité; & dont on a dit que les écrits étoient *les Rêves d'un homme de bien*, étoit

d'un caractère grave, de mœurs douces, & vraîment Philoſophe.

Il venoit d'acheter une charge à la Cour, & la Marquiſe de *Lambert* lui demandoit s'il ſe trouvoit mieux de cette vie de la Cour, que de la vie retirée qu'il menoit auparavant à Paris? « J'étois bien (lui répondit-il) dans » ma cabane du fauxbourg *Saint-Jac-* » *ques*, occupé des ſciences. Mais je » me trouve encore un peu mieux dans » une vie aſſez diſſipée. J'ai augmenté » mon bonheur de quelque choſe, du » moins je le crois; & après tout, il ne » m'importe, ſi ce n'eſt de le ſentir ou » de le croire ».

Il s'étoit déclaré par ſes maximes & par ſa conduite, contre le célibat des Prêtres. Mais ce bon Abbé reſpectant toujours le lien conjugal : il ſe choiſiſſoit de jolies Chambrieres. Lorſqu'elles lui donnoient des enfans, il avoit ſoin de leur faire apprendre quelque métier;

& il les deſtinoit, de préférence, à celui de Perruquier : « parce que les » têtes à perruques (diſoit-il) ne man- » queront jamais ».

L'Auſtère & grave *Montauſier*, ne ſut jamais, même à la Cour, farder la vérité.

Mademoiſelle *le Fèvre* (depuis Madame *Dacier*) ayant en 1682, dédié un livre à *Louis XIV*, il ne ſe trouva perſonne à la Cour qui oſât l'introduire auprès du Mōnarque, parce qu'elle étoit alors Proteſtante.

Le Duc de *Montauſier*, dès qu'il en fut inſtruit, offrit, de lui-même, à cette Demoiſelle de lui rendre ce ſervice, & la préſenta elle & ſon livre au Souverain. Sur quoi *Louis* dit ſéchement au Duc, qu'il avoit tort d'appuyer les gens de la religion de cette Demoi-

ſelle. Que non-ſeulement il défendoit que ſon nom parût à la tête d'un tel Ouvrage, mais qu'il en feroit ſaiſir tous les exemplaires. « Eſt-ce ainſi, » Sire, (lui dit l'intrépide Gouverneur » du Dauphin) que Votre Majeſté pro- » tège les Lettres ? Peut-elle oublier » qu'un grand Roi ne doit pas être » bigot ? .... Quant à moi, Sire, » (ajouta-t-il) en remerciant, en votre » nom Mademoiſelle, je lui remettrai » cent piſtoles, qu'il dépendra de » Votre Majeſté de me rendre, ou » de ne me rendre pas ».

Quelque piquant que dût paroître un tel propos, & quelque fier que fût *Louis XIV*, il ne ſentit pas moins tout ce qu'il devoit d'eſtime à la noble franchiſe du Duc de *Montauſier*, Pair de France, Gouverneur du Grand Dauphin, mort en 1690, à l'âge de 80 ans, & n'en remit pas loin la preuve.

PORTRAIT
DU DUC DE *MONTAUSIER*,
PAR Mlle. *DE SCUDÉRI.*

C'eſt là de *Montauſier* l'héroïque viſage.
C'eſt là ſon air, ſi grand, & ſi noble, & ſi ſage.
C'eſt tout ce qu'il nous laiſſe après avoir été.
O triſte ſouvenir! Quand je mets tout enſemble,
Son eſprit, ſon ſavoir, & ſon cœur indompté,
Fier, bon, tendre, conſtant, rempli de piété:
Hélas! je cherche en vain quelqu'un qui lui reſſemble.

Après la mort de *Cromwel*, *Sdney*, fameux Républicain Anglois, Auteur de pluſieurs Ouvrages ſur le gouvernement des peuples, eut l'imprudence de retourner en Angleterre. Sous prétexte de quelque conſpiration, & pour faire leur cour au Roi *Charles II*, quelques-uns de ſes Miniſtres accuſèrent *Sdney*, d'être l'un des conjurés contre le nou-

veau Monarque. Arrêté, & bientôt condamné, quoique ſans preuves réelles, le cruel & trop fameux *Jeffreys* vole à la Tour de Londres, lui lit ſa ſentence, & d'un air ironique l'exhorte à ſe préparer à ſoutenir, *en homme*, le ſupplice auquel il eſt condamné. A quoi le froid Philoſophe, le regardant d'un œil auſſi ferme que dédaigneux : « Tate » mon poulx, Maraud ? (lui dit-il) » vois ſi mon ſang eſt agité ? »

Vaugelas, l'un des premiers Académiciens François, connu par ſa Traduction de *Quint-Curce*, qu'il a retouchée pendant 30 ans, & par ſes remarques ſur la langue, étoit homme de bonnes mœurs, d'un caractère doux, & d'un eſprit agréable dans la ſociété. Attaché depuis long-temps à *Gaſton*, frère de *Louis XIII*, en qualité de

Chambellan, il n'en étoit pas plus riche. Son teſtament ne fut pas moins remarquable. Après avoir deſtiné tous ſes effets à l'acquittement de ſes dettes, il ajouta : « Mais comme il pourroit » ſe trouver quelques créanciers qui ne » ſeroient pas payés ; dans ce cas, ma » dernière volonté eſt, qu'on vende » mon corps aux Chirurgiens, le plus » avantageuſement qu'il ſera poſſible, » & que le produit en ſoit appliqué à » la liquidation des dettes dont je me » trouverai comptable à la ſociété : » de ſorte que ſi je n'ai pû m'y rendre » utile pendant ma vie, je ne lui ſois » point à charge après ma mort ».

François Ximenès, qui de ſimple Cordelier eſt devenu Cardinal & premier Miniſtre d'Eſpagne, ſous *Ferdinand* & *Iſabelle*, rendit de ſi grands

ſervices & ſi généralement connus à cette Monarchie, que *Ferdinand*, quoiqu'il ne l'eût pas toujours aimé, crut devoir enfin lui rendre juſtice.

Lorſque ce Monarque vit ſa fin s'approcher, il le nomma par ſon Teſtament, Régent du Royaume de *Caſtille*, pendant l'abſence de l'Archiduc *Charles*. Ce n'eſt qu'alors que le fier Régent ſembla mettre en oubli l'humilité de ſon premier état, & gouverna le Royaume par les principes de deſpotiſme adoptés dans les cloîtres; qu'il ſe vanta même de ranger avec ſon cordon tous les *Grands* de l'Etat à leur devoir, & d'écraſer leur fierté ſous ſes ſandales. Sur quoi ces Seigneurs, révoltés de tant de hauteur, lui ayant demandé de quel droit il gouvernoit ainſi? « En vertu du pouvoir que » m'en a donné le feu Roi (leur répon» dit-il). Mais, (repliquèrent-ils) » *Ferdinand*, n'étant qu'Adminiſtrateur

du Royaume, pour la Reine, n'a pû vous conférer la qualité de Régent ? *Ximenès*, alors, les conduisît ſur un balcon, fit faire la décharge d'une forte batterie de canons, qui étoit vis-à-vis : « Eh bien, Meſſieurs, (leur » dit-il) voilà mes droits ! qui de vous » oſera me les conteſter ? »

D'Aubigné, dans ſon *Hiſtoire Univerſelle*, * en citant le *dénombrement* de la *Flotte invincible*, envoyée par *Philippe II*, Roi d'Eſpagne, pour conquérir l'Angleterre ; dénombrement (dit-il) dont les imprimés avoient été répandus dans l'Europe entière, rapporte, entr'autres choſes, le nombre des Moines de différens Ordres, qui

* Edition de *Maillé*, 1620, 3 vol. *in-folio*, page 87.

étoit répandu ſur cette même Flotte : ſavoir : 8 *Obſervantins* de Caſtille, 20 *Obſervantins* de Portugal, 29 *Cordeliers* de Caſtille, 10 *Cordeliers* de Portugal, 9 *Auguſtins* de Caſtille, 14 *Auguſtins* de Portugal, 6 *Cordeliers* de Portugal de *l'Ordre del Peigna*, 12 *Carmes* de Caſtille, 9 de Portugal, 8 *Cordeliers* du troiſième Ordre de *Saint-François* en Portugal, 22 *Jacobins*, 15 *Jéſuites* de Caſtille, & 8 de Portugal. Et finit par dire, *que le tout étoit ſuivi d'un grand Navire, portant un grand amas de G...., (filles publiques) pour le bord... mais qui ne devoient point être miſes en uſage tant que la peur de la mer dureroit.*

Quel comble de précautions & d'attentions charitables, ſur-tout de la part d'un Souverain qui faiſoit gloire du Titre de *Roi Catholique!*

On ſe défioit trop de *Philippe II*, & de *Louis XI*, pour qu'ils puſſent beaucoup réuſſir ; méchans, fins & dévots, ils vécurent & moururent à-peu-près de la même manière. *Louis*, preſque à l'agonie, ne demandoit à Dieu que le rétabliſſement de ſa ſanté ; & *Saint-François-de-Paul*, ayant gliſſé dans ſa prière un mot concernant celle de l'âme : « ſupprimez cela, (dit le » Roi) qui demande trop de choſes » à la fois, court riſque de ne rien » *obtenir* ».

Philippe mourant, fit dreſſer par-devant Notaire un Acte, où ſon Confeſſeur ſe rendoit garant de ſon ſalut. On y ſtipuloit que s'il y manquoit quelque choſe, cette omiſſion ſeroit ſur le compte du Directeur, & non ſur celui du Roi, qui d'ailleurs s'engageoit à faire tout ce que celui-ci lui preſcriroit.

L'un de ces Souverains vouloit vivre

encore, l'autre vouloit être ſauvé ; & tous les deux ſe comportoient avec le Ciel comme ils avoient toujours fait avec les hommes : c'eſt-à-dire, qu'ils vouloient, & croyoient pouvoir le tromper.

Il fut un temps où l'on voyoit peu de Princes & de Cardinaux en Italie, qui n'euſſent à leurs gages quelques foux ou quelques nouveaux convertis. Le dernier Grand Duc de la Maiſon de *Médicis* en avoit pluſieurs. Un Anglais qui paſſoit à *Florence*, ayant demandé à deux perſonnes de ſa Nation ce qu'elles y faiſoient ? L'un lui dit : « Je ſuis payé pour être le fou de Mon» ſeigneur ». « Quant à moi (dit » l'autre) j'ai deux cens écus pour faire » le Catholique de ſon Alteſſe ».

Un Duc de *Parme* s'occupoit du matin au ſoir à concilier entre eux une troupe de Comédiens qu'il payoit chèrement : « Je ne croirai jamais (diſoit-» il) que les plus grands Politiques de » l'Europe le ſoient plus que moi, s'ils » n'ont pas le ſecret de tenir en paix » une troupe de Comédiens ».

Gabrino Funduli, Seigneur de *Crémone*, l'un des plus ſcélérats & des plus cruels Tyrans qui aient exiſté, en allant au ſupplice qu'il avoit ſi bien mérité : « Je ne me repens de rien, (dit-il » aux aſſiſtans) que d'avoir manqué » un beau coup ! J'ai pû précipiter du » haut de la Tour de mon Château, le » Pape *Jean*, & l'Empereur *Sigiſmond*, » qui s'y trouvoient ſeuls avec moi ! ».

L'Angleterre ſi jalouſe aujourd'hui de la liberté de penſer & d'agir, fut autrefois long-temps eſclave des Tyrans & des Prêtres.

Guillaume le conquérant s'y fit craindre, au point d'obliger ſes habitans à couvrir leur feu, & à ſe coucher à ſix heures du ſoir. Ils ont payé long-temps un écu par tête au *Saint-Siége.* Les Eccléſiaſtiques, qui ſe mêloient de tout, avoient rendu ce peuple ſi dévot, qu'il étoit convaincu que non-ſeulement la ſanté de l'âme, mais même celle du corps, ne pouvoient ſe maintenir, à moins que l'on n'aſſiſtât très-régulièrement aux Offices divins. On lit dans *Juvien*, & ailleurs, qu'un de leurs Rois dit, en voyant écorcher un Cerf qu'il venoit de tuer: « Parbleu! » Celui-là ſe porte cependant bien, » quoiqu'il n'allât ni à la Meſſe ni aux » Vêpres ».

L'opinion que le peuple Anglais a de la Nobleſſe, ne doit guère flater ceux qui ſe prévalent de cet avantage. Un Bourgeois de Londres écrivoit un jour à un Gentilhomme dont il avoit à ſe plaindre : « Vous méritez, Monſieur, » d'être Duc ; car un ſimple Gentil- » homme n'eſt ſouvent qu'un ſot ; un » Marquis, un fat ; mais un Duc, eſt » un impertinent ».

Les gens de robe avoient autrefois beaucoup de part dans les affaires d'Etat. Du temps des troubles de Paris, c'eſt-à-dire, de *la Fronde*, ils furent obligés, après le rappel du Cardinal de *Mazarin*, de lui venir faire des excuſes, ſous prétexte d'en faire au Roi.

Celui qui portoit la parole, dit entre autres choſes : « La colère des Rois, » Monſeigneur, eſt comme un *Tor-* » *rent* ; elle paſſe, & ne laiſſe aucune » trace de ſon cours ». « Nenni, » Meſſieurs, (répondit le Miniſtre, » encore ulcéré,) elle eſt comme une » *Rivière* ; elle coule toujours plus ou » moins ».

La Reine, après cette entrevue, lui demanda ce qui s'étoit paſſé entre lui & ces Meſſieurs ? ... : « Madame, (dit- » il) ils m'ont parlé *Torrent*, & je » leur ai répondu *Rivière* ».

L'origine de la dénomination de *Petits-Maîtres* n'eſt pas auſſi ancienne que quelques Auteurs l'ont prétendu : on l'attribue au *Grand Condé*. Dans ſa jeuneſſe il s'étoit fait Chef d'un parti oppoſé à la Cour, & compoſé de jeunes

gens, qui, par les airs de pétulance & de hauteur qu'ils ſe donnoient, ſe firent appeller ainſi. Cette eſpèce de ſecte s'eſt beaucoup multipliée depuis, malgré le ridicule dont on l'a toujours couverte. Il ſemble même qu'on ne puiſſe s'en détacher, ſoit que ſes faux airs ſe trouvent dans le caractère de la jeuneſſe Françoiſe, ſoit que ces Meſſieurs ſe perſuadent qu'il faille avoir encore quelque mérite, pour être ridicules au degré où ils le ſont : à-peu-près comme certaines Catins, qu'il faut en avoir auſſi pour faire parler d'elles, & ſe rendre célèbres. Quoi qu'il en ſoit, nos *Petits-Maîtres* ont bien changé depuis quelque-temps, de vifs & pétulans qu'ils étoient, ils ſont devenus froids, & même empeſés ; ils tenoient un peu plus de l'homme ; ce ſont aujourd'hui des eſpèces de femmes, ou plutôt de vrais Pédans en agrément & en délicateſſe. Tous ces gens-là ſont les échos les uns

des autres, & *moutonniérement*, eſclaves de la mode, ainſi que de l'uſage, au point qu'ils ſe croiroient déshonorés de n'être pas des coquins, s'il étoit du bon air de l'être ouvertement.

Un fait qui ſurprendra toujours dans l'hiſtoire de *Jeanne d'Arc*, nommée la *Pucelle d'Orléans*, c'eſt que les François aient eu autant de part à la perte de cette très-ſingulière héroïne que les *Anglois*. * Ce qui eſt le plus incompréhenſible, c'eſt que le Roi *Charles VII*, qui penſoit bien, & ne paſſa jamais pour ingrat, malgré le chagrin qu'il conçut de cette priſe, n'eût fait aucune démarche pour la ravoir : du moins

* Car quoique la trahiſon du Gouverneur de *Compiegne* ne ſoit pas bien avérée, il eſt pourtant certain qu'il y eut plus que de la mauvaiſe volonté.

l'hiſtoire n'en fait aucune mention ; que les François ne s'étoient pas plaint du cruel traitement qu'on fit à une de leurs priſonnières, & ſur-tout à une fille qui avoit autant mérité de la Nation ! Ils avoient pourtant dans leurs mains des priſonniers Anglois de la plus grande diſtinction, dont on pouvoit propoſer l'échange, en menaçant d'uſer de repréſailles.

Tout au contraire, dès qu'elle fut priſonnière, on ne ſongea plus à elle ! Il eſt vrai que les envieux & les jaloux de ſon mérite purent fermer les oreilles du Prince, & le rendre inſenſible au malheur de *Jeanne*. Mais pouvoit-il oublier tout ce qu'elle avoit fait pour lui ? Et dût-il donner une ſi flétriſſante preuve, que rien ne ſe perd ſi aiſément que le ſouvenir d'un bienfait ?

Ce qui acheva de brouiller irrévocablement le Duc d'*Orleans*, depuis *Louis XII*, Roi de France, avec la Comteſſe de *Beaujeu*, ſœur du Roi régnant, fut une vivacité qui lui coûta bien cher !

Un jour qu'il jouoit à la Paulme, en préſence du Roi & de la Comteſſe, une conteſtation s'étant élevée ſur un coup qui ſembloit douteux, & qu'on laiſſoit au jugement des ſpectateurs ; la Dame ayant, ſur le champ, condamné le Prince, naturellement emporté, & déjà prévenu contre elle : « Il n'eſt » qu'une P.... (s'écria-t-il, aſſez haut » pour être entendu) qui puiſſe pro- » noncer ainſi ».

Sur quoi le Duc d'*Orléans*, revenu à lui-même, & ſentant bien qu'une femme, & ſur-tout ayant en main l'autorité, ne pourroit pardonner une telle injure, prévint ſur le champ ſa vengeance, en ſe retirant chez le Duc

d'*Alençon*, d'où il entraîna dans ſon parti le Duc de *Bretagne*. Ce différent ne ſe termina que par la bataille de *Saint-Aubin*, qui mit entre les mains de la Comteſſe le Duc d'*Orléans*, laquelle ne fut pas auſſi généreuſe qu'il le fut lorſqu'il parvint au Trône. Un de nos Hiſtoriens (*Varillas*) va même juſqu'à dire qu'elle le fit enfermer dans une cage de fer, où elle le retint huit mois. Ce qui eſt beaucoup plus ſûr, c'eſt qu'il reſta trois ans en priſon, & qu'il n'en ſortit que malgré elle.

Le Marquis de *Saint-André* ſollicitoit un petit Gouvernement auprès de M. *de Louvois*. Ce Miniſtre qui avoit reçu quelques plaintes contre cet Officier, le lui refuſa durement. — Si je recommençois à ſervir, (lui dit le Marquis avec émotion) je ſais bien ce que

je ferois ! — Eh ! que feriez-vous, Monſieur ? — Je réglerois ſi bien ma conduite, (repliqua *Saint-André*, qui avoit eu le temps de réfléchir ſur la vivacité de ſa réponſe) que vous n'y trouveriez rien à redire.

Louvois, agréablement ſurpris de ce propos, lui accorda, ſur le champ, ſa demande.

Le Comte de *Peterborough* étoit un des plus braves hommes qu'ait jamais produit l'Angleterre. Il en ſortit à l'âge de quinze ans, pour aller faire la guerre aux Maures d'Afrique. A vingt ans, il avoit commencé la révolution qui coûta la Couronne à *Jacques II.* En 1705 il commandoit les Anglois en Eſpagne, & faiſoit la guerre preſque à ſes dépens, nourriſſoit même l'Archiduc, & défrayoit toute ſa Maiſon. Cette même

même année il prit *Barcelonne*, ſecondé par les Allemands, que commandoit le Prince *d'Armſtadt*.

Pendant qu'il traitoit de la capitulation, à la porte de la Ville, avec le Gouverneur Eſpagnol, la Herſe entre eux d'eux, ils entendirent des cris & des hurlemens effroyables. « Vous nous » trahiſſez, Mylord? lui dit le Gou» verneur, tandis que nous capitulons, » de bonne foi ! — Non, dit *Peter*» *borough*, il faut que ce ſoit les Alle» mands. Livrez-moi la Ville, je vais » les chercher avec mes Anglois, & je » viendrai vous retrouver ici, pour » achever la capitulation ».

Frappé de ſon air de grandeur, & du ton de vérité dont il dit ces paroles, le Gouverneur le laiſſa entrer. Il bat les Allemands, les chaſſe devant lui, leur ôte le butin qu'ils emportoient, arrache la Ducheſſe de *Popoli* des mains des ſoldats prêts à la déſho-

norer, la rend à ſon mari, appaiſe le tumulte, fait reſſortir les Anglois qui l'avoient ſuivi, (au grand étonnement des Eſpagnols, confondus de voir tant de magnanimité dans des Anglois, qu'ils avoient pris pour des barbares!) & revient à la porte de la Ville achever la capitulation.

Le Comte de *Moret*, fils naturel de *Henri IV*, eut la curioſité, étant à *Veniſe*, de voir un ſculpteur, excellent, quoique aveugle, & qui faiſoit alors des buſtes de terre graſſe, en paſſant la main ſur le viſage de ceux qu'il vouloit repréſenter. Il ſaiſiſſoit ſi bien toutes les proportions de leurs traits, que les figures ſe trouvoient très-reſſemblantes. Tandis qu'il travailloit, il paſſa par la tête du Comte de tordre le nez à un de ces buſtes. Mais le ſculpteur

n'ayant pas tardé à s'en appercevoir :
« Quel eſt (s'écria-t-il) le fils de P...
» qui m'a fait cette malice ? — Ah ! le
» fourbe, (s'écrie à ſon tour le Comte)
» il y voit, Meſſieurs ! il y voit ».

ANECDOTE HISTORIQUE,

Concernant *Catherine-Marie de Lorraine*, Ducheſſe de *Montpenſier*.

Quid furens fœmina poſſit !

ON chercheroit peut-être vainement dans l'hiſtoire, l'exemple d'une femme qui jamais ait pouſſé, ni ſi loin, ni ſi conſtamment, le ſentiment de la vengeance, que celle qui fait l'objet de cet article.

Cette Princeſſe, fille de *François de Lorraine*, Duc *de Guiſe*, & d'*Anne d'Eſt*, ne put jamais cacher la haine qu'elle avoit conçue contre les Rois *Henri III* & *Henri IV*. Elle haïſſoit le premier, diſent tous les *Mémoires* de ce temps-là, à cauſe de certains propos légers qu'il avoit tenus ſur

quelques défauts ſecrets qu'il avoit eu occaſion de remarquer en elle, outrage bien plus impardonnable que celui qu'on peut faire à l'honneur du ſexe ! A l'égard de *Henri IV*, ſa haine n'agiſſoit contre lui, ſous le manteau de la Religion, que pour les intérêts de ſa famille, à laquelle il ne lui paroiſſoit point probable, au cas qu'il parvînt au Trône, qu'il pût jamais pardonner ſurtout aux *Guiſes* d'avoir oſé y prétendre, à ſon excluſion.

Animée par ces deux puiſſans motifs, l'ambitieuſe & vindicative Ducheſſe, qui diſpoſoit non-ſeulement des Chefs de *la Ligue*, mais d'un grand nombre d'Eccléſiaſtiques de tous rangs & de toute eſpèce, auxquels on avoit rendu les ſentimens religieux du foible *Henri III*, plus que ſuſpects, faiſoit retentir les chaires de Paris des déclamations les plus atroces contre ce Monarque ; au moyen deſquels le peuple alarmé ſur

les risques qui menaçoient la Religion, le trouvoit toujours d'autant plus disposé à la révolte contre le Souverain.

De là les troubles que produisit bientôt le Fanatisme, & qui furent poussés non-seulement au point de forcer le malheureux Monarque à se sauver furtivement de la Capitale, mais de le mettre dans la nécessité, pour prévenir les ambitieux projets des frères de cette furie, * de les faire assassiner à *Blois*.

---

* Ce qui détermina le Roi à se défaire au plutôt du Duc de *Guise*, furent les avis réitérés qui vinrent à ce Monarque, des attentats que ce rebelle, aussi puissant qu'ambitieux, méditoit contre lui. Le Duc de *Mayenne* même, qui étoit à *Lyon*, avoit chargé une personne d'honneur d'avertir le Roi, que le Duc de *Guise* tramoit quelque chose contre le service de *S. M.*, & que l'exécution en étoit prochaine. Le Duc d'*Aumale*, qui étoit à Paris, envoya son épouse à *Blois*, pour informer le Roi d'un Conseil secret qui s'étoit tenu entre le Duc de *Guise* & ses partisans, & dans lequel il avoit été résolu un pernicieux attentat contre la personne de *S. M.* Il étoit donc comme impossible au Roi de ne pas croire des avis qui ve-

A la nouvelle de la mort de ſes frères, la Ducheſſe, qui croit voir périr avec eux toutes les eſpérances de ſa maiſon, tombe, ſe roule ſur la terre, en vomiſſant toutes les imprécations que peut inſpirer la rage, contre le Monarque qu'elle abhorroit déjà; & bientôt après, croyant trouver dans ſon déſeſpoir de nouvelles reſſources, raſſemble tous les fanatiques qui lui étoient dévoués, leur inſpire toutes ſes fureurs, leur peint la reli-

---

noient du frère même & du couſin du Duc de *Guiſe*, & c'eſt ce qui engagea ce Prince à prévenir l'exécution du complot formé contre ſa perſonne. Ces deux Seigneurs ne donnoient probablement pas cet avis au Roi, pour faire tuer le Duc de *Guiſe*, mais pour l'engager à prendre les précautions néceſſaires, pour le mettre à l'abri de tout attentat; & *Henri III* ayant expoſé publiquement ces deux dénonciations, dans ſa déclaration du mois de Février 1689, que *Mayenne* & d'*Aumale* n'ont oſé contredire; c'eſt donc un fait auſſi prouvé que reconnu, qui a forcé le Monarque à ſe défaire du Duc de *Guiſe* & du Cardinal, ſon frère.

gion comme anéantie, ſes frères comme des martyrs de leur zèle pour la foi, & bientôt toutes les chaires de Paris retentiſſent des anathêmes lancés contre le Monarque ; la populace animée par ces furieux, jure la perte du Tyran, & canoniſe ſes deux victimes.

C'eſt alors qu'on vit cette *Mégere*, en jurant hautement la perte du Monarque, attacher à ſa ceinture des ciſeaux, qu'elle deſtinoit à le tondre, ainſi que nos anciens Rois fainéans, & de-là, (ſi tant eſt qu'elle lui laiſſât la vie) lui en envoyer finir les odieux reſtes, dans le fond d'un cloître. *

C'eſt alors qu'après avoir manqué plus d'une fois ſa proie dans les tentatives qu'elle avoit faites pour faire en-

* « Elle eut beaucoup de part à bâtir cette *Ligue*, » (dit *Brantôme*) & s'en glorifioit : car un jour, » jouant aux cartes, lui ayant dit qu'elle les mêloit » bien : Je les ai ſi bien mêlées (dit-elle) qu'elles » ne ſe ſauroient mieux mêler & démêler ».

lever ſa victime, ſoit à la chaſſe, ſoit dans différens voyages que les circonſtances critiques dans leſquelles ſe trouvoit l'infortuné Monarque, le forçoient de faire & preſque toujours mal accompagné; c'eſt alors, dis-je, que ce Prince excédé tant des attentats que des propos de cette implacable ennemie, l'ayant fait menacer, au cas qu'elle continuât, qu'il trouveroit les moyens de la faire *brûler toute vive*: « C'eſt à » lui (s'écria-t-elle, écumant de rage) » à craindre ce ſupplice; le feu eſt » pour les S.... tels que lui, & non » pas pour moi. Qu'il ſache donc, » (ajouta-t-elle, en parlant au Gen» tilhomme que le Roi avoit chargé » du meſſage) qu'il ſoit enfin bien » convaincu, que je ne ceſſerai jamais » de mettre tout en uſage pour lui » interdire toute eſpérance de rentrer » de ſes jours dans Paris ».

Mais quel fut ſon raviſſement, &

juſqu'à quels excès d'extravagance l'ivreſſe de ſa joie ne la portèrent-ils pas, lorſqu'elle apprit la nouvelle de l'aſſaſſinat du malheureux *Henri*, par le Jacobin *Jacques Clement !* * « Ah, mon » ami ! (s'écria-t-elle, en ſautant au » col de celui qui lui en apporta la » première nouvelle,) Soyez le bien » venu ! .... Mais eſt-il bien vrai, » que ce méchant, que ce tyran, ſoit » en effet mort ? .... Dieu, que vous » me faites aiſe ! .... Je ne ſuis marie » que d'une choſe : c'eſt qu'il n'ait pas » ſu, avant de mourir, que c'eſt moi » qui l'ait fait faire ! Puis, en ſe re- » tournant vers ſes femmes : Eh bien ! » (dit-elle) que vous en ſemble ? » Ma tête ne tient-elle pas bien main-

* Pluſieurs Mémoires du temps aſſurent que la Ducheſſe, à qui rien ne coûtoit, pourvu qu'elle ſe vengeât, ne dédaigna pas d'enivrer ce fanatique Moinillon de ſes plus ſecrettes faveurs.

» tenant ? Il m'eſt avis quelle ne » branle plus comme avant cette nou- » velle ».

Et à l'inſtant s'étant fait conduire chez Madame *de Nemours*, ſa mère, elles montèrent en caroſſe, & ſe faiſant promener de rue en rue, crioient, à tué-tête : « Bonnes nouvelles ! Bonnes » nouvelles, mes amis ! Le Tyran eſt » mort ; il n'y a plus de *Henri de* » *Valois* en France ! »

Non contente encore de ces atrocités, elle fit diſtribuer des écharpes vertes, à tous les conjurés ſes complices ; & dès le jour même, le peuple pour témoigner ſa joie de cet événement, en porta le deuil en verd, qui (dit un hiſtorien de ce temps) eſt la *livrée des foux*. Alors tous les Prêtres ligueurs font retentir les chaires des louanges du Moine aſſaſſin, qu'on célèbre comme Martyr, dont le portrait gravé eſt

diſtribué au peuple, & au bas duquel ſont les quatre vers ſuivans :

Un jeune *Jacobin*, nommé *Jacques Clément*;
Dans le Bourg de *Saint-Cloud* une lettre préſente
A *Henri de Valois*, & vertueuſement,
Un couteau fort pointu dans l'eſtomac lui plante.

Après la mort de l'infortuné *Henri III*, toute ſa haine s'étant portée contre ſon ſucceſſeur, on ſait tout ce que l'infernale politique de la Ducheſſe lui fit employer de moyens, en aigriſſant les Pariſiens contre lui, pour lui fermer l'entrée de la Capitale, ainſi que les embuches multipliées qu'elle dreſſa contre la vie de ce Monarque.

Mais ce qui ſans doute étonnera toujours, c'eſt que ce brave & généreux Prince, n'eût rien de plus preſſé, dès qu'il fut enfin arrivé au Louvre, que d'envoyer *donner le bon jour* à Meſdames de *Nemours* & de *Montpenſier*, & de les aſſurer, « qu'il

» ne feroit aucun tort à leurs per-
» ſonnes, biens & maiſons, leſquels
» il prenoit en ſa protection & ſauve-
» garde ».

En apprenant que le Roi étoit dans Paris : « N'y a-t-il perſonne (s'écria-
« t-elle, avec déſeſpoir) qui veuille
» me donner d'un poignard dans le
» ſein ? »

Néanmoins, par une politique admirable, (dit *Péréfixe*) « dès le ſoir
» même il joua aux cartes avec elle. »
ſur quoi le brave *Crillon*, qu'étonnoit fort un pareil tête à tête, ne put s'empêcher de dire, au moins deux fois, au Roi : « Eh ! Sire ! gardez-vous donc
» du petit couteau de la *Montpenſier* ? »

Très-peu de temps après, cette Ducheſſe étant (dit *l'Etoile*) en la chambre de *Madame*, un Gentilhommie, auquel *Crillon* venoit de dire quelques mots à l'oreille, s'étant approché d'elle :
« Savez-vous (lui dit-il) ce que M. de

» *Crillon* me disoit tout à l'heure ? Il » prétend que c'est vous qui avez tué » le feu Roi, & voudroit que je vous » tuasse ? — J'étois trop peu forte, (lui » répondit-elle) mais de dire que je » n'en aie pas été bien aise, je vous » le confesse, en bonne compagnie. » Ce dont chacun fut bien étonné, & principalement, qu'avec toute son impudence, on la voyoit mieux venue chez le Roi & chez *Madame*, qu'aucune autre Dame, ou Princesse de sa qualité.

Enfin, le Lundi 6 Mars 1696, (dit le même Auteur) « mourut à une heure » après minuit, Madame de *Montpensier*, » en sa maison de la rue *des Bourdonnois*, » à Paris, d'un grand flux de sang, qui » lui couloit de tous les endroits de son » corps ; qui étoit une mort fort rap- » portante à sa vie, aussi bien que le » grand tonnerre & tempête, qu'il fit » cette même nuit, aux tempêtueuses

» humeurs de ſon eſprit malin, brouillon, » & tempêtueux ».

Cette mort (dit-on) fit allumer des feux de joie dans pluſieurs quartiers de Paris, revenu des fureurs du Fanatiſme, que le reſſentiment auſſi aveugle qu'ingénieux de cette redoutable ennemie de nos Rois, s'acharnoit (à quelque prix que ce fût) d'y faire naître, & d'y encourager.

Ce ſentiment, preſque univerſel, d'indignation, que la connoiſſance que commençoient à acquérir les Pariſiens du caractère du *bon Henri*, ne nous permet pas d'en oublier un trait, qui pourra faire préſumer les autres.

Quand cette Ducheſſe fut morte, on la mit ſur un lit de parade, où beaucoup de gens de bien (dit l'Auteur) ſouhaitoient de la voir il y avoit, long-temps; & ſe trouva un Gentilhomme, qui, après l'avoir baiſée, dit tout haut: « qu'il y avoit long-

» temps qu'il avoit envie de lui donner » ce baiſer-là ! » comme auſſi une Damoiſelle, qui, voyant autour du corps des *Auguſtins*, s'écria : « qu'il falloit » des *Jacobins* ; & non des *Auguſtins* ».

Bien digne mort, quoique la moins infâme,
Que méritât cette méchante femme !

P. S. Ne pourroit-on pas dire, à propos de nos guerres civiles, (trop connues ſous le nom de *la Ligue*, & qui pendant plus de quarante ans ont déſolé la France !) que l'on a dû leur origine à *Diane de Poîtiers*, leur accroiſſement à *Catherine de Médicis*, & leur comble à la Ducheſſe de *Montpenſier* ?

ANECDOTE HISTORIQUE,

Concernant Madame la Princeſſe de Condé.

Après avoir vu la fin d'une illuſtre & mauvaiſe femme, celle d'une jeune Princeſſe de nos jours, auſſi reſpectable que digne de nos regrets, ne pourra ſembler que conſolante pour l'un & l'autre ſexe.

Cette Princeſſe, * morte en 1760, étant tombée malade, abandonna le ſoin de ſa perſonne aux Médecins, & s'occupa uniquement de celui de ſon âme, au point qu'on ne put jamais la déterminer à demander à Dieu

* Fille de M. *le Maréchal-Prince de Soubiſe.*

le rétabliſſement de ſa ſanté. « Il ſait » ce qu'il me faut, (diſoit-elle) je ne » veux & ne dois ſouhaiter que l'ac- » compliſſement de ſa volonté ». M. le Prince de *Condé* lui demandoit où étoit ſon mal ? « Il eſt par-tout, lui » répondit-elle ». Puis, ſe tournant vers ſon Confeſſeur, elle ajoutoit : « Je voudrois ſouffrir encore davantage : » je ſouffre moins que je ne mérite ». Toute entiere à ſon ſacrifice, elle l'offroit à Dieu, & ne s'attendriſſoit que ſur ſon époux, ſur ſes enfans, & ſur ſon pere, prioit pour eux, & ſoûpiroit pour le Ciel. Son Teſtament eſt un chef-d'œuvre de raiſon, de ſageſſe, de piété & de charité : elle y diſtribuoit, en penſions viageres, plus de 50000 liv. de rente, indépendamment des aumônes annuelles, qui excédoient 20000 liv. Comme elle n'étoit point encore Majeure, elle obtint de ſon époux & de ſon pere, une approbation de cet acte.

« Elle auroit donné la moitié de mon » bien, (dit alors le Prince) que j'au- » rois reſpecté & exécuté ſes volontés! » Le Religieux qui a été témoin de ſes derniers ſoûpirs, a dit plus d'une fois : « qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à prier » Dieu pour elle, & qu'il avoit même » peine à ſe défendre de l'invoquer ».

GANGO & DYRNÉ,

ANECDOTE HISTORIQUE,

MOGOLE.*

UN habitant des bords du *Gange*, nommé *Gango*, avoit une très-belle femme, qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit tendrement aimé.

Un matin que, ſuivant ſa coutume, elle alloit puiſer de l'eau au fleuve, un des principaux Officiers du Grand Mogol, que le haſard avoit conduit ſur cette route, épris de la beauté de cette jeune Indienne, & cédant à l'impétuoſité des ſentimens qu'elle lui inſpiroit,

* Traduction libre de l'Anglois de M. *Groſſe*, dans ſon voyage des *Indes Orientales*.

deſcend tout-à-coup de cheval, la met en travers ſur la ſelle, y remonte lui-même, & peu ſenſible aux cris de cette infortunée, diſparoît avec ſa proie.

Gango, ne la voyant pas revenir, court au bord du fleuve, la cherche vainement; & après avoir paſſé le jour entier, ſans en apprendre de nouvelles, revient le ſoir chez lui, dans l'eſpoir de l'y retrouver. On peut juger de ſa douleur, lorſqu'il vit cet eſpoir trompé!

Après l'avoir attendue quelques jours, le chagrin s'empare de ſon âme, au point que peu ſenſible à la perte de ſa fortune, il prend l'habit de *Gioghis*, * jure de ne rentrer dans ſa maiſon que lorſqu'il aura retrouvé ſon épouſe, & ſe met en route, ce qu'on appelle, au haſard.

Tandis qu'il parcouroit les vaſtes Etats

* Eſpece de Religieux, errans, dans le Mogol.

du Mogol, le raviſſeur, qui, dès ſon arrivée à l'une de ſes maiſons de campagne avec *Dyrné*, (c'eſt le nom de la femme) en avoit d'abord obtenu tout ce que n'avoit pas craint d'arracher la violence, & qui depuis en avoit même eu deux enfans, crut enfin pouvoir un peu ſe relâcher ſur les précautions qu'il employoit pour prévenir la fuite de l'Indienne, & la rendre inacceſſible à toutes les recherches.

Sa complaiſance pour *Dyrné*, s'étoit même accrue au point de lui permettre de ſe promener, quelquefois ſeule, dans ſes jardins,

Un jour, qu'elle rêvoit à ſon malheur, & qu'elle regrettoit un époux, dont la tendreſſe lui étoit connue; la voix d'un mendiant, qui, au dehors des murs, imploroit la charité des paſſans, ayant frappé ſon oreille; *Dyrné* après l'avoir écouté plus attentivement,

ne douta bientôt plus que ce ne fût celle de ſon mari !....

Cédant alors à la vivacité du ſentiment qui l'emportoit, elle vole à la porte qui donnoit ſur la campagne, & à travers le trou de la ſerrure, appelle, à grands cris, le mendiant par ſon nom.

Celui-ci, également frappé des accens d'une voix qui lui étoit ſi chère, accourt, en tremblant, vers cette porte; & les deux époux ſont bientôt convaincus de la réalité du haſard qui les fait ſi heureuſement ſe rencontrer.

Dyrné ſe hâte alors de raconter à *Gango* ſon aventure, lui peint toute l'innocence de ſa conduite, toute ſa tendreſſe, & toujours la même, pour lui, tout ce qu'elle avoit ſouffert depuis l'inſtant de leur ſéparation, combien elle n'avoit ceſſé de gémir de ſon eſclavage, & finit par le ſupplier de l'aider à briſer les fers qui s'oppoſoient à leur réunion.

A ce récit auſſi cruel que touchant pour l'époux, il n'eut qu'une objection à faire. C'eſt-à-dire, qu'il rappela à ſon épouſe les loix, auſſi rigoureuſes qu'inviolables de leur religion, qui, après ce que la femme avoit, quoiqu'involontairement ſouffert de la part d'un raviſſeur, ne leur permettoient plus de vivre enſemble comme époux, ni même d'avoir, à l'avenir, entr'eux, aucune eſpèce de commerce.

Quelle ſituation que celle de ces deux infortunés, également amoureux l'un de l'autre; également déſeſpérés de n'entrevoir aucun moyen de lever les obſtacles qui s'oppoſoient à leurs deſirs!

Après s'être long-temps conſultés; après bien des larmes répandues, l'épouſe, tout-à-coup, ſe rappela que le fameux Temple *Jaggernant*, où le Grand-Prêtre du Mogol faiſoit ſa réſidence, n'étoit qu'à deux journées de là.

« Vas-y? (s'écria-t-elle) vas-y, » cher

» cher époux ? Vas consulter l'Oracle de nos Dieux ? .... Peut-être que l'humanité pourra lui inspirer quelqu'adoucissement à notre sort ; quelques conditions, au moyen desquelles il nous sera permis de resserrer de nouveau nos liens ! .... Quant à moi, cher *Gango*, dussé-je, pour me revoir à toi, être exposée aux plus affreux tourmens ; cours, vole ? .... Et sur-tout ne crains pas de me les annoncer : car je suis prête à les subir, pour te prouver & ma tendresse & ma fidélité.

Gango, aussi pénétré de reconnoissance que d'admiration pour sa femme, se mit, dès l'instant même en route ; revint, quelques jours après, avec la réponse du Grand-Prêtre ; & la pâleur de son visage suffisoit pour annoncer le trouble de son âme !....

Tu peux me suivre, dit-il à *Dyrné* ?... Mais le Grand-Prêtre exige que tu lui amène les deux enfans, dont le ravis-

ſeur t'a fait mère. — Mes enfans, dis-tu? .... Ciel! Quel eſt donc le deſſein du Grand-Prêtre? — Je l'ignore. Il faut cependant t'y réſoudre; où, pour jamais, nous ſommes ſéparés! .... Mais que crains-tu pour ces enfans? Doivent-ils t'être chers? .... Fruits de la violence la plus barbare, dois-tu les regarder comme les tiens? — Ah! quelque odieux, qu'à cet égard, ils puiſſent être à mes yeux, en ſuis-je moins leur mère? .... Et puis-je me réſoudre à les livrer moi-même au ſort que peut leur préparer un Grand-Prêtre, que le zéle de la religion peut rendre ſanguinaire? — Il le faut pourtant, chère épouſe? .... Ou je te dis un éternel adieu?

Gango, la mort dans le cœur, s'éloignoit en effet. *Dyrné*, auſſi tremblante, qu'épouvantée, le rappelle. Et après un long & douloureux combat entre l'amour maternel & celui qu'elle

avoit pour ſon époux : « Promets-moi, » du moins, s'écria-t-elle, en ſanglot- » tant, promets-moi de joindre tes » inſtances & tes ſupplications aux » miennes, pour obtenir qu'on faſſe grace » à ces deux pauvres innocens ? Si tu » m'aime, *Gango*, conçois les horri- » bles terreurs que la nature, quoique » malgré moi, doit inſpirer à la plus » tendre & la moins coupable des » mères ? .... »

Gango promit tout ce qu'elle voulut. *Dyrné*, dès le lendemain, ſe ſauva de chez le raviſſeur, avec ſes deux enfans, & ſuivit ſon époux au Temple d'*Agernand*, où tous les deux furent préſentés au Grand-Prêtre.

Il n'eſt qu'un ſeul moyen, leur dit-il, de vous réunir l'un à l'autre, ſans ſcandaliſer le public, par conſéquent, ſans irriter les Dieux.

Dyrné, votre innocence eſt dans le cas de pouvoir être ſoupçonnée, &

ſur-tout lorſque vous n'en avez que vous ſeule pour témoin. La preuve en doit être publique.... La ſeule que votre époux, & que nous même puiſſions, en pareil cas, admettre : c'eſt, qu'oubliant, en faveur de l'Amour & de l'honneur, tout ce que vous croyez devoir à la Nature, vous immoliez vous-même, & publiquement, les enfans que votre malheur a fait naître.

Dyrné, terraſſée par ce terrible arrêt, & mourante aux pieds du Grand-Prêtre, embraſſoit en vain ſon époux. *Gango* joignoit, tout auſſi vainement, ſes larmes à celles de ſon épouſe, pour le ſupplier d'adoucir la rigueur de ce funeſte jugement.

Il faut du moins une victime aux Dieux, (s'écria le Pontife) en adreſſant la parole à *Dyrné*.... Que ce ſoit l'un des deux enfans, à votre choix? .... Ou, conſentez vous-même à ſubir le ſupplice deſtiné pour les épouſes infidelles?

Gango ! (s'écria-t-elle, en ſe relevant, avec horreur) aurois tu ſoupçonné ma foi ? — Non ! ma chère *Dyrné*; non ! je ne vis jamais en toi, que la plus tendre & la plus fidelle épouſe. — Eh bien, dit-elle, en reprenant un air ſerein, je puis donc maintenant accorder la Nature & l'Amour.... Embraſſe-moi, cher époux ? .... Prens-en pitié tes malheureux enfans ? Songe qu'ils ſont de ta *Dyrné* : ſois déſormais leur père ? .... Et moi, qu'on me mène à la mort.

Le lendemain, malgré les pleurs & les inſtances de *Gango*, *Dyrné*, dans le lugubre & pompeux appareil d'une cérémonie, auſſi religieuſe que ſolemnelle, & accompagnée de tout le Collége des Prêtres, monta, d'un pas auſſi ferme que noble, ſur un échafaud, tendu de blanc, * & deſtiné pour ſon ſupplice.

* C'eſt le deuil du Mogol.

Gango, retenu par des Prêtres, jettoit des cris, dont tous les cœurs étoient briſés !

Déjà les yeux de ſon épouſe étoient couverts d'un très-riche bandeau ; déjà *Dyrné*, ſans chanceler, tendoit la tête à l'exécuteur.... Le glaive étoit levé : le coup fatal alloit partir.... « C'en eſt » aſſez ! s'écria le Pontife ; les Dieux » & la juſtice ſont contens, les hommes » doivent l'être.... *Dyrné*, le Ciel te » rend à ton époux : la pureté de ta » vertu, te rend digne de lui, & ſon » amour le rend digne de toi.... Allez, » & retournez chez vous ? Le Souverain, » que j'inſtruirai de ce que vous mé- » ritez tous les deux, ſe chargera de » vous venger, & de vous rendre auſſi » heureux que vous méritez de l'être ».

FIN.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES dans ce Volume.

PARTICULARITÉS historiques & littéraires, page 1

Anecdote historique & consolante, 69

Étrange soulevement populaire, arrivé en Angleterre, en 1382. Fragment historique, 79

Chanson satyrique, 95

Épigramme sur le Curieux impertinent de Destouches, 98

Vers de J. B. Rousseau, *contre* Oudart de la Motte, 99

Lettre d'une jeune Demoiselle du monde, *nommée* PAULINE, *de M.* de ***, *père de son Amant, qu'il avoit fait enfermer, dans la crainte qu'il ne se déshonorât en l'épousant*, 100

Anecdote historique & plaisante, 103

Exemple notable de la fureur des Duels, vers le commencement du dernier siècle, 107

Sur Adrienne le Couvreur, *célèbre Comédienne Françoise*, 123

Sur Sobieski, dit le Grand, *Roi de Pologne*, 127
Anecdote Saxonne, hiſtorique & comique, 132
Lettre de l'Éditeur à Madame de N***, *ſur* Éléonore Guichard. *Anecdote littéraire*, 135
Anecdote Françoiſe, concernant Jean Guiton, *Maire de la Rochelle*, 144
Petites Anecdotes, poétiques, françoiſes, 147
A Grandval, *Comédien du Roi*, ibid.
Au même, au ſujet d'une Répétition ſecrette, projettée, 148
Quatrain à un Miniſtre, 152
Le Différend terminé, entre deux Poëtes, 153
Épitaphe du Duc de Saint Aignan, *de l'Académie Françoiſe, &c.* ibid.
Épigramme attribuée au Maréchal de Baſſompierre, *lorſqu'il ſortit de la* Baſtille, *où il avoit été dix ans, immédiatement après la mort du Cardinal* de Richelieu, *qui l'y avoit fait enfermer*, 154
Épitaphe d'Anne d'Autriche, ibid.
A Monſeigneur le Duc de Bourgogne, *qui, très-jeune encore, n'avoit pas trouvé bon qu'on l'eût comparé à l'Amour*, 157
Paroles d'un Enfant ſauvé du naufrage, ſur le corps mort de ſon père, ibid.

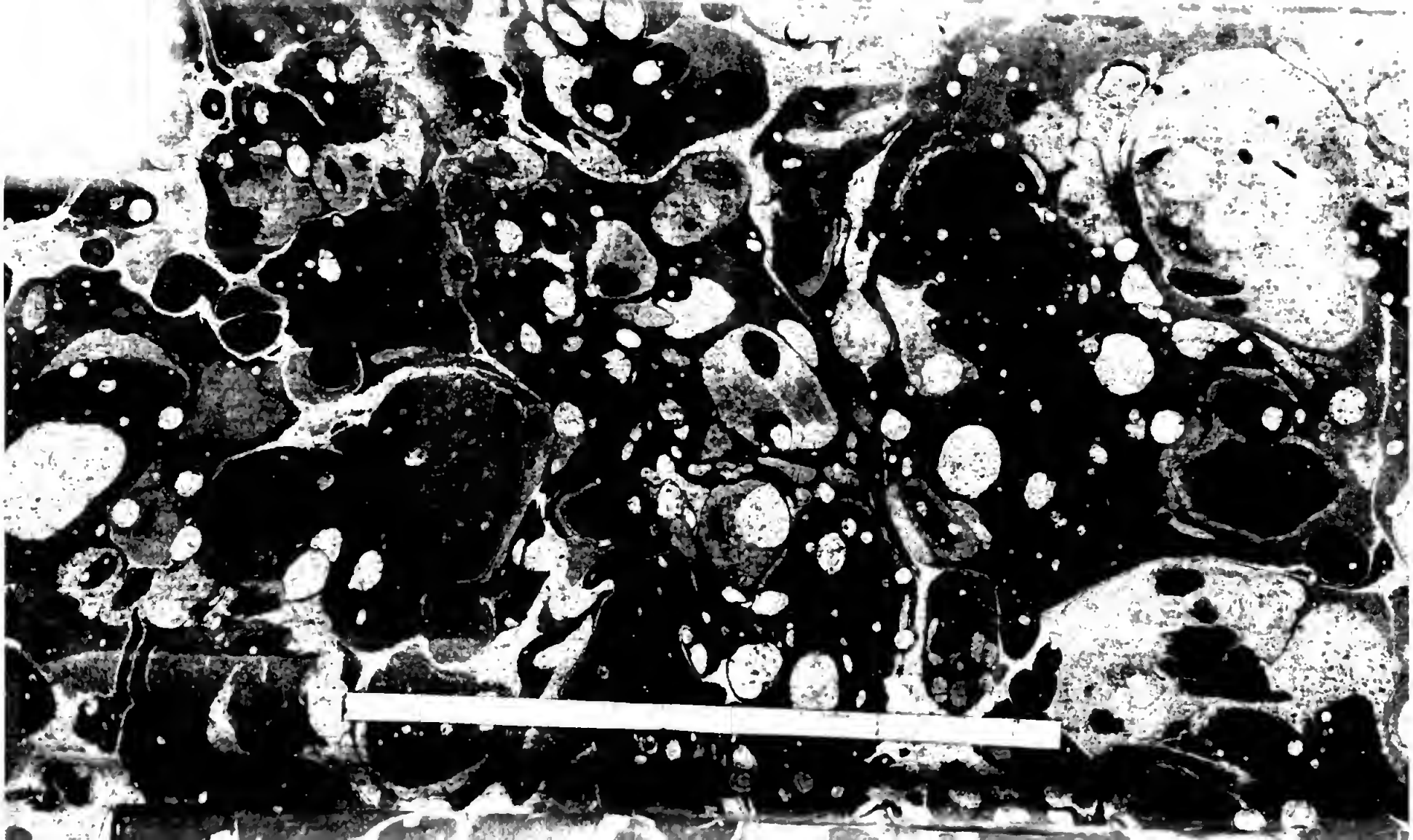
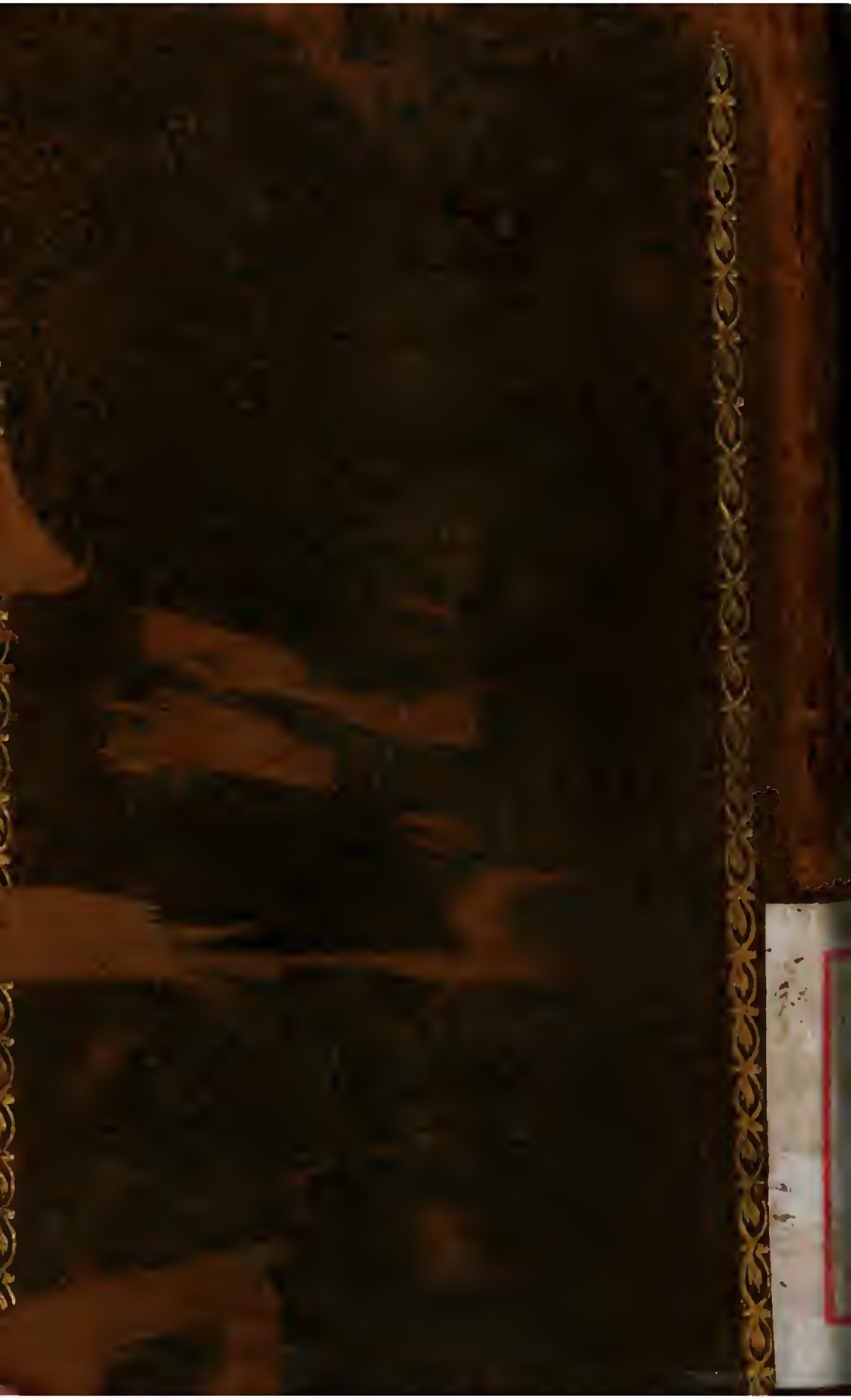
A la Comteſſe de***, 156
Réponſe du méme, à la Ducheſſe de Mazarin, *qui l'exhortoit à quitter le monde*, 157
La Calomnie confondue, Moralité, ibid.
Épigramme ſur le portrait de Richelet, 158
Épigramme ſur le froid, 159
La vieille Courtiſanne, dédiant ſon miroir à Vénus, *par un ancien Poëte*, ibid.
Épigramme du méme temps, 160
Épigramme, ibid.
Sur trois Reines de France, ibid.
Sur Louis XIV *& ſes Miniſtres, par* Saint-Évremont, 161
Sonnet ſur les Rois, 162
Épitaphe de Mademoiſelle Gauſſin, *par* Grandval, 165
A Madame D***, 164
Vers de Voltaire, *âgé d'au plus ſeize ans, à Mademoiſelle* de M***, *& qu'on ne croit pas avoir vus dans ſes Ouvrages imprimés*, 166
Sur Marguerite de Valois, *femme de* Henri IV, *Roi de France*, & Marie Stuart, *Reine d'Écoſſe*, 168
Obſervation ſur l'époque la plus intéreſſante & la plus déplorable de notre hiſtoire; c'eſt-à-dire, d'une guerre civile de plus de quarante ans, 174

Harangue du Parlement de Grenoble, au Maréchal de Villars, *en* 1708, 183
Anecdotes concernant les Galanteries du Roi Louis XII, 186
Trait historique, concernant Charles XII, *Roi de Suède*, 195
Relation peu connue du combat de Varmilza, *près de* Bender, *où* Charles XII, *Roi de Suède, fut fait prisonnier par les Turcs*, 198
Anecdote littéraire & singulière, concernant le célèbre Huet, *Evêque d'*Avranches, 209
Anecdote concernant le Cardinal de Fleury, 214
Lettre de Miladi ***, *au Comte* de ***, *pour le remercier d'un petit Ouvrage attribué à la Marquise* du Châtelet, *qu'il lui avoit envoyé de Paris*, 216
Particularités historiques & galantes, concernant le Roi Henri IV, *& la Comtesse* de Moret, 219
La Perle dans le fumier, Anecdote historique & bourgeoise, 226
Anecdote littéraire, concernant Furetiere, 239
Anecdote historique & morale, 242
On se fait à tout, Anecdote françoise, 247
Anecdotes peu connues, concernant Ronsard, 264

Relation hiſtorique d'une apparition, qui, vers la fin du dernier ſiècle, a fait beaucoup de bruit en France, 268
Anecdotes concernant l'hiſtoire de la Ruſſie, 278
Anecdotes, concernant le fameux Cromwel *& ſa famille,* 293
Fripons dupés par un vieux Fripon, Anecdote concernant la Monnoye, *de l'Académie Françoiſe,* 300
Sur Théodore-Agrippa d'Aubigné, *aïeul de Madame* de Maintenon, 315
Défi entre trois anciens Peintres Flamands, 347
Anecdote concernant Ragotski, *Prince de Tranſylvanie,* 351
*Avis d'*Antoine Baïf *au Roi* Louis XIII, *âgé de treize ans,* 360
Anecdote françoiſe & galante, 361
Lettre du Duc de Vendôme, *à* Louis XIV, 364
Lettres du feu Roi de Pruſſe, au Roi Staniſlas *de Pologne, Duc de Lorraine,* 371
Au Maréchal de Saxe, 373
Lettre du meme Monarque à la Marquiſe de Ribeauté, *d'*Alais *en Languedoc, qui lui avoit écrit pour le ſupplier de prendre ſous*

ſa protection Royale, les enfans de M. Beaucel, *ſon frère, mort au ſervice de Sa Majeſté,* 377
Sur le Préſident de Monteſquieu, 379
Anecdote françoiſe, hiſtorique & militaire, 389
Lettre de Madame de Maintenon, *à la Ducheſſe* de Savoie, 395
O *Providence ! Anecdote Anglaiſe,* 400
Lettre du Chevalier Robert Talbot, 410
Caractère & traits hiſtoriques de M. d'Argenſon, *Lieutenant de Police,* 431
Anecdote françoiſe, hiſtorique & ſingulière, 437
Particularités & ſingularités hiſtoriques & littéraires, 446
Portrait du Duc de Montauſier, *par Mademoiſelle* de Scuderi, 463
Anecdote hiſtorique, concernant Catherine-Marie de Lorraine, *Ducheſſe de Montpenſier,* 484
Anecdote hiſtorique, concernant Madame la Princeſſe de Condé, 497
Gango & Dyrné, *Anecdote hiſtorique Mogole,* 500

Fin de la Table des Matières.

VA 1 15128 87

151
9
48